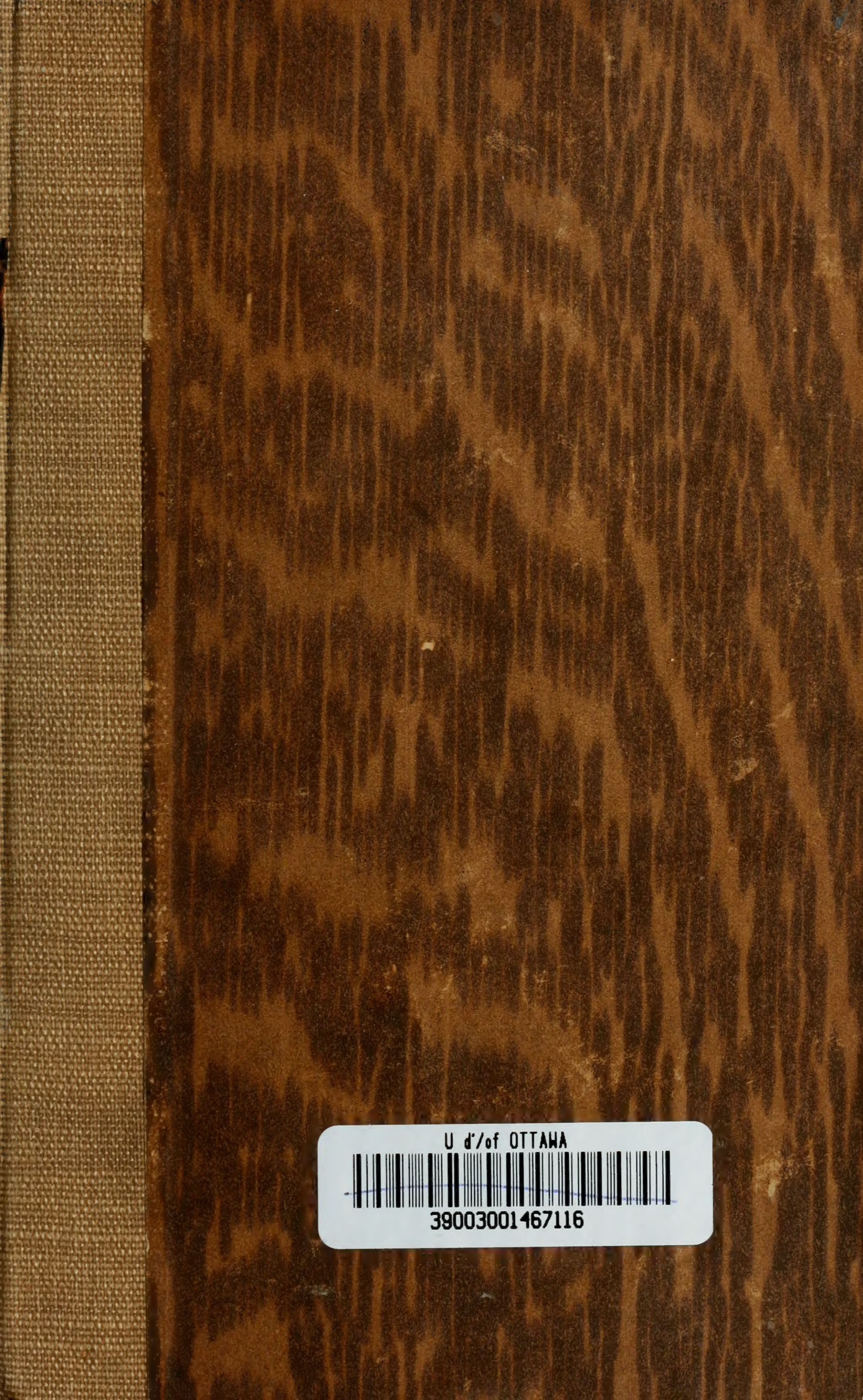
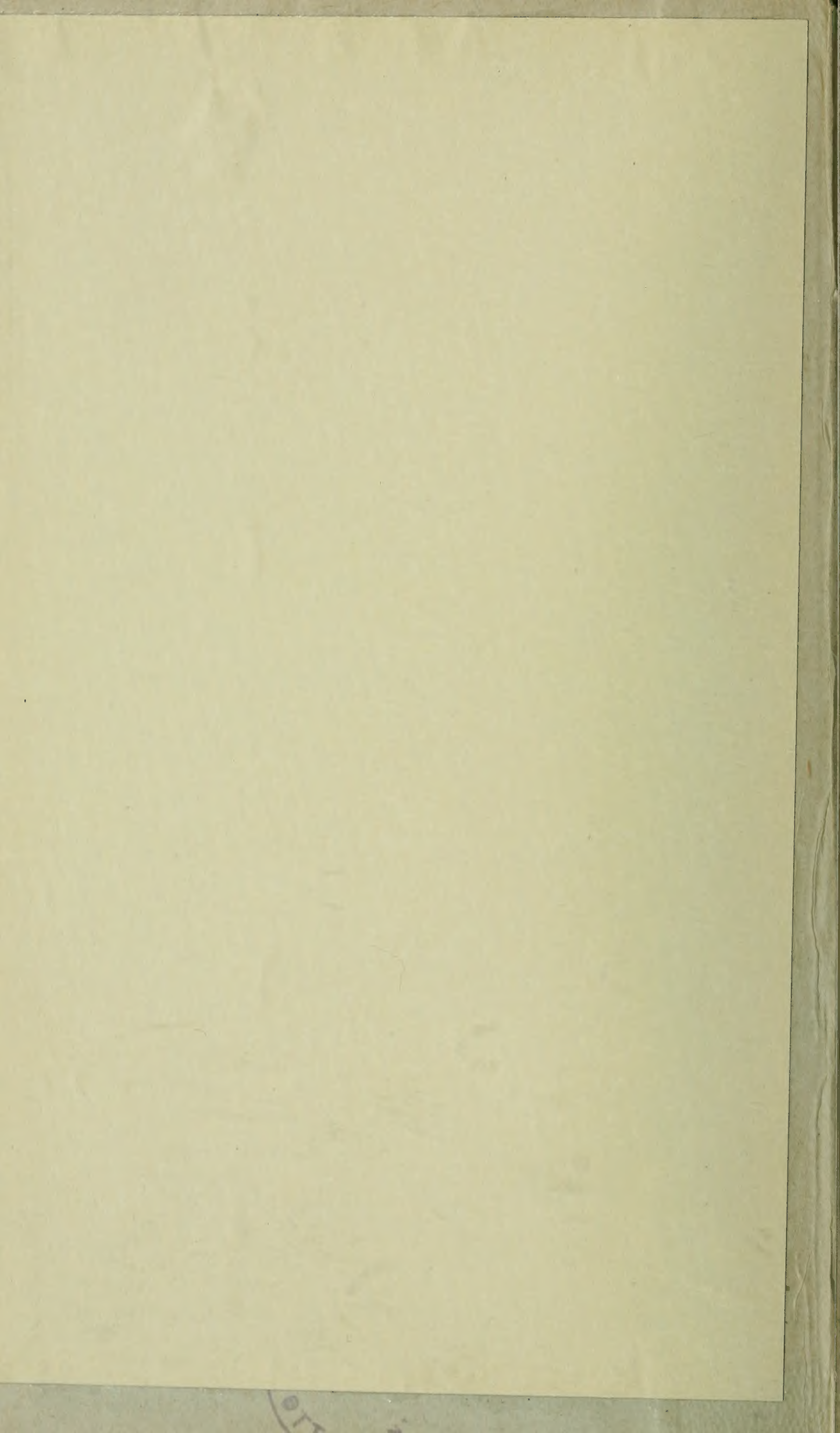

U d'/of OTTAWA
39003001467116



SOUVENIRS

DU

CAPITAINE DESBŒUFS

LES ÉTAPES D'UN SOLDAT DE L'EMPIRE

(1800-1815)

SOUVENIRS
DU
CAPITAINE DESBŒUFS

PUBLIÉS

POUR LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

PAR

M. CHARLES DESBŒUFS

SON PETIT-FILS



PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS

LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Rue Bonaparte, 82

27. 1901



BESANÇON. — IMPRIMERIE DE PAUL JACQUIN.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT

Art. 14. — Le Conseil désigne les ouvrages à publier et choisit les personnes auxquelles il en confiera le soin.

Il nomme pour chaque ouvrage un commissaire responsable, chargé de surveiller la publication.

Le nom de l'éditeur sera placé en tête de chaque volume.

Aucun volume ne pourra paraître sous le nom de la Société sans l'autorisation du Conseil et s'il n'est accompagné d'une déclaration du commissaire responsable, portant que le travail lui a paru digne d'être publié par la Société.

Le commissaire responsable soussigné déclare que l'ouvrage Souvenirs du capitaine Desbœufs *lui a paru digne d'être publié par la* Société d'histoire contemporaine.

Fait à Paris, le 1er septembre 1901.

Signé : Paul Lacombe.

Certifié :

Le Secrétaire de la Société d'histoire contemporaine,

Albert Malet.

INTRODUCTION

Un humble témoin de nos vieilles gloires vient, après tant d'autres, apporter son modeste document à l'histoire des luttes du premier Empire. Son amour paternel lui inspira ces pages, que depuis soixante ans ses descendants relisent avec respect. Un siècle après les événements auxquels ils se rapportent, les *Souvenirs du capitaine Desbœufs* sortent du cercle restreint de la famille sous les auspices de la Société d'histoire contemporaine.

Né à Elne le 25 avril 1782, Marc Desbœufs y grandit au milieu des scènes sanglantes de la Révolution, sur cette frontière des Pyrénées où les maux de la guerre étrangère venaient s'ajouter aux horreurs de la guerre civile. Soldat à dix-huit ans, sa jeunesse et son inexpérience sont soumises pendant trois ans aux pires vicissitudes. Caporal sous Masséna, sur les bords de l'Adige; sergent en Dalmatie, officier après Wagram, il ne revient en France que pour franchir les Pyrénées, où la guerre d'Espagne lui permet de donner la mesure de ses talents militaires et de ses aptitudes administratives. Dans la campagne de 1813-1814, la confiance de ses chefs le place

aux postes les plus dangereux. Modeste autant qu'il avait été courageux, il se contenta du grade de capitaine et prit sa retraite à trente ans avec une pension infime.

En 1815 (29 novembre), il se maria. Sa situation d'ancien officier de l'Empire n'était pas un titre de recommandation auprès du nouveau régime : il se tint à l'écart et se consacra tout entier à ses devoirs de famille. Dans ses loisirs forcés, il voulut se donner l'instruction que les troubles de ses années d'enfance et l'agitation de sa jeunesse militaire ne lui avaient pas permis d'acquérir. Ce n'est ni l'aptitude ni le goût qui lui manquaient. Son séjour en Italie et en Espagne l'avait familiarisé avec l'italien et l'espagnol ; nous le verrons à la suite d'un assaut, à travers les scènes de pillage et d'incendie, braver le danger pour aller chercher au fond d'une bibliothèque trois ou quatre volumes de poètes : Dante, le Tasse, l'Arioste, Métastase, comme si c'était pour lui le plus précieux des butins ; de Huesca, en Espagne, il rapporta un vieil exemplaire de Don Quichotte que sa famille a pieusement conservé.

Ces dispositions n'avaient besoin que d'être cultivées. L'éducation de ses fils en fit pour lui un devoir et un plaisir. Il atteignit ainsi l'année 1829, où il fut nommé directeur de l'octroi à Perpignan, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1849. La révolution de 1830 donna comme une issue à ses souvenirs militaires un peu comprimés ; les livres, les journaux, les poètes se jetaient avec avidité sur ce qu'on appelait déjà l'épopée impériale. Conteur excellent, le capitaine Desbœufs avait pour auditeurs sa famille et ses enfants ; quelques anciens camarades se

pressaient autour de leur ancien chef ; on s'écrivait, on parlait librement des combats et des gloires de la grande époque. Le 14 décembre 1836, mon grand-père écrivait au colonel Boudonville, gendre de l'académicien Jouy : « Un silence de vingt-deux ans ne vous aura pas fait ou-« blier celui qui, nommé sous-lieutenant, lieutenant et « capitaine le même jour que vous, vous précédait au ré-« giment. Une amitié qui a pris naissance au sein de la « pension des Dix n'a rien à craindre du temps, et « comme moi, j'en suis bien sûr, vous ne sentez de véri-« table attachement que pour vos anciens compagnons « d'armes. Quels souvenirs pourraient vous offrir des « connaissances de salon qui ne s'éclipsassent devant les « faits et gestes de l'immortelle pension ! Ces bourgeois « au cœur froid et intéressé ont-ils partagé avec vous les « plaisirs du camp de Krems, la faim de Sluïn, les poules « des Turcs, les confitures des nonnes de Puente, la nuit « funèbre de Sarrion, le palais d'Alliers [1] ? Vous ont-ils « vengé des arrêts de l'insolent Barbereau ? Qu'ils s'éloi-« gnent donc, et nous laissent nous embrasser tout à « notre aise.... »

C'est vers cette époque (1836) que, l'éducation de ses deux fils terminée, ses filles établies [2], le capitaine Des-

1. On ne trouvera trace, dans les *Souvenirs*, ni de la pension des Dix, à Neustadt, ni du palais d'Alliers. Il y a eu, sans doute, une première rédaction dans laquelle, plus tard, l'auteur aura pratiqué quelques coupures. Les « plaisirs du camp de Krems » sont décrits pages 122 et suiv. ; la « faim de Sluïn », allusion aux souffrances éprouvées dans la marche de Raguse vers Wagram, voir page 105. Cette localité n'est pas nommée, mais elle se trouve située sur le trajet parcouru. Pour l'incident relatif à Barbereau et ses conséquences, voyez page 138.

2. L'un de ses fils entra à l'École polytechnique et devint officier d'ar-

bœufs, privé de ses auditeurs ordinaires, voulut laisser aux siens un témoignage durable de sa vie militaire. Tous les récits qu'il en avait faits maintes fois le préparaient à les écrire ; depuis quelque temps, il rassemblait des notes, les classait, mettait en ordre ses souvenirs.

L'auteur songe à ses enfants plutôt qu'au public ; aussi s'arrête-t-il complaisamment au récit de ses souffrances et de ses fatigues. Soldat ou officier, il ne cherche pas à dépasser sa modeste sphère ; il se contente de les décrire avec fidélité. La franchise et la sincérité du récit donnent à sa physionomie tout son relief : ce n'est plus le capitaine Desbœufs qui parle : c'est le soldat, le sous-officier, l'officier obscur de l'époque qui revit en lui, avec ses défauts ordinaires et ses admirables qualités. Ses défaillances du début, ses hésitations, ses premières fautes s'effacent bientôt : un rude apprentissage transforme le petit traîneur d'Italie, et le beau sergent de Dalmatie et de Wagram calme bientôt son ardeur en prenant la responsabilité de l'officier. On oublie quelques détails, mesquins peut-être, de cette odyssée de troupier, pour saisir la vie du soldat dans son cercle régimentaire, dans les devoirs du service, dans les rigueurs de la discipline, jusque dans le soin des armes et de l'équipement. Loin de leur famille, loin de leur patrie, sans souci du lendemain, ces héros modestes songeaient à bien combattre plutôt pour la gloire et la grandeur de leur pays qu'avec la perspective d'un avancement incertain.

Ainsi se trouve retracée l'histoire intime d'une vie mi-

tillerie; l'autre fut professeur à Lille. Une de ses filles épousa le colonel Artus, qui se distingua dans les guerres de Crimée et d'Italie.

litaire, histoire dont la scrupuleuse exactitude permet de reconstruire trait pour trait la physionomie des régiments de l'époque, la vie quotidienne des soldats de Napoléon. Les mémoires des maréchaux ou des généraux ne donnent qu'un aperçu assez imparfait de cette existence. Préoccupés surtout des grandes opérations où ils jouent un rôle prépondérant, leur regard distingue moins les individualités qui composent ces armées bruyantes, ne pénètre pas assez profondément l'âme héroïque de ces obscurs instruments de leur gloire. Le capitaine Desbœufs conserve l'empreinte ineffaçable de ces quinze années passées au milieu des camps.

Cette œuvre, relativement courte (car ce conteur a l'allure brève et rapide), ne reçut qu'en 1847 son achèvement définitif. Mon grand-père en avait communiqué quelques fragments à son ami Boudonville : « Nous sommes « trop vieux, lui répondait celui-ci : nous ne la reverrons « plus comme nous avons contribué à la faire, cette France ; « contentons-nous de ce qui est, conservons nos souve- « nirs. C'est quelque chose que d'avoir vécu à la grande « époque ; nos enfants ne comprennent pas cela. » (Lettre du 18 février 1849.) Plainte ordinaire aux vieux soldats, qui ne vivent que dans le passé et qui ne se prêtent pas volontiers à de nouvelles mœurs.

Le capitaine Desbœufs mourut à Perpignan, en 1859. Conservés dans sa famille avec un soin respectueux, ses souvenirs n'ont été communiqués qu'à quelques intimes, notamment au général Faidherbe, camarade de promotion du fils aîné de l'auteur.

C'est à l'un de ses petits-fils qu'échoit l'honneur de les

publier. Le manuscrit original, soigneusement recopié par l'auteur, est reproduit avec une scrupuleuse fidélité : nous avons seulement rétabli au bas des pages les notes que M. Desbœufs, sans doute à cause de la longueur de quelques-unes, avait rejetées à la fin de son récit. Celles que nous avons cru devoir ajouter portent en italiques : *Note de l'éditeur*.

En terminant ces quelques pages d'introduction, je dois remercier le Conseil de la Société d'histoire contemporaine d'avoir accordé son patronage à ces modestes souvenirs ; M. Victor Pierre, son président, pour la bienveillante attention avec laquelle il en a suivi l'impression ; M. Albert Malet, son secrétaire, à qui je dois de précieux conseils pour l'orthographe des noms de lieux dalmates, croates et serbes.

M. Paul Lacombe, commissaire responsable, m'a donné un concours si généreux et si empressé que, malgré ma jeunesse et mon inexpérience, j'ai vu s'aplanir comme d'elles-mêmes les difficultés. Qu'il me permette de lui en exprimer ici ma sincère reconnaissance.

Perpignan, le 1er août 1901.

Ch. Desbœufs.

Mes chers enfants [1],

Le plaisir que vous preniez dès votre jeune âge à m'entendre raconter les événements de ma vie militaire m'a fait naître l'idée de vous en tracer le récit afin de vous amuser encore quand je ne serai plus. Ces événements sont peu de chose ; aussi je n'ai écrit que pour vous. J'ai voulu vous laisser un journal présentant par ordre de dates les diverses situations où je me suis trouvé. Souvent un seul mot y peint à mes yeux des villes, des combats et des bivouacs. A chaque tableau, il me semble être sur les lieux à l'âge que j'avais alors, et éprouver les mêmes sensations, affaiblies seulement par le temps. Cet ouvrage, mes chers enfants, n'aura pas pour vous de si vives couleurs, cependant j'aime à croire que vous ne le lirez pas sans intérêt. Comme vous connaissez déjà ces événements avec tous leurs détails, je ne ferai souvent que les indiquer, m'en rapportant à votre mémoire pour les compléter. Je serai sobre aussi de réflexions ; chacun pourra les faire en se mettant à ma place.

Votre père et ami,

Desbœufs.

1. Le manuscrit original est précédé des lignes ci-dessus, que nous reproduisons fidèlement. (*Note de l'éditeur.*)

LES ÉTAPES

D'UN

SOLDAT DE L'EMPIRE

1800-1815

CHAPITRE PREMIER

Le soldat. — Son enfance. — Départ pour l'armée. — Séjour à Paris et à Versailles. — En route pour l'Italie. — Arrivée à Turin : premières mésaventures. — L'hôpital de Plaisance.

Je suis né le 25 avril 1782, à Elne [1], ancienne capitale du Roussillon, où habitait mon père Jean Desbœufs [2], docteur en médecine. Au mois de décembre 1792, les habitants d'un village voisin d'Elne furent décimés par une épidémie; mon père, en leur prodiguant ses soins,

1. Elne, sous les murs de laquelle campa Annibal, porta le nom d'Illibéris jusqu'à Constantin, qui lui donna celui de sa mère Hélène. On y voit encore aujourd'hui, dans un cloître d'une architecture gothique qu'on croit du XIe siècle, le tombeau de Constance, fils de Constantin, assassiné par les ordres de Maxence.

2. Mon grand-père Gabriel Desbœufs, officier d'artillerie, mourut garde-magasin de la citadelle de Perpignan. Il était né à Amiens et il avait épousé en 1720, à Villefranche-du-Conflans, la fille de M. de Causan, chirurgien-major, dont le fils, ordonnateur en chef de l'armée de Richelieu à Mahon et de celle de M. de Narbonne en Corse et, plus tard, ordonnateur en chef du Languedoc, obtint plusieurs titres nobiliaires et fut décoré de l'ordre de Saint-Louis. Les aïeux de M. de Causan avaient dû céder leurs anciens titres, par suite de revers de fortune, à une autre branche de leur famille.

A l'époque du mariage de mon grand-père, mon bisaïeul Jean Desbœufs,

reconnut que l'épidémie était produite par les exhalaisons d'une mare d'eaux croupissantes placée à l'entrée du village ; il fit assainir ce foyer d'infection, mais, victime lui-même du fléau, il revint malade à Elne, et y mourut en peu de jours, le 26 décembre 1792. Ma mère vint alors s'établir à Perpignan, lieu de sa naissance. De plusieurs enfants qu'elle avait eus dans les premières années de son mariage, il ne lui restait que moi et une fille âgée de huit ans. Nous possédions quelques rentes, des remboursements en assignats nous ruinèrent. Afin d'aider ma mère, je travaillai à confectionner des cartouches tant que dura la guerre d'Espagne ; je gagnai aussi quelque argent au jeu de la balle, qui était en honneur dans le Roussillon et qui exige à la fois de l'agilité, de l'adresse et de l'intelligence. On me citait, quoique bien jeune encore, comme l'un des plus habiles joueurs du département. L'âge et les infirmités de ma mère ne lui permettant pas de s'acquitter des achats du ménage pendant le *maximum* [1], je fus chargé de ce soin. Pour se procurer du pain, il fallait se munir d'un bon délivré à la mairie et pénétrer de bonne heure chez le boulanger, à la porte duquel beaucoup de gens avaient souvent passé une partie de la nuit, afin d'obtenir une modique ration dont étaient privés les derniers venus. Une pareille foule assiégeait les étalages des bouchers et des

officier d'artillerie aux Invalides à Paris, vivait encore, âgé de près de quatre-vingts ans. Il était né à Besançon. Je sais que son père était aussi officier d'artillerie ; il dut naître sous Henri IV et servit sous Louis XIII. Jean servit sous Louis XIV et Gabriel sous Louis XV. J'ai été moi-même officier d'artillerie, de sorte que le temps de service de notre famille dans cette arme a duré plus de deux cents ans, n'ayant été interrompu que sous Louis XVI, attendu que Jean, mon père, qui se destinait à cette carrière, en fut empêché par un rhumatisme au bras. Le chanoine Vialar, dont il sera parlé dans ce journal, grand vicaire à Perpignan et cousin germain de ma mère Thérèse Vaissière, était proche parent du peintre Rigaud.

1. Taxe des denrées en assignats.

marchandes de poisson; néanmoins je revenais rarement à la maison sans être suffisamment pourvu. Lorsque je ne parvenais pas à me glisser jusqu'aux premiers rangs, je sautais lestement sur les épaules de quelque femme de petite taille, et m'allongeant sur les flots pressés d'acheteurs, je forçais, par mes cris, les personnes chargées des distributions à me servir promptement. Il était surtout difficile de s'approvisionner de certaines denrées qu'on tenait cachées et qu'on ne vendait que moyennant de l'argent, quoique la loi punît des fers quiconque refusait les assignats.

Les scènes tumultueuses de la Révolution avaient en moi un spectateur assidu. Je vis les images des saints arrachées des autels et traînées sur les places publiques; je vis les citoyens assis à table dans les rues et réunis ainsi en banquets fraternels. J'allais parfois à la société populaire. Dans l'une des séances, un jeune soldat, d'une physionomie très douce, couvert d'un sale sarrau de toile, parla avec tant d'éloquence qu'il fut nommé président de la société et, peu de jours après, président du tribunal révolutionnaire. Ricord, accusateur public près de ce tribunal, avait pris le surnom de Pavot, parce qu'il faisait dormir, disait-il, les ennemis de la république. Ce Ricord fit condamner à mort vingt-deux grenadiers pour avoir pris la cocarde blanche à Toulon pendant que les Anglais occupaient cette place. Les grenadiers repoussèrent les exécuteurs et se guillotinèrent entre eux. Les uns fumaient tranquillement leur cigare que la mort ne leur permettait pas d'achever; d'autres se faisaient des niches ou plaisantaient avec les spectateurs. « Citoyens, s'écria un beau jeune homme, si quelqu'un de vous désire voyager dans des pays inconnus, voici une bonne occasion, je lui offre gratis une place dans ma voiture. »

Les opinions royalistes de ma mère l'empêchèrent de m'envoyer à l'école parce qu'on y enseignait les *Droits de l'homme*, de sorte qu'à l'âge de dix-sept ans j'écrivais fort mal et je n'avais aucune notion de grammaire. La vie active et sans contrôle que je menais me rendit robuste, mais elle m'exposa aussi à des dangers. Un jour je grimpai sur un arbre à la cime duquel se voyait un nid. Au moment où j'avançais la main vers ce nid, une couleuvre, qui avait dévoré la nichée, se dressa devant moi. Je fis un brusque mouvement en arrière et je tombai au pied de l'arbre, on me releva évanoui. Une autre fois j'étais monté sur le cordon d'un bastion de la citadelle; lorsque je voulus descendre, je ne trouvai plus où poser le pied; impossible d'escalader le haut du rempart qui avait été réparé à neuf. Saisi de frayeur, tremblant de tous mes membres, j'avais peine à me tenir; un de mes camarades s'étant aperçu de la position dangereuse dans laquelle j'étais placé, monta près du cordon, je mis un pied sur son épaule et je descendis sans accident.

J'allais atteindre ma dix-huitième année, lorsque les Autrichiens, qui assiégeaient Gênes, menacèrent de pénétrer en France. Au cri de la patrie en danger, plusieurs de mes camarades se rendirent comme volontaires à l'armée. Je déclarai à ma mère que je voulais suivre leur exemple. Deux de ses amies, s'apercevant qu'elle combattait en vain ma résolution, m'engagèrent à partir à la place d'un jeune homme de Mont-Louis, qui s'obligerait à lui servir une pension pendant mon absence. Je rejetai d'abord leur proposition, mais elles me représentèrent que ma sœur paraissait atteinte d'une maladie grave, que ma mère était sans ressources et que les laisser toutes deux dans le besoin, pour satisfaire un amour-propre déplacé, était une action indigne d'un bon fils. Elles ajou-

tèrent qu'il n'est pas moins honorable de nourrir une mère et une sœur infirmes que de verser son sang pour son pays. Il n'y avait rien à répliquer à d'aussi bonnes raisons. En conséquence, nous convînmes qu'on ferait une pension d'un franc par jour à ma mère tant que je resterais au service, qu'on lui donnerait cinq cents francs pour payer ses dettes et pareille somme si je venais à être tué. Cet accord fut réglé à son insu (chez M. Jaume, notaire), car elle n'aurait jamais consenti à une semblable transaction. Le jour de mon départ, le 28 avril 1800, je m'arrachai de bon matin des bras de ma mère et de ma sœur, qui fondaient en larmes, et, le cœur oppressé, la voix éteinte, je sortis précipitamment de Perpignan. Je devais rejoindre à Toulouse le 3e bataillon de la 3e demi-brigade de ligne.

Me voilà sur la route de Narbonne, portant un petit havresac sur le dos et ayant l'air, vu ma taille et ma figure, de n'avoir pas plus de quinze ans. De temps en temps je me retournais avec émotion vers la ville qui renfermait ma mère désolée et ma sœur que je ne devais plus revoir. L'aspect du soleil levant et les objets nouveaux qui s'offraient à chaque pas à ma vue suspendirent peu à peu le cours de mes tristes idées. Le bataillon dans lequel j'entrai était composé d'une centaine de conscrits roussillonnais en habits bourgeois et d'environ trois cents soldats vêtus de vieux effets militaires de différentes couleurs [1]. La première fois qu'on me conduisit à l'exercice, l'on me prévint que je devais payer l'eau-de-vie aux caporaux instructeurs. Ces messieurs, charmés de mes procédés, me traitèrent avec la plus grande douceur et dirent au

1. Ils avaient capitulé à Ferrare et ils rentraient en France conduits par les Autrichiens, lorsque, auprès de Ceva, leur escorte les livra aux Barbets, qui en assassinèrent un grand nombre.

capitaine que j'étais un jeune homme plein d'adresse et de bonne volonté. Peu de jours après, lorsque je n'eus plus d'argent, je fus un petit drôle qui se négligeait, qu'il fallait mener rudement et mettre à la salle de police. Je frémis à cette menace, et m'approchant du terrible caporal qui faisait mine de vouloir l'exécuter, je lui dis qu'il me restait encore quelques sous et le priai d'accepter un verre de ratafia et des pâtisseries. Il voulut bien avoir cette complaisance, et me présentant à ses collègues : « Voilà un bon enfant, leur dit-il, c'est dommage qu'il « ne boive pas de vin, nous en aurions fait un ami. »

Le commandant du bataillon reçut l'ordre de compléter la compagnie de grenadiers, de former une compagnie de chasseurs-éclaireurs, composée d'anciens soldats, et de les envoyer à Paris à marches forcées. Je ne m'attendais pas à faire partie de cette troupe d'élite et je fus très surpris quand le capitaine des éclaireurs dit à son sergent-major : « Prenez ce petit garçon, il fera un joli soldat. » La plus forte journée de marche fut celle de Fraissinet à Brives. Nous partîmes à deux heures du matin et nous n'arrivâmes qu'à neuf heures du soir. Je me sentais moins las à l'arrivée que vers le milieu de l'étape; toutefois, après quelques instants de repos, il me fut impossible de me lever de la chaise où la fatigue m'avait cloué. Mon hôte me porta dans mon lit, et le lendemain nous marchâmes de nouveau. Dans cette route d'environ 150 lieues, Orléans seul fixa mon attention. Je remarquai un pont sur la Loire et les beaux châteaux des environs. J'entrai dans Paris armé d'un fusil sans baïonnette et avec une giberne à baudrier noir passée sur mes habits bourgeois. A peine étions-nous arrivés à la caserne de la Nouvelle-France qu'on me désigna pour aller à Vincennes chercher des fusils neufs. Je chargeai six de ces fusils sur mes

épaules et je marchai deux heures avec ce fardeau après avoir fait douze lieues dans la journée. On nous habilla [1] et le Premier Consul nous passa en revue dans la cour des Tuileries; il était à pied. J'étais le dernier homme de la dernière compagnie et seul de ma file; il me considéra un instant, surpris sans doute de voir une figure enfantine parmi ces vieilles moustaches; il était à cette époque maigre et pâle. Pendant mon séjour à Paris, je visitai les monuments remarquables de la capitale. L'argent du prêt et celui que je retirai de la vente de quelques livres que j'avais apportés de Perpignan fut employé à voir divers spectacles.

Nous quittâmes Paris pour nous rendre au camp d'Amiens, où étaient rassemblés sept à huit mille hommes, dont quatre compagnies d'élite de la demi-brigade faisaient déjà partie ; il pleuvait souvent. Dès qu'il tombait une ondée, le dernier soldat de chaque escouade, et j'étais le dernier de la mienne, était tenu de sortir dehors et de battre la tente avec un bâton afin d'empêcher que l'eau ne pénétrât dans l'intérieur. Après quelques minutes de ce désagréable exercice, je rentrais mouillé jusqu'aux os. Lorsque mes camarades étaient tous présents, il ne restait d'autre place vide que celle qui m'était affectée, c'est-à-dire un coin près de l'entrée où je devais me tenir accroupi et le dos appuyé contre la toile de la tente que la fraîcheur de la terre exhaussée autour rendait froide comme glace. Nous étions sans capote et nous n'avions pour nous garantir d'un froid assez vif qu'une couverture carrée qui n'abritait pas les hommes placés comme moi aux extrémités.

1. Les compagnies d'éclaireurs avec shakos et buffleteries blanches, créées en 1800 dans quelques demi-brigades, furent organisées en 1804 dans toute l'infanterie sous le nom de voltigeurs, mais le shako, la buffleterie blanche et les cheveux courts ne furent généralement adoptés qu'en 1806.

Aussi, dès que tout le monde était endormi, je ne manquais pas de tirer doucement la couverture sur moi. Bientôt celui que je dépouillais ressentait l'impression du froid, se mettait sur son séant et réclamait énergiquement ses droits; les autres soldats, réveillés par ses cris, menaçaient de m'assommer si je continuais à troubler leur repos. La rigueur de la saison obligea de lever le camp. Par un abus qu'on ne tarda pas à corriger, tout ce que le travail de l'ordinaire avait de plus pénible incombait aux derniers venus. En conséquence, on me chargeait, outre mes effets, d'une pioche, de trois piquets, d'une grosse marmite, d'un morceau de viande et d'un petit sac de sel. Ce fardeau m'accablait, et, loin de pouvoir me reposer en arrivant à l'étape, je devais encore aller à la corvée ou faire la soupe.

Notre corps d'armée séjourna quelque temps à Versailles, ce qui me permit de visiter à différentes reprises le palais des rois. Je remarquai, parmi les tableaux que ce palais renfermait, quelques portraits peints par notre compatriote Rigaud. Chaque dimanche, une troupe de comédiens de Paris venait donner, dans la salle de spectacle du château, une représentation à laquelle assistaient des bourgeois, des ouvriers et des militaires à la place des princes et des courtisans qui avaient émigré. Nous manœuvrâmes un jour devant le Premier Consul dans la plaine de Marly. Plus de cinquante mille spectateurs, accourus des villages voisins, se rangèrent derrière les troupes. Les généraux se placèrent dans un espace réservé où l'herbe était assez haute. A la première décharge, il sortit de ce terrain douze à quinze lièvres qui se mirent à courir dans tous les sens. Les soldats, poussant des cris de joie, quittèrent leurs rangs et les prirent tous aux yeux du Premier Consul, qui riait d'une pareille chasse. On figura

ensuite la bataille de Marengo; la garde consulaire représenta les Autrichiens, que nous fîmes gaiement prisonniers.

Nous partîmes au mois de novembre pour Dijon, où Murat rassemblait les troupes qu'il devait conduire en Italie. Dans l'étape de Semur à Vitteaux, le temps fut affreux. Je marchais le fusil renversé, les mains sous les aisselles; mes bras s'engourdirent et la neige forma bientôt une pyramide sur mon sac et sur mon shako, dont les cordons, chargés de glace, me meurtrissaient la figure à chaque pas. J'arrivai de nuit, à la couchée; les maisons étaient fermées; j'errais dans les rues, près d'expirer de fatigue et heurtant à toutes les portes, lorsque des soldats, qui avaient reconnu ma voix, me reçurent dans leur logement, où la chaleur du foyer me rendit peu à peu l'usage de mes bras. De Dijon, les demi-brigades prirent la route de Genève. En passant près de Ferney, j'allai visiter la maison de Voltaire; sa chambre était encore garnie des meubles dont il se servait, conservés avec le plus grand soin. Le même jour, je vis à Nyon la maison que Rousseau avait occupée. On me montra aussi, à Genève et à Annecy, les maisons qu'il avait habitées. La position de Genève est magnifique. On découvre à la fois le lac que le Rhône traverse, la Savoie, la Suisse, Lausanne, divers villages et de hautes montagnes.

Nous devions gravir le Saint-Bernard. A l'Hôpital, bourg situé à moitié route, la neige tombée pendant la nuit s'éleva à deux ou trois mètres de hauteur. C'était la veille du jour de Noël; les habitants pratiquèrent dans la neige des sentiers conduisant à l'église, afin d'assister à la messe de minuit. Mon hôte, brave homme comme tous les Savoyards, m'ayant averti qu'une collation de saucisses et de boudins attendait, au retour, ceux qui l'accompagne-

raient à la messe, je me laissai tenter et je suivis la famille. L'église était déjà remplie par suite de la dévotion que la saucisse avait inspirée aux soldats; nous nous mîmes à genoux à la file entre deux murailles de neige et j'entendis ainsi trois longues messes sans voir le lieu où elles se disaient. Je ne tardai pas à reconnaître que mes genoux étaient moins durs que ceux des Savoyards. N'osant pas me tenir debout, de crainte de causer du scandale, j'eus tout le temps de maudire ma gourmandise.

Les paysans des environs ayant déblayé la route, nous nous rendîmes à Moutiers. La compagnie fut détachée dans un village de huit ou dix cabanes, situé au sommet d'un roc isolé en forme de pain de sucre. Nous grimpâmes, pour arriver au village, pendant une heure, et je passai plusieurs fois sur des planches étroites et flexibles, servant de pont à un ruisseau qui descendait avec fracas et tournait au pied de la roche. Le vent faillit m'emporter, et il souffla avec tant de violence pendant deux jours que nous ne pûmes sortir de nos logements. Le troisième jour, nous allâmes coucher à Saint-Maurice, et nous commencions à monter le Saint-Bernard quand la tourmente nous força à rétrograder et rendit le passage impraticable pour le reste de l'hiver. Les habitants nous apprirent qu'une compagnie de canonniers avait été précipitée dans un abîme par un ouragan, quelques jours avant notre arrivée.

De retour à l'Hôpital, on nous dirigea sur le mont Cenis, que nous montâmes à l'aide de trous pratiqués dans le roc pour y placer les pieds et qui formaient une espèce d'escalier. Au sommet du col, on traverse une plaine d'environ deux lieues, où l'on voit un lac et un hôpital, et, plus loin, on découvre l'Italie à ses pieds; des nuages amoncelés à mi-côte nous cachaient le bas des montagnes

et laissaient voir au loin les fertiles plaines du Piémont et de la Lombardie à une profondeur de 3,000 mètres [1]. Nous couchâmes à Suze, dans un couvent dont les chambres et les corridors étaient garnis d'une paille hachée menu, presque réduite en poussière et remplie de vermine. C'est ainsi qu'on était logé dans toute l'Italie.

La route de Turin était couverte de boue, et comme je ressentais de vives douleurs aux jambes depuis la descente du mont Cenis, je ne pouvais me dépêtrer de cette boue aussi aisément que mes camarades. Je restai en arrière et, après avoir voyagé trois jours seul et sans presque rien manger, je rejoignis le bataillon au delà d'Alexandrie, au moment où il s'embarquait pour passer le Pô. Nous traversâmes le champ de bataille de Marengo. Je contemplai quelques instants cette terre arrosée de sang et couverte de fosses où reposaient des milliers de braves. Le silence qui régnait alors dans cette plaine où l'œil ne découvrait à cette heure du jour aucun être vivant, contrastait dans mon esprit avec le tumulte et le choc des armes dont six mois avant avaient retenti ces lieux. Deux étapes plus loin, je passai sur le terrain où s'était donnée la bataille de la Trébia, le même où Annibal vainquit les Romains.

Dans beaucoup de localités, le pain de munition était fabriqué en partie avec de la farine d'ivraie. Ceux qui en mangeaient sans ménagement éprouvaient tous les effets de l'ivresse. Ils tombaient sur les routes et on les ramassait par charretées. J'avais eu soin de ne faire que de légers repas, cette gêne irrita mon appétit; je vendis une chemise pour acheter du pain blanc dont je crus pouvoir

1. La montée était d'une heure et demie, la descente de plus de deux heures.

me rassasier sans inconvénient, erreur peu importante en apparence, et qui cependant influa sur ma destinée et me causa bien des tourments. Après mon repas, un tremblement convulsif me saisit, ma tête se troubla, je tombai en défaillance. Lorsque je repris mes sens, je me trouvai sur une charrette chargée de malades qui s'arrêta, à l'entrée de la nuit, sur la place de San-Donino. Je n'avais pas la force de descendre de la charrette; deux portefaix vinrent à mon aide, et voyant que je me soutenais à peine, ils me donnèrent le bras et me conduisirent près du quartier; un troisième portefaix nous suivait, portant mon sac et mon fusil; j'étendis la main pour prendre ces objets, le portefaix avait disparu ainsi que ses compagnons, et les avait emportés [1]. Muet de surprise et sur le point de tomber en faiblesse, je me traînai jusqu'à la chambre occupée par la compagnie. Un peu de bouillon m'aurait fait du bien, le tremblement de ma main ne me permit pas d'en avaler une seule goutte, ma cuiller étant toujours vide avant d'arriver à la bouche.

Ce ne fut que le lendemain, au moment du départ, que je sentis toute l'étendue de la perte que j'avais faite. Ne pouvant paraître dans les rangs sans sac ni fusil, je restai en arrière. Le soir, mon caporal me demanda ce que j'avais fait du fusil; je lui répondis que je l'avais laissé à la voiture des bagages. Il me regarda de travers et me dit : « Apprends qu'un Français ne doit abandonner son arme qu'en mourant; ainsi, que cela ne t'arrive plus. » Je n'osais avouer ma mésaventure et je ne savais quel parti prendre; un incident me tira de ma perplexité. Le bataillon avait reçu l'ordre de se rendre à Livourne; le bruit courut que des

1. Le jour où je perdis mon fusil, Brune signa l'armistice de Trévise, suivi du traité de paix de Lunéville.

bâtiments l'y attendaient pour le transporter en Égypte. Six Roussillonnais qui, comme moi, appartenaient aux compagnies d'élite, résolurent de déserter et m'engagèrent à les imiter. J'étais bien éloigné d'un tel dessein, mais la honte d'avoir perdu mon arme et la crainte des railleries que j'aurais à essuyer me déterminèrent à céder à leurs instances. Je leur demandai où nous irions : « A Gênes, me répondirent-ils, en passant par les montagnes, et de là en France. » Je me réunis à mes compatriotes à un quart de lieue de Reggio ; nous laissâmes filer le bataillon, et tout à coup, prenant à droite, au risque d'être vus et arrêtés, nous marchâmes précipitamment vers les Apennins. A un détour du chemin, les premières compagnies du bataillon parurent sur une éminence; je me cachai derrière un arbre, mes camarades se jetèrent à terre. Nous continuâmes ensuite notre route à travers champs jusqu'aux montagnes. Le chemin était difficile, les souliers me blessèrent et je retardai la marche de mes compagnons. Le soir, ils tinrent conseil et Crosat, de Perpignan, me dit de leur part : « Tes forces ne te permettent pas de nous accompagner ; nous te quitterons demain matin et tu n'as d'autre parti à prendre que de rejoindre la route militaire et d'entrer dans un hôpital. » Je les suppliai de ne pas m'abandonner ; ils furent inflexibles, et le lendemain ils me quittèrent. Je les vis s'éloigner à mon grand regret, loin de penser que le jour même ils gémiraient dans un cachot [1]. Resté seul, je pris tristement un sentier qui descendait dans la plaine. Deux paysans me proposèrent de

1. Je n'appris de leurs nouvelles qu'en 1818. Je rencontrai à cette époque, à Perpignan, Crosat, qui me raconta qu'ils avaient été arrêtés par des gendarmes parmesans quelques heures après m'avoir quitté et qu'on les avait conduits aux prisons de Milan. Il ajouta qu'ayant dû sa liberté aux démarches de son père, officier de gendarmerie, il ignorait le sort des cinq autres, dont aucun n'était revenu dans le pays.

leur vendre mon sabre et m'en offrirent seize sols, que je fus forcé d'accepter. J'en dépensai la moitié à la première auberge et j'arrivai enfin à Parme avant la nuit. Le magistrat chargé du logement des troupes m'envoya à l'hôpital. Le lendemain, une voiture vint me prendre avec cinq autres soldats et me conduisit à l'hôpital militaire de Plaisance.

L'hospice de Plaisance renfermait environ cinq cents Français couchés la plupart deux à deux. L'insuffisance de nourriture et la malpropreté y causaient, parmi les malades, de tels ravages qu'une trentaine de soldats y périssaient par jour. Je n'étais que fatigué; je tombai bientôt malade. Une faim dévorante me tourmentait. J'implorais en vain la pitié des infirmiers afin d'en obtenir quelque morceau de pain; ils riaient de ma prière et n'en continuaient pas moins, ainsi que les administrateurs, à voler la moitié de nos vivres. D'autres ennemis, aussi cruels que la faim, ne m'auraient pas laissé une goutte de sang dans les veines si je n'eusse été continuellement occupé à les combattre.

Un malade mourut près de moi ; je m'emparai de sa bourse contenant trente sols. La possibilité de contenter mon appétit me donna des forces. J'obtins la permission de sortir. Je mangeai du pain, des raisins secs, des pommes et je bus du lait. Mon estomac affaibli souffrit de ce mélange; ma maladie empira et je me hâtai de donner l'adresse de ma mère à un prêtre français, pour qu'il lui apprît ma mort de manière à ménager sa sensibilité. Je fus à toute extrémité pendant plusieurs jours. Dans cet intervalle, deux soldats moururent dans mon lit; m'attendant au même sort, je les gardai près de moi sans impression pénible. C'est avec la même indifférence que je vis périr plusieurs de mes compagnons de voyage et plus de la moitié des hommes placés dans les lits voisins. Tous ces

cadavres étaient jetés dans un caveau souterrain rempli d'une eau pestilentielle; là, après avoir flotté quelque temps, ils allaient mêler leurs os au fond de l'abîme [1]. Des centaines de Français, évacués des hôpitaux des villes voisines, venaient s'engloutir dans ce gouffre. Ma jeunesse et ma bonne complexion résistèrent à la maladie. Je m'étais aperçu que beaucoup de soldats qui entraient en convalescence rechutaient et mouraient en quelques jours. Aussi, dès que je me sentis un peu mieux, je résolus de sortir de ce lieu funeste, dussé-je expirer dans la rue. Je n'étais pas encore capable de marcher ni même de me tenir debout, ma tête tremblotait et tous les objets semblaient tourner autour de moi. Malgré cela, je priai le médecin de m'accorder ma sortie, il me répondit que j'étais trop faible et passa outre; ce refus me parut un arrêt de mort. Toutefois, m'armant de courage, j'essayai de me traîner d'un lit à l'autre, je me râclai la langue et me mordis les lèvres afin de les rendre vermeilles et de déguiser mon état. Le lendemain, lorsque le médecin s'approcha de moi, je le conjurai de nouveau, au nom de mon père qui avait été médecin comme lui, de me laisser sortir; il ne put résister à ma prière. Ravi de mon succès, je redoublai d'efforts pour tâcher de marcher et je passai la nuit entre la joie de quitter ce séjour de mort et la crainte de ne pas y réussir; l'heure tant désirée arriva enfin; je m'acheminai de lit en lit et le long des murs jusqu'au grand escalier, que je descendis me tenant assis sur les marches lorsque quelqu'un venait à passer et en me laissant glisser ensuite d'une marche à l'autre. Je craignais beaucoup que le chirurgien de garde à la porte de l'hôpi-

1. La pensée qu'après mon trépas je serais lancé dans l'horrible gouffre me glaçait d'horreur et le sort de mon cadavre me tourmentait plus que mon mal.

tal ne s'opposât à ma sortie; heureusement il n'en fut rien. J'eus soin de m'appuyer d'une main contre le mur, tandis que je présentai de l'autre au guichet mon billet de sortie. Lorsque je voulus traverser la rue, mes jambes partirent malgré moi avec rapidité, je tendis les bras en avant et, chancelant comme un enfant qui s'en va seul pour la première fois, j'allai me heurter contre la muraille. Quoique étourdi par le choc, je n'en continuai pas moins de m'avancer vers une rue de traverse où je perdis l'hôpital de vue. Là je m'assis par terre, et après avoir contemplé le ciel avec bonheur, je jetai les yeux sur ma personne. Je portais une veste et une culotte d'ordonnance sales, de vieilles guêtres noires et un bonnet de police; mon ventre, rempli de drogues, était extrêmement enflé, le reste du corps n'offrait que la peau et les os; au ventre près, je paraissais un squelette.

Ce jour-là, je sortis de la ville et je m'étendis sur le bord de la route, heureux d'avoir pu échapper au fatal caveau, et jouissant avec délices de la vue de la campagne parée des fleurs du printemps. L'air pur que je respirais, si différent de l'atmosphère empoisonnée de l'hôpital, ranima tous mes sens; je fis une demi-lieue de chemin et je couchai dans une ferme chez de bonnes gens qui me donnèrent du lait et des pommes de terre. Je regrettais beaucoup de n'avoir pu retirer de la poste une lettre de ma mère, faute d'argent pour payer le port. Arrivé à Fiorenzuola, j'allai chercher les vivres; la ration se composait d'un demi-pain de munition, huit onces de viande, deux de haricots, un quart de litre de vin et deux livres et demie de bois. Les fournisseurs supprimaient le vin et volaient la moitié de la viande et des légumes. Je dévorai mon pain dans la rue et, au quartier, par manque de bois, je mangeai ma viande et mes haricots à moitié cuits. Je

ressentis bientôt des douleurs de ventre affreuses; étant seul et privé de tout secours, je souffris beaucoup, mais, à mon grand étonnement, mon ventre reprit, pendant cette nuit, sa forme ordinaire.

La chambre où je couchai le lendemain était garnie de paille fraîche et n'avait d'autre issue que la porte d'entrée. Huit ou dix soldats, qui allaient en Piémont, se levèrent avant le jour et allumèrent une poignée de paille pour s'éclairer. Je m'étais rendormi; un malaise extraordinaire me réveilla; la chambre était en feu; les flammes s'élevaient jusqu'au plafond. Je me redressai d'un bond et me jetai dans un angle de la chambre; ma première pensée fut celle-ci : « Ne t'épouvante pas, ce n'est qu'un feu de paille, tu en as traversé de pareils sans danger aux fêtes de la Saint-Jean. » La fumée m'étouffait, il fallait mourir brûlé ou traverser les flammes dans la direction de la porte; je m'élançai : le loquet n'étant pas fermé, la porte s'ouvrit. Si j'avais rencontré le mur, j'aurais infailliblement péri. La crainte d'être arrêté comme incendiaire me donna des ailes et je m'éloignai rapidement, tournant la tête à chaque instant pour m'assurer que je n'étais pas suivi; il me fut aisé de conjecturer que le feu allumé le matin avait été mal éteint et avait gagné la paille de la chambre.

CHAPITRE II

Enrôlement dans la 19e demi-brigade. — Marche pénible au milieu des Abruzzes. — Tarente. — Séjour chez la marquise Ungaro. — Départ. — Entrée à Rome. — Misérable situation.

Je trouvai à Reggio un bataillon de la 19e demi-brigade qui se rendait au royaume de Naples. N'osant rejoindre ma compagnie dans le piteux état où j'étais, je m'enrôlai dans ce bataillon. A l'heure du repas, un soldat morcela la viande par portions qui allaient en diminuant. La dernière portion se composait d'un os qui m'échut en partage, car on prenait par rang d'ancienneté. Deux jours après, un soldat m'accusa de lui avoir volé un morceau de pain, sur le dire d'un tambour qui probablement était le vrai coupable; j'eus beau protester de mon innocence, on me menaça de m'assommer en cas de récidive. Alarmé de cette aventure, je restai en arrière et je fus reçu à l'hôpital de Forli. J'en sortis cinq jours après, muni d'une feuille de route pour rejoindre le bataillon. Le commandant de la place de Césène s'étant aperçu que j'étais blessé au talon, m'accorda les moyens de transport. Je sommeillai en route et je perdis un soulier que je portais en pantoufle; en arrivant à Rimini, je me rendis chez le commandant de place, un pied chaussé et l'autre nu, et je le priai de me faire donner des moyens de transport ou des souliers; il me refusa l'un et l'autre. Ce commandant était un capitaine logé dans un appartement magnifique, et très

bien mis de sa personne. Quelle différence de son sort au mien ! et que j'étais loin de me douter que dans quelques années de pareilles épaulettes brilleraient sur mes épaules et que je commanderais aussi des places ! Je continuai ma route pieds nus. Cette manière de marcher, si nouvelle pour moi, ne me permettait pas de faire de grandes journées. Pendant deux fois je n'arrivai pas jusqu'à l'étape et je couchai dans des fermes.

Ancône était occupée par la 81e demi-brigade. Honteux de me voir pieds nus devant des Français, j'allai chez le général commandant de la place et je lui demandai une paire de souliers. Au premier coup d'œil qu'il jeta sur moi, il me dit brusquement : « D'où sors-tu ? tu as l'air d'un mauvais sujet. » Je lui répondis, sans avoir le moins du monde l'intention de l'offenser : « Cependant je ne le suis pas et tel l'est bien souvent sans le paraître. — Comment, malheureux, s'écria-t-il en s'élançant vers moi, tu m'insultes ? » Je m'enfuis ; j'étais au bas de l'escalier lorsqu'il me cria : « Attends, je vais te faire donner des souliers. » Son secrétaire descendit et me remit une paire de souliers demi-usés. D'Ancône à Tarente il n'y avait de garnison française qu'à Chieti.

A Lorette, je me trouvai seul au quartier. Pendant que ma soupe cuisait, je m'amusai à lire les inscriptions charbonnées sur les murs ; je remarquai entre autres celles-ci : « Pour être un bon soldat, il faut avoir le cœur d'un lion, les pieds d'un lièvre et le ventre d'une fourmi. » — « L'Italie est la fortune des généraux, le bien-être des officiers et le tombeau des soldats. » Je visitai la belle église de Notre-Dame et je fis le tour de la Santa-Casa placée sous le Dôme et renfermée dans un carré long, dont les quatre faces en marbre, ornées de bas-reliefs, de colonnes et de statues, présentent des portes artistement

travaillées. De retour au quartier, je portai quelques brassées de paille près de la porte de la rue, et je dormis dans cet endroit, exposé au froid, plutôt que de passer la nuit tout seul dans l'intérieur de l'édifice.

J'arrivai à Tolentino, n'ayant, selon mon ordinaire, rien mangé de la journée. Le peuple était irrité contre les Français ; on se fit un jeu de me faire courir d'un bout de la ville à l'autre, sans vouloir m'indiquer la maison du fournisseur des vivres. La nuit approchait, j'étais au désespoir ; enfin un bourgeois plus humain que les autres me conduisit chez le fournisseur. Je trouvai trois soldats au quartier, vaste couvent abandonné. Un instant après mon arrivée, le commandant de la place, suivi de deux moines et de quelques sbires [1], entra comme un furieux, frappa les soldats avec sa canne et les fit conduire au cachot; ils n'avaient commis d'autre délit que de briser un vieux volet pour faire cuire leur soupe. Le commandant, en agissant brutalement avec eux, espérait se rendre agréable aux habitants et surtout aux moines. Resté tout à fait seul, je ne parvins pas à faire brûler mon bois, et pour la première fois de ma vie, je mangeai la viande sans qu'elle eût bouilli. La nuit était obscure. Un silence lugubre régnait dans l'immense édifice ; n'osant aller dormir à la porte de la rue de crainte d'y être assassiné, je me couchai au fond d'un corridor. Vers minuit, un bruit semblable à un coup de fusil me réveilla, je levai la tête et j'aperçus une clarté assez vive ; je me frottai les yeux, je regardai de nouveau et je vis distinctement deux fantômes, l'un blanc et l'autre noir, qui paraissaient toucher au plafond ; j'entendis en même temps un sourd bourdonnement. Les fantômes s'avançaient vers moi, je frémis,

1. Gendarmes sans uniforme.

mais ils tournèrent à gauche et disparurent. Je me remis avec peine de mon émotion, et au point du jour, je sortis de la ville encore impressionné de la scène de la nuit. J'appris en route que les religieux du couvent où j'avais couché s'étaient réunis à ceux d'un autre ordre, afin de laisser le local à la disposition des troupes de passage. Les fantômes étaient donc deux moines, portant une lanterne sourde, venus pour faire une ronde de nuit et vêtus l'un d'un habit blanc et l'autre d'un habit brun. Le bruit qui m'avait réveillé avait été sans doute produit par le choc d'une porte qu'ils avaient fermée avec force.

Je passai devant la prison de Foligno ; des voleurs qui regardaient à travers les barreaux d'une fenêtre basse m'appelèrent, et pendant qu'ils me questionnaient, l'un d'eux, allongeant le bras, tirait adroitement mon couteau et ma cuiller de ma poche, lorsque me tournant par hasard, je lui fis manquer son coup. Je me retirai promptement, plus satisfait d'avoir sauvé ces objets qu'un voyageur d'avoir sauvé sa bourse ; ils ne valaient pas quatre sous, mais ils m'étaient utiles et c'étaient les seuls ustensiles que je possédais au monde.

La coiffure des paysannes de cette contrée me parut singulière; une toile d'environ deux mètres de long sur soixante centimètres de large, après avoir formé sur la tête une sorte de parapluie plat et rectangulaire, leur descend sur les talons et flotte au gré du vent.

Le commandant de place de Rieti, dernière ville des États romains, rassemblait un détachement capable de résister aux brigands des Abruzzes qui avaient assassiné beaucoup de soldats ; il n'était pas complet; j'entrai à l'hôpital. Les mêmes ennemis que j'avais eu à combattre à Plaisance m'assaillirent de nouveau, mais sur l'avis d'un de mes camarades, je me contentai d'enfermer dans

un cornet de papier tous ceux que je pus prendre et les livrai aux infirmiers italiens qui en étaient friands et les croquaient à mes yeux, chose que j'aurais eu peine à croire si je n'en avais été le témoin. Peu de jours après on m'arma d'un fusil, et réuni à cinq autres convalescents, nous partîmes avec un détachement de quarante hommes. Non loin de Rieti, nous commençâmes à entendre, à une heure de distance, le bruit de la fameuse cascade de Terni; elle est produite par un fleuve, le Velino, qui tombe d'une hauteur de mille mètres [1] et se brise sur des rochers, laissant entre la nappe d'eau et le roc taillé à pic un espace vide auquel le fleuve sert de toiture. L'eau sort en bouillonnant des trous où elle s'engouffre et fuit, roulant sur la surface une écume éblouissante. Les particules que le choc a fait rejaillir s'élèvent au contraire et forment devant la cascade un brouillard perpétuel dont une partie retombe en pluie fine et dont l'autre s'évapore dans les airs.

A une lieue de la cascade, un torrent large et profond, grossi par la fonte des neiges, nous barra le chemin; il fallait le traverser à gué, quoiqu'il roulât des glaçons. On se déshabilla; chacun attacha ses effets en paquet sur la tête, et les bras enlacés, nous formâmes une chaîne continue dans laquelle alternativement un soldat faisait face en amont et le suivant en aval. Le plus fort d'entre nous se mit à la tête, porteur d'une branche d'arbre afin de sonder le passage et de s'en servir comme point d'appui. On entra ainsi dans le lit du torrent, en marchant de côté et tenant, en cas d'attaque, nos fusils élevés au-dessus de l'eau. La rapidité du courant fit ondoyer notre chaîne qui

1. L'auteur a probablement voulu dire *mille pieds*. Et encore y aurait-il là une exagération : la hauteur de la chute est d'environ deux cents mètres. *(Note de l'éditeur.)*

faillit se rompre; nous enfonçâmes l'une des extrémités du fusil dans le sable, et appuyés sur l'autre bout nous figurions une digue mobile que les hommes les plus avancés semblaient tirer à eux. Lorsque l'eau glacée touchait à une partie du corps qu'elle n'avait pas encore atteinte, on croyait sentir le tranchant d'un rasoir s'enfoncer dans les chairs. Je parvins à l'autre bord raide de froid. Ceux de mes camarades arrivés avant moi couraient sur la route afin de se réchauffer pour pouvoir s'habiller; j'imitai leur exemple, de sorte que durant quelques minutes nous eûmes l'air d'une troupe de sauvages.

Les Abruzzes ne présentent que des montagnes escarpées et des vallées étroites. Ces provinces ne font aucun commerce intérieur; on n'y trouve ni routes, ni ponts, ni habitations isolées. Les sentiers y sont si peu frayés qu'on en perd la trace à chaque instant. Lorsqu'ils viennent à se diviser, on est d'autant plus embarrassé pour savoir celui qu'il faut suivre, qu'on marche des journées entières sans rencontrer qui que ce soit. Chaque gorge a son torrent particulier qui va décharger dans l'Adriatique les eaux descendues des Apennins. Nous devions passer tous ces torrents de la manière indiquée pour le premier. C'était un vrai supplice; parfois, avant de me résoudre à le subir, je pleurais, je m'arrachais les cheveux; il fallait pourtant les franchir ou se déterminer à périr misérablement. Les glaçons avaient blessé divers soldats du détachement; la crainte d'un pareil accident me fit traverser un de ces torrents tout habillé; j'eus lieu de m'en repentir, le froid gela mes habits sur moi.

Mes souliers étaient usés, je marchai de nouveau pieds nus. Malheureusement je n'étais plus sur les belles routes de la Romagne. Si j'avais été possesseur de quelques sous, j'aurais fait plusieurs étapes en bateau; ceux qui

voyagèrent ainsi arrivaient sans fatigue en deux ou trois heures, tandis qu'en suivant la voie de terre, le dessous des pieds entamé, je souffris cruellement une grande partie de la journée. Je n'arrivai à Aquila, Popoli et Pescara que longtemps après mes compagnons. Des paysans m'insultèrent en route et l'on me tira des coups de fusil.

Non loin de Pescara, un sbire me demanda si je voulais vendre mon fusil, et sans attendre ma réponse, il me l'arracha des mains, et me présenta deux pièces valant environ quatre francs ; je les pris, car il n'était plus temps de refuser. Je rejoignis les hommes du détachement au bord d'une rivière où ils se déshabillaient. Un caporal me demanda ce que j'avais fait de mon fusil ; je lui dis qu'on me l'avait enlevé de force, mais comme il s'apprêtait à me fouiller, je lui avouai toute la vérité. « J'en rendrai compte au commandant, dit-il, et tu le paieras cher en arrivant au corps. » L'étape était longue, je restai encore en arrière avec un autre soldat, aussi sans armes. Nous étant trompés de sentier, nous rencontrâmes sur une montagne deux habitants du pays qui nous demandèrent brusquement où nous allions. L'un d'eux, nous montrant un pistolet et une baïonnette française, nous déclara en jurant qu'il nous aurait tués si le Roi n'avait défendu depuis peu d'assassiner aucun Français : «Voyez ces maisons brûlées, ajouta-t-il, vos compatriotes les ont incendiées ; ils mirent le pays à feu et à sang, et je faillis moi-même succomber sous leurs coups[1] . » Son compagnon, moins irrité, nous indiqua la direction que nous devions suivre ; mon camarade prit les devants. La nuit vint ; je m'assis sous un arbre, et posant mes mains glacées sur mes pieds brûlants, et la tête sur mes genoux, malgré le froid, la

1. Lors de l'expédition de Championnet deux ans avant.

faim, la crainte des bêtes sauvages et l'horreur du lieu, je m'endormis profondément. Au point du jour, je me remis en chemin ; j'avais les pieds tellement meurtris que je pouvais à peine les appuyer à terre ; je marchai cependant jusqu'au bas de la montagne sur laquelle est situé Chieti. Là, vaincu par la souffrance, je me décidai à ramper sur les mains et les genoux ; je montais ainsi depuis un quart d'heure, lorsque j'entendis venir derrière moi des muletiers ; je m'arrêtai pour les laisser passer. L'un d'eux m'ayant vu de loin marcher à quatre pattes, me demanda si je voulais monter sur son mulet, et aussitôt, sans attendre ma réponse, il me prit à bras-le-corps pour m'installer sur l'animal. Le mulet épouvanté fit un écart, lui détacha un coup de pied et le blessa à la main. Il me laissa tomber par terre ; persuadé qu'il allait m'abandonner, des larmes coulèrent de mes yeux, mais après avoir battu son mulet, il me plaça dessus et me descendit à la porte de la ville. J'aurais donné mon sang à cet homme et cependant toute ma reconnaissance se borna à des remerciements. Le détachement faisait séjour à Chieti. J'achetai des souliers, et m'étant procuré de l'eau-de-vie et du savon, j'en imbibai des linges dont j'enveloppai mes pieds.

De Chieti jusqu'auprès de Tarente, le sol diffère complètement de celui des Abruzzes ; partout la vue s'étend sur des plaines de plusieurs lieues d'étendue, unies comme la main, sans vestiges de culture et couvertes d'une herbe menue que les troupeaux viennent paître à certaines saisons. Dans cette contrée les soldats, brûlés des rayons du soleil et tourmentés d'une soif dévorante, cherchaient en vain un peu d'ombrage ou une source limpide. A peine trouvaient-ils d'une étape à l'autre un puits à sec ou contenant une eau malsaine et mauvaise au goût. Encore fallait-il, pour en puiser, percer une couche de cigales

noyées de trois ou quatre centimètres d'épaisseur, à l'aide d'un gobelet de fer-blanc dans lequel on mettait une pierre et qu'on descendait avec une ficelle.

On nous avait prévenus que, sur la route de San-Severo, des brigands égorgeaient les soldats isolés [1]. J'étais indisposé ce jour-là ; malgré mes efforts pour suivre les autres, je restai en arrière. En passant le long d'un bois situé à une demi-lieue de la ville, je vis trois soldats pendus à des arbres ; je précipitai mes pas, saisi d'horreur et d'effroi, quoique j'eusse reconnu qu'ils n'étaient pas de notre détachement. Quatre jours après, je passais dans une forêt peu éloignée de Matera, lorsqu'un orage accompagné de grêle éclata avec violence ; je m'arrêtai sous un chêne, la foudre en brisa les branches et partagea en deux l'arbre voisin. A la sortie de cette forêt, cinq hommes armés et parlant entre eux une langue inconnue m'arrêtèrent et me questionnèrent. C'étaient assurément des voleurs ou de ces ennemis des Français qu'on appelait des brigands. J'étais si misérable et si peu à redouter qu'ils me laissèrent continuer ma route.

J'arrivai enfin à Tarente. Cette ville présente l'aspect d'un vaisseau dans une rade. Sa forme est allongée, ses clochers déliés et pointus ressemblent à des mâts et la mer l'entoure presque en entier. Tarente n'a que deux portes, l'une au nord, l'autre au midi. La première est jointe au rivage par un pont en bois, sous lequel passe la mer qui forme un petit golfe à l'est. Les vivres y étaient à très bas prix, cinq sous suffisaient pour y faire un bon repas. Le général Soult et l'état-major du corps d'armée y tenaient résidence. Je n'étais plus qu'à quinze lieues de Brindes, où

1. Les habitants de San-Severo s'étaient insurgés en 1799. La division Duchesne en avait tué un grand nombre, et c'est pour se venger de leur défaite qu'ils assassinaient nos traîneurs.

se trouvait le bataillon de la 19e demi-brigade. Je devais m'attendre à être très mal accueilli, tant à cause de la prévention où l'on était contre moi au sujet du morceau de pain volé qu'à cause du fusil vendu. Cette crainte l'emporta sur toute autre considération. Je demandai à un paysan que je rencontrai en chemin de m'indiquer une maison de campagne où l'on eût besoin d'un domestique ; il m'engagea à me présenter à la marquise Ungaro, veuve d'une soixantaine d'années, qui habitait une grosse ferme située à deux lieues de Tarente, à droite de la route. Je dis à cette dame que désirant quitter le corps dont je faisais partie parce qu'il devait s'embarquer pour l'Égypte, je la priais de me prendre à son service sans autres gages que les gratifications qu'elle voudrait me donner si elle était satisfaite de moi. Elle accepta mes offres et me fit endosser de vieilles culottes de cotonnade bleue, descendant jusqu'à mi-jambe, un long gilet de même étoffe et une veste de drap vert, croisant sur la poitrine. Un bonnet de coton blanc me servait de coiffure. Ce fut avec beaucoup de satisfaction que je me vis propre et débarrassé de mes guenilles militaires, qui furent brûlées le même jour.

La marquise, après avoir passé sa jeunesse à la cour, s'était retirée dans cette ferme qu'elle gérait elle-même ; elle employait une vingtaine de laboureurs et bergers ; elle me chargea de divers soins de propreté et de surveillance dans la maison et d'aller, en outre, porter ses ordres aux travailleurs. Elle voulut que j'apprisse à servir la messe, qu'un prêtre venait célébrer à la ferme. Mon coup d'essai ne fut pas brillant. Après les premières réponses, je n'y compris plus rien. Je continuai cependant à placer quelques *amen* et quelques *spiritu tuo* à tout hasard, puis je ne dis plus rien ; le prêtre ne se déconcerta pas et se servit lui-même.

Ma maîtresse reçut la visite de plusieurs personnes de distinction, entre autres celle de la duchesse de Salente. Je m'empressai de demander au domestique de cette dame des renseignements sur la ville d'Idoménée. Il m'apprit que ce n'est plus qu'un petit village où l'on trouve encore d'antiques ruines.

Un cavalier français vint un jour demander de l'avoine pour son cheval ; il ne savait pas l'italien et, voyant qu'il ne pouvait pas se faire comprendre, il se mit à jurer et voulut fouiller la maison. Je tremblais, caché dans un coin, crainte qu'on ne vînt me chercher pour servir d'interprète, ou que quelqu'un ne fût assez méchant pour dire que j'étais un déserteur.

La marquise se persuada que j'étais un jeune seigneur victime de la Révolution ; elle me questionna à ce sujet et me dit que j'étais trop instruit pour le fils d'un paysan, et que la délicatesse de mes mains et ma facilité à faire de tête des calculs compliqués prouvaient une naissance distinguée. Si j'avais avoué que j'étais né gentilhomme, elle m'aurait traité avec beaucoup d'égards ; au contraire, convaincue que je lui cachais la vérité, elle me conseilla de retourner dans mon pays. J'étais tout disposé à partir ; je me reprochais souvent la peine que mon silence forcé causait à ma mère, et je désirais y mettre un terme. Je quittai donc la ferme, au commencement de décembre, après un séjour de sept mois, n'ayant pour toute fortune qu'une quinzaine de francs et vêtu des mêmes habillements que j'avais reçus le premier jour, plus une culotte de panne qu'on m'avait achetée depuis et que je passai sur celle de cotonnade. De peur d'être reconnu en traversant Tarente, je me dirigeai vers Massafra, que je croyais sans garnison. J'y arrivai de nuit et j'entrai dans une maison pour qu'on m'indiquât quelque cabaret. Un soldat fran-

çais, assis près du feu, se tourna vers moi et me dit très brusquement : *Che volete;* je m'enfuis épouvanté et j'allai me coucher dans une écurie remplie de mules, où la crainte d'être foulé aux pieds par ces animaux qui se battaient à chaque instant me tint éveillé toute la nuit.

Une heure avant le jour, j'étais sur pied; j'achetai du pain à l'auberge voisine, et après avoir demandé des renseignements sur la route que je devais tenir, je suivis une direction qui, à travers des champs incultes et déserts, devait me conduire, en deux journées, sur la route de Naples. Je ne songeais qu'à m'éloigner des troupes françaises et des torrents des Abruzzes, sans prévoir d'autres périls. Un berger m'indiqua la cabane d'un autre berger, seul asile où l'on pût passer la nuit. J'atteignis cette cabane avant le coucher du soleil. Je m'assis sur une pierre près de la porte, et fixant ce sol que peut-être avant moi aucun pied français n'avait foulé, je me livrai à de pénibles réflexions. Qu'allais-je devenir sans argent, sans papiers, à trois cents lieues de ma patrie, dont j'avais déserté les nobles drapeaux ? Quels maux m'attendaient dans un si long voyage ? Échapperai-je à tous les dangers ? Le berger rentra et m'invita à partager son frugal repas. Nous mangeâmes une soupe à l'eau sans huile et un morceau de pain noir. Je me couchai ensuite par terre à côté des moutons et je m'abandonnai au sommeil. Dès que le jour parut, je continuai mon chemin et je ne rencontrai encore que deux bergers. La faim commençait à me tourmenter, lorsque, vers quatre heures du soir, j'aperçus des muletiers. Je les suivis à la piste et j'arrivai avec eux à une taverne située sur la route de Naples. Nous y soupâmes assis sur des bancs, le long d'une énorme table sans linge. Nous étions au moins vingt convives. L'hôtelier nous compta avec le doigt et nous fit

servir une écuelle de choux et un morceau de porc à chacun. Le repas fini, je me couchai sur un tas de foin sans que personne m'eût adressé la parole. Trois jours après, je traversai Ariane de Pouille et je vis Bénévent sur une hauteur. A mesure que j'approchais de Naples, la route devenait plus fréquentée. Un cabaretier m'appela et m'engagea à manger, au coin du feu, des petits fromages qu'il vendait deux sous. J'en achetai, et je me disposai à m'en aller, lorsque le cabaretier, me montrant un grand couteau, jura qu'il me le passerait à travers le corps, si je ne lui donnais dix sous pour le bois qu'il venait de brûler. Il ajouta qu'il était sbire, me demanda mes papiers et me menaça de me livrer au premier gendarme qui passerait. J'eus l'air de n'avoir pas entendu cette menace et je payai les dix sous. La route était bordée de belles orangeries dont les arbres disposés en allées étaient couverts de fruits. On me donna six oranges pour un sou et j'en ramassai trois ou quatre autres sans qu'on daignât y prendre garde.

Je m'arrêtai au pied du Vésuve. Il jetait de la fumée par deux cratères ; cette fumée s'élevait en colonne et était emportée par le vent qui balayait les noirs sommets du volcan, sans se faire sentir dans la plaine, où l'air était très calme. La montagne est couverte jusqu'à mi-côte de jolies maisons de campagne et de riches vergers. Cette contrée serait un paradis terrestre si l'on n'avait l'enfer sous ses pieds et sur sa tête. Plus loin, je vis de la lave et je remarquai deux belles fontaines placées de chaque côté du chemin.

Arrivé à Naples, je fus étonné de l'immense foule qui circulait dans les rues. J'étais coudoyé à chaque pas par ces *lazzaroni* échappés naguère aux baïonnettes françaises. Je montai au fort Saint-Elme et je contemplai, en

mangeant des pommes délicieuses qui ne me coûtaient qu'un sou, le superbe panorama qu'offraient à ma vue la ville de Naples, le port couvert de bâtiments, la mer, la campagne si magnifique, le Vésuve et les monts voisins.

Le lendemain, je traversai Capoue et je couchai dans une auberge près de Mola. J'y trouvai des voituriers romains et un vieux mendiant accompagné d'un garçon de quatorze à quinze ans. Le vieillard demanda aux voituriers s'il pourrait sortir du royaume de Naples sans passeport. Ils lui répondirent que ce n'était guère possible. Cette réponse m'inquiéta; j'y songeai une partie de la nuit. Le matin, nous partîmes tous ensemble. Le beau bassin de Mola était couvert de barques chargées de provisions pour Gaëte, qu'on voit s'avancer dans la mer. En chemin, je liai conversation avec l'un des voituriers; je lui fis un conte sur mon voyage, et après lui avoir confié que j'étais sans papiers, je lui demandai à mon tour si je pourrais sortir du royaume. Il me répondit que je serais arrêté à Itri où à Fondi, à moins de me jeter dans les montagnes infestées de voleurs, où mon accoutrement étranger suffirait même pour me rendre suspect et me faire emprisonner. « Eh! que ferait-on de moi? » lui dis-je. Sa réponse fut que je serais probablement regardé comme vagabond et enrôlé dans les troupes napolitaines. Cette perspective n'était pas rassurante, et j'avais, en outre, à craindre d'être reconnu comme Français, et, à ce titre, conduit à Tarente, où déserteur de deux corps avec armes à feu, je courais grand risque d'être fusillé. Nous arrivâmes à Itri. La sentinelle placée à l'entrée arrêta le vieillard tandis que nous passions, le jeune homme et moi, de l'autre côté de la rue, à la faveur des voitures. Le vieillard ayant déclaré qu'il n'allait qu'à Fondi, nous rejoignit dans cette ville. Un poste nombreux, placé au

centre de Fondi, gardait la rue que nous devions parcourir. Je marchais près de mes deux compagnons, m'efforçant de faire bonne contenance. La sentinelle les arrêta l'un et l'autre. Je frissonnai et je croyais à chaque instant sentir la main du factionnaire me saisissant au collet. J'avais déjà fait quelques pas dans ces transes, lorsque j'entendis crier : « Jeune homme, le mouchoir. » Je me retournai et je vis un bourgeois qui tenait mon mouchoir que j'avais laissé tomber. Non loin de lui, un groupe de soldats entourait le vieillard et le faisait entrer de force au corps de garde. J'aurais donné un doigt de ma main pour n'être pas obligé de m'approcher du poste. Cependant, de peur de me rendre suspect, je rétrogradai et j'allai reprendre le mouchoir. Je dus à ma bonne étoile d'échapper à la vigilance des sentinelles, et si leur attention se fixa sur mes compagnons plutôt que sur moi, c'est que mon bonnet blanc ne me donnait pas l'air d'un voyageur. Persuadé que je n'avais plus rien à redouter, je témoignai au voiturier ma satisfaction d'être sorti de ce mauvais pas; il me dit que nous devions encore passer à Portello, où je serais infailliblement arrêté. « C'est une porte [1], ajouta-t-il, qui sépare le royaume de Naples des États romains, et dans cet endroit la montagne et la mer se rapprochent tellement qu'on ne saurait passer ailleurs, de sorte qu'à moins de te rendre invisible, tu ne peux échapper à la surveillance de la garde. » — « Quoi, dis-je tout bas, la mer d'un côté, des montagnes inaccessibles de l'autre, Portello devant, Fondi derrière, où me suis-je donc fourré? Comment sortir de ce mauvais pas? Eh! ne pourrai-je pas passer avec les voituriers comme un des

1. On ne peut sortir du royaume de Naples que par mer ou par cette porte, les Abruzzes et les monts voisins étant une barrière infranchissable pour tout autre qu'un habitant du pays.

leurs ? » Je communiquai aussitôt cette idée à celui qui venait de me donner les renseignements précédents, et je le priai vivement de parler à son maître en ma faveur. Celui-ci se refusa à me rendre gratuitement le service que je réclamais ; j'offris alors de lui donner ma culotte de panne, ce qu'il accepta. Bientôt, la montagne à droite et la mer à gauche bordèrent le chemin, et je vis Portello, Portello objet de terreur, où devait se décider mon sort et vers lequel je m'avançais, conduit par l'inflexible nécessité. Le patron me coiffa de son chapeau, me fit monter à sa place sur le devant du chariot et courut exhiber ses papiers aux chefs du poste, qui les examinaient quand je passai rapidement devant eux et leurs soldats, le fouet d'une main, les rênes de l'autre, tout occupé en apparence de mes chevaux, quoique tremblant au fond du cœur de voir tant de regards ennemis attachés sur moi. A peine avais-je franchi cette terrible porte que j'entendis crier : « Holà ! oh ! arrêtez ! » Je me crus perdu, et il me sembla entendre les pas de la garde accourant pour me saisir ; c'était le patron qui rejoignait les voitures et commandait d'arrêter pour rattacher une courroie.

Avant de sortir du royaume de Naples, nous traversâmes un terrain escarpé sur lequel on voyait les restes de plusieurs batteries étagées les unes sur les autres. Le voiturier, mon protecteur, s'arrêta, fixa ces batteries les bras croisés, et dit au patron : « Je ne conçois pas comment les Français ont pu passer par là. » Le patron répondit : « Ils ont le diable au corps. » Les premiers mots avaient éveillé mon attention, les paroles du patron me firent tressaillir, et je me dis avec fierté : « J'en suis un de ces fameux Français. » Dans ce moment, malgré la situation critique et humiliante où je me trouvais, et quoique mon courage n'eût pas encore été mis à l'épreuve, je

sentis que j'affronterais avec joie les plus grands dangers pour me rendre digne de porter ce nom glorieux. A Terracine, où nous couchâmes, je me séparai des voituriers à cause de mes faibles ressources pécuniaires, et trois jours après, de la hauteur d'Albano, je découvris Rome dans la plaine.

Elle paraissait n'être qu'à une lieue de distance, et cependant je marchai quatre heures dans une campagne inculte et marécageuse, avant d'arriver sous ses murs. Mes souliers s'étaient usés, j'entrai dans la ville sainte en vrai dévot, c'est-à-dire pieds nus. La première rue que je suivis, bordée de palais séparés par des jardins, était presque déserte, et les vastes ruines du cirque augmentaient cette solitude. Était-ce la porte triomphale et ces gradins où s'asseyait le peuple-roi [1]? Un paysan que j'avais rencontré

1. J'entrai à Rome par la porte Capène, qui est l'ancienne porte triomphale par où les vainqueurs faisaient leur entrée, dans un autre équipage et avec un peu plus d'éclat que moi. Non loin de cette porte se trouve celle par laquelle sortirent les trois Horaces.

Les lieux que je venais de parcourir sont célèbres par leurs antiquités. Je voyageai sur la voie Appienne.

Avant d'arriver à Avellino, je passai aux Fourches Caudines ou du moins fort près.

Sous la fertile plaine que je vis à ma gauche, entre le Vésuve et la mer, sont engloutis Herculanum, Pompéi et quinze autres villes ou villages.

De Naples à Mola, j'eus, à ma droite, d'abord la belle plaine de Capoue, ensuite des montagnes couvertes d'oliviers et d'orangers, et à ma gauche, resserrés entre le chemin et la mer :

Les catacombes ;

La grotte de Pausilippe, chemin souterrain qui traverse la montagne, où se voit le tombeau de Virgile ;

La piscine merveilleuse, immense citerne voûtée, ouvrage des Romains, dont l'enduit du fond composé, à ce qu'on croit, de poussière de marbre, de bitume, de chaux et de blancs d'œufs, est aussi beau que s'il venait d'être placé ;

Le cap de Misène où stationnaient les flottes romaines ;

Les restes de l'antique ville de Pouzzoles ;

Le labyrinthe ou les cent chambres ;

Le lac Averno, l'Achéron, les Champs-Élysées, Cumes et l'antre de la Sibylle par où Énée descendit aux Enfers ;

en route me conduisit chez un de ses compatriotes, qui nous logea en couchant sur la paille, moyennant deux sous par jour.

J'achetai sur la place Navone un vieux chapeau de paysan, roux et avec de larges ailes, de gros et pesants souliers aux trois quarts usés et un peu de pain pour mon souper. Pendant que je faisais ces emplettes, j'étais entouré de juifs qui voulaient tous me vendre ou m'acheter quelque chose ; l'un d'eux me suivit même jusqu'à mon logement.

Le lendemain matin, j'allai parcourir la ville avec mon compagnon ; nous passâmes sur le pont Saint-Ange. Le Tibre était couvert de barques chargées de fruits et de

La montagne de cendres élevée où fut le lac Lucrin et le bourg de Tripergole, engloutis dans une éruption;

La Solfatare, volcan éteint;

La grotte du Chien, où l'on respire une vapeur qui tue les chiens sans nuire aux hommes;

La tour de Patria, tombeau de Scipion;

Bauli et le tombeau d'Agrippine;

Enfin Baïes où Marius, Sylla, César, Pompée et autres fameux Romains avaient des palais.

A Mola, l'ancienne Formies, le golfe se rapproche tellement de la chaîne des montagnes qu'il n'en est séparé que par la route et deux rangs de maisons. C'est près de là que Cicéron fut assassiné; il y possédait une maison de campagne que la mer a couverte et qu'elle laisse voir quelquefois. On montre aussi une vieille tour qu'on prétend être son tombeau.

Plus loin, à gauche, on voit Gaëte et, près de Gaëte, les marais de Minturnes, où se cacha Marius.

La route continue ensuite entre deux montagnes jusqu'à Fondi. De Fondi à Rome, on a des marais et la mer à gauche, et à droite de hautes montagnes.

Le chemin conduit d'abord à Terracine. Près de cette ville était situé le palais où Circé enferma les compagnons d'Ulysse. Il passe ensuite sur des collines et traverse Piperne, patrie de Camille, reine des Volsques; Velletri, où naquit Auguste, jadis capitale des Volsques, et Albano, qui tire son nom d'Albe, où l'on montre le tombeau d'Ascagne, fils d'Énée, et celui des Horaces. C'est à Albano que Cornélie reçut les cendres de Pompée, qu'elle déposa dans un tombeau qui existe encore. D'Albano on découvre, à droite, des montagnes et des villages; à gauche, les marais Pontins et la mer, et en face, Rome.

jardinage. Elles s'arrêtaient sous les fenêtres des maisons, les femmes descendaient des paniers avec de l'argent et faisaient leurs provisions sans sortir de la cuisine. Nous nous rendîmes à Saint-Pierre ; j'admirai l'imposante façade de l'église, le dôme, la colonnade des deux galeries, l'obélisque et les deux fontaines qui décorent la place. En entrant dans l'église, je fus surpris de l'immensité de la nef et de la hauteur de la coupole élevée de plus de cent mètres au-dessus du pavé. Mon compagnon alla droit au saint Pierre de bronze placé sous le dôme, dont il baisa trois fois le pied, accompagnant chaque baiser d'un petit coup de front. Je fis comme lui et je remarquai qu'une partie de ce pied avait été rongée par les lèvres dévotes. Je contemplai ensuite plusieurs chefs-d'œuvre de peinture.

En sortant de Saint-Pierre, nous montâmes au Vatican, la garde nous empêcha d'y entrer. De là nous allâmes à la Rotonde (le Panthéon) construite avec de grosses pierres de taille enclavées les unes dans les autres et ne recevant du jour que par une fenêtre ronde pratiquée dans le haut. Après la Rotonde nous montâmes à la Trinité du Mont par un double escalier de marbre à plusieurs étages. J'y lus une inscription commençant par ces mots : « Ludovico magno in Gallia regnante.... » Quand nous fûmes parvenus en haut, je vis Rome entière à mes pieds. L'après-midi nous allâmes à Saint-Jean de Latran, à la place Colonna, au Campo Vaccino (Forum) et au Capitole. Là se terminèrent mes courses.

Le jour suivant, ma bourse étant épuisée, je me décidai à quitter Rome. La porte Salare étant fermée, je sortis par celle du Peuple, et longeant le *Campus Sceleratus* où l'on enterrait les vestales vivantes, je suivis la route de Terni. Je préférai ce chemin à celui de la Toscane, parce

qu'on y courait moins de risques d'être arrêté. Je n'avais vu dans les rues de Rome que des mendiants et des juifs. Les États de l'Église et les environs de Naples offraient le contraste de l'activité et de l'inertie, de l'abondance et de la misère.

J'arrivai à Narni sans un sou et n'ayant rien mangé de la journée. Il fallut se résoudre à mendier. Près de Terni je rencontrai un colporteur ; dans la conversation je prononçai Turin au lieu de Torino. A ce mot le colporteur, me regardant attentivement, me dit avec brusquerie : « Vous êtes Français ; » je le niai, il insista. La prudence ne me permettait pas d'entrer en ville avec lui, je prétextai un besoin à satisfaire et, prenant une rue détournée, je m'éloignai rapidement et je marchai une partie de la nuit de peur d'être poursuivi par les sbires.

Le matin, mes pieds étaient très enflés et meurtris. Les gros souliers que j'avais achetés à Rome me blessèrent dès le premier jour ; mais en m'enveloppant les pieds avec des linges qu'on me donnait par charité, j'avais pu continuer ma route. Il faisait un temps affreux, la pluie tombait par torrents. Je m'acheminais les souliers sous le bras. Ayant dû m'arrêter un moment, le froid me saisit, et mes mains étaient comme paralysées. Je montai une colline dont le chemin couvert de cailloux tranchants me déchirait les pieds. Le désespoir s'empara de moi, je voulus me précipiter du haut du rocher ; je m'approchai du bord ; la crainte de ne pas me tuer sur le coup et de périr d'une mort lente et douloureuse me retint ; je souhaitai d'avoir un fusil pour me brûler la cervelle, et si j'avais eu une arme à feu, je n'aurais pas été plus loin [1]. Je continuai à

1. C'est pourtant ce malheureux, mes chers enfants, qui vous laissera une modeste aisance, l'exemple d'une vie sans reproche et un nom cité parmi ceux des braves d'une époque immortelle. (*Fastes de la gloire*, vol. I;

marcher, moitié mort de faim, de fatigue et de souffrance ; j'arrivai à Foligno, il était nuit. Je me couchai sur un tas de fumier dans une petite étable dont la porte était ouverte. Comme je n'avais rien mangé depuis la veille, parce que le peu de maisons qu'on voyait dans la campagne étaient fermées par suite de la rigueur du temps [1], il me fut impossible de dormir. La pluie continua le matin ; le chemin était mauvais ; les forces me manquèrent tout à fait près de Serravalle. Je me laissai tomber sur la terre humide. Une jeune fille, le seul être vivant que je rencontrai dans la journée, me donna un morceau de pain ; je lui dois un souvenir, sans elle je serais peut-être mort. Le besoin de guérir mes pieds me porta à lui demander s'il n'y avait pas dans les environs quelque ferme où l'on me recevrait pour garder les troupeaux ; elle m'en indiqua une à proximité ; je fis quelques pas pour m'y rendre, mais réfléchissant que j'allais m'arrêter dans un pays misérable, j'abandonnai ce dessein. Cheminant tantôt chaussé et tantôt déchaussé, les pieds en sang et poussé par la faim, je faisais sept à huit lieues par jour.

J'arrivai tard à Macerata. Après avoir quêté, j'entrai dans un cabaret où l'on était logé pour un sou. L'hôte me demanda mon nom, où j'allais et d'où je venais, pour en faire, me dit-il, son rapport. Je répondis ce qui me vint à la tête. A peine était il sorti que je m'élançai hors de la maison et gagnai la route Il pleuvait à verse, la nuit était obscure, je ne distinguais aucun objet. Enfin j'aperçus une lumière dans la campagne ; j'y dirigeai mes pas. Je faillis

Victoires et conquêtes, vol. XXV ; *Mémoires du maréchal Suchet*, vol. II.) Vous voyez que la leçon du malheur ne fut pas perdue pour moi, et qu'avec une bonne conduite on peut tout réparer.

1. De Rome à Tolentino, le pays est montagneux et presque désert, excepté autour de Foligno. A l'époque où j'y passai, la route n'était point du tout fréquentée.

d'abord me noyer dans le ruisseau qui bordait la route ; je traversai ensuite un champ dont les sillons étaient si élevés que je tombais à chaque instant ; je franchis des haies d'aubépine, des canaux d'arrosage et je traversai un bas-fond où j'avais de l'eau boueuse jusqu'à la ceinture. Rendu de fatigue, meurtri, sanglant, j'arrivai à la métairie d'où partait la lumière. Le métayer, voyant que j'étais près de tomber en faiblesse, me fit donner de la polenta [1] et me porta dans le four [2], où je trouvai un mendiant qui me raconta son histoire [3].

Le paysan à qui je demandai l'hospitalité le lendemain m'invita à souper avec sa famille. Nous mangeâmes des herbes cuites sans autre assaisonnement qu'un peu de sel. Quel détestable mets ! ces herbes écorchaient le gosier et on éprouvait de la difficulté à les avaler. Après le repas, je me dirigeai vers le four et, monté sur le rebord, je mettais la tête à l'ouverture pour y entrer, lorsque je reçus un coup sur le visage qui me fit tomber à la renverse ; au même instant, un énorme chien, sortant du four, se jeta sur moi et déchira mes habits ; aux cris que je poussais, le paysan accourut, chassa le chien et me mit en possession de mon logement. A peine fut-il retiré, que le chien

1. Bouillie de blé de Turquie qu'on mange froide et qui tient lieu de pain à presque tous les paysans de l'Italie.

2. Les paysans logent ordinairement les étrangers et les mendiants dans le four, placé à quelques pas de la ferme, de peur d'héberger des voleurs dans leur maison.

3. Il était d'un village des environs et n'avait que dix-huit ans lorsqu'il assassina un de ses camarades qui était son rival ; il s'échappa déguisé en pèlerin et visita tous les lieux saints. Revenu dans son pays après dix ans d'absence, il avait poignardé un sbire qui l'avait reconnu et voulait l'arrêter; s'étant enfui de nouveau, il avait parcouru les trois parties de l'ancien monde où il lui était arrivé des aventures intéressantes. Las enfin de sa vie errante, il était rentré dans sa province à l'âge de soixante-dix ans. Inconnu à tout le monde, il y vivait depuis peu des aumônes qu'on lui faisait dans les villages et fermes qu'il parcourait à la ronde. Il parlait sept ou huit langues, qu'il ne pouvait avoir apprises que sur les lieux mêmes.

revint pour reprendre sa place. Je me hâtai de barrer la porte avec une planche qui la fermait à moitié ! Le chien s'efforça de l'arracher avec les dents et avec les ongles, grognant et aboyant tandis que je le menaçais. Je redoutais cependant qu'il ne forçât le passage, car j'aurais été obligé de livrer un combat que la difficulté d'agir dans le lieu étroit et obscur où j'étais et le défaut d'armes auraient rendu bien dangereux. Fatigué de ma résistance, il leva le siège et alla coucher à la belle étoile par un temps affreux. Je ne passai pas une meilleure nuit. La crainte d'un nouvel assaut me tint éveillé, et si parfois le sommeil fermait mes paupières, je me réveillais aussitôt, rêvant que j'étais encore aux prises avec le terrible animal.

Une jeune fille de Lorette me donna un morceau de pain et m'interrogea. Je lui dis que je venais de Rome, où habitait un de mes parents dont je n'avais pu trouver la demeure. J'étais nu-pieds, courbé par la fatigue, et quoique extrêmement défiguré, on reconnaissait que j'avais été joli ; je l'intéressai ; elle m'apporta trois ou quatre morceaux de pain blanc et me dit que si elle avait eu de l'argent, elle me l'aurait donné. Je fourrai le pain dans mes souliers, faute de poches, et je partis. Il pleuvait encore ; je passai la nuit sous un hangar, près de la route. Au point du jour, la pluie redoubla. J'avais la peau des pieds enlevée en plusieurs endroits, des traces de sang marquaient mes pas, et je me disais, les larmes aux yeux : « Grand Dieu ! que ne puis-je vieillir tout à coup de dix « ans, je serais un homme capable de résister à tant de « maux ! »

CHAPITRE III

Ancône. — La 81e demi-brigade. — De Bologne à Parme. — Le grade de caporal. — Retour en France. — La campagne de 1805 en Italie. — Passage de l'Adige ; la première victoire.— Combats sur le Tagliamento et l'Isonzo. — Entrée à Trieste.

J'arrivai à Ancône le 1er janvier 1802. La porte de la ville était gardée par un poste de la 81e demi-brigade, qui occupait déjà cette ville, lors de mon passage, neuf mois avant. C'étaient les premiers Français que je voyais depuis mon départ de la ferme de la marquise, c'est-à-dire depuis environ cent soixante lieues de chemin. Devant servir par inclination et par nécessité, je m'enrôlai dans cette demi-brigade. Les soldats de ma compagnie s'attroupèrent autour de moi pour apprendre mes aventures [1]. Je leur dis que j'avais suivi dans le royaume de Naples un officier de mes parents et que je l'avais quitté afin de m'en retourner chez moi. Comme ils m'adressaient encore des questions, le sergent-major les fit retirer et me donna un pain de munition. Qu'il était beau! Je le regardai avec une douce joie, je le caressai, je lui parlai, je le baisai ; j'étais heureux, je pouvais contenter mon appétit et ce n'était pas avec de la mauvaise polenta. Je contemplai ce précieux objet un grand quart d'heure, regrettant d'être

1. Je me plais à vous rappeler, mes chers enfants, que le capitaine Bessière vous a rapporté qu'en me voyant, sept ans après, l'un des plus brillants officiers du régiment, il se disait en lui-même : « Est-ce bien là cet homme que je vis arriver à Ancône dans un état si pitoyable ? »

obligé d'y toucher ; enfin, j'en coupai un croûton que je mangeai avec délices.

Je désirais vivement écrire à ma mère; n'ayant pas d'argent pour acheter du papier, j'exposai mon embarras au caporal chef de chambrée. Il fut étonné que je susse écrire ; sa science n'allait pas jusque-là. « Je vais te donner, me dit-il, une feuille du livre de dépense, et si quelqu'un n'est pas content, qu'il vienne me parler. » Ma main tremblait, je traçais mes caractères très vite et très mal [1]. Le caporal, extasié de la rapidité de mon expédition, appela mes nouveaux camarades pour qu'ils vinssent admirer mon œuvre, et m'adressant tout à coup la parole, il s'écria avec enthousiasme : « Je te fais mon secrétaire. » La troupe ne recevant que l'argent nécessaire à l'achat et à l'assaisonnement des légumes, et le caporal ne pouvant se passer de tabac, il saisit adroitement cette occasion de se débarrasser d'un vieil argus qui contrôlait trop sévèrement ses dépenses.

Le chirurgien m'ayant visité les pieds m'envoya à l'hôpital, où je ne tardai pas à être guéri ; cependant, les plaies produites sur le dessus du pied par le frottement des ficelles avec lesquelles j'attachais mes souliers, après en avoir arraché les oreilles qui me blessaient, y laissèrent des cicatrices qui s'y verront toute ma vie.

Un soldat me fit cadeau d'une mauvaise paire de souliers, et un autre me donna une vieille chemise, présents bien précieux par leur utilité.

La demi-brigade reçut l'ordre de se rendre à Forli. Mon camarade Barte, couché à côté de moi à Sinigaglia [2],

1. Ma mère, qui, depuis un an, était privée de mes nouvelles et qui venait de perdre ma sœur, recut cette lettre à genoux et remercia la Providence de lui avoir conservé le seul enfant qui lui restait.

2. Bâtie par les Gaulois sénonais, sous les ordres de Brennus, qui s'y

dans une église où était logé notre bataillon, se leva dans la nuit pour verser de l'eau. Je sortis avec lui dans le même but, nous nous arrêtâmes près de la porte à quelques pas du factionnaire et à peu de distance l'un de l'autre; je rentrai dans l'église et lui ne reparut plus. Comme c'était un vieux soldat incapable de déserter, on jugea qu'il avait été enlevé par les chirurgiens [1]. Un de mes amis qui jouait aux cartes avec d'autres soldats me donna huit sous et m'engagea à me mettre de la partie, à condition que si je perdais, je le rembourserais lorsque j'aurais reçu de l'argent de ma mère. La fortune me fut favorable, je gagnai trente-huit sous. Je crus posséder un trésor. Après avoir longtemps réfléchi à quoi j'emploierais cette somme, j'achetai un vieux frac et des vieilles culottes d'ordonnance pour trente sous et je troquai ma veste verte contre de vieux souliers. Peu de jours après, je reçus une lettre de ma mère avec un mandat de quarante francs payable dans un mois. Mon ami me prêta alors trente sous pour acheter un chapeau d'uniforme et me céda une paire de guêtres en toile, une chemise et une cravate. Me voilà de nouveau habillé en soldat, mais quoique ce fût en soldat misérable, j'en étais tout glorieux. Je ne portais plus la livrée de l'indigence, je ne paraissais plus un étranger parmi mes camarades, et je pouvais me

arrêtèrent en allant à Rome et lui donnèrent leur nom. Pesaro, où nous couchâmes le lendemain, doit son nom à l'or qu'on y pesa, pour payer le retour de ces mêmes Gaulois.

[Il est entendu que nous respectons les notes et les commentaires historiques de l'auteur, en lui en laissant la responsabilité. *(Note de l'éditeur.)*]

1. Dans plusieurs villes d'Italie, des soldats de passage avaient été enlevés pendant la nuit par les élèves chirurgiens, qui leur collaient un masque sur la figure pour les empêcher de crier et les enfermaient ensuite dans des appartements secrets, où ils leur cassaient les bras et les jambes, afin de s'exercer dans leur art. C'est dans le même but et aussi pour ne pas être découverts qu'ils finissaient par les tuer et les disséquer. Des soldats échappés de leurs mains avaient fait connaître ces particularités.

placer dans les rangs sans en détruire le coup d'œil. Enfin, j'étais sûr de ne plus entendre dire à mes côtés : « D'où diable celui-là sort-il ? »

Nous restâmes un mois et demi à Forli et de là nous fûmes dirigés sur Ferrare. En sortant d'Imola, où nous avions couché, la neige, qu'un vent glacé nous lançait à la figure, s'élevait déjà à plus d'un pied de hauteur. Elle continua à tomber toute la journée. Courbé sous le poids de celle qui s'était amoncelée sur mon sac et mon chapeau, je marchais la tête basse, les bras collés au corps et le dos inondé de sueur et d'eau de neige mêlées ensemble. J'arrivai à Bologne de nuit. On n'avait pas reçu les vivres, je me couchai sur la paille. Là, grelottant et le ventre vide, j'enviais le bonheur de ceux de mes camarades qui, ayant quelque argent, étaient allés s'asseoir dans les cabarets, près d'un bon feu, en mangeant des *pagnotes*. Dans cette cruelle journée, dont la demi-brigade ne perdit jamais le souvenir, il mourut trois hommes ; beaucoup d'autres éprouvèrent des faiblesses, et sur un grand nombre de chiens, d'oiseaux et d'autres animaux que les soldats s'étaient procurés dans les loisirs de la garnison d'Ancône, il ne resta qu'un gros chien, qu'on appela depuis « l'Échappé de la journée de Bologne. »

Ferrare est une ville vaste et presque déserte. On y montre la maison de l'Arioste et la prison où fut enfermé le Tasse. Le bataillon alla tenir garnison à Rovigo. Les eaux du Pô couvraient la campagne, que les paysans parcouraient dans des barques, afin de sauver les objets que l'inondation n'avait pas détruits. Nous reçûmes l'habillement dû à la demi-brigade depuis plusieurs années. Je fis mettre, avec l'argent de mon mandat, des revers, des parements et un collet de drap fin à mon habit, et je fis ajuster mes effets à ma taille. A la première revue, le com-

mandant s'arrêta devant moi tout étonné, et après avoir demandé au capitaine quel était ce joli soldat, il lui recommanda de m'avancer et m'adressa des paroles flatteuses sur ma tenue et ma bonne conduite.

Nous revînmes à Ferrare et, peu de temps après, nous partîmes pour Vérone. Une belle rue, bordée de trottoirs, conduit à un ancien arc de triomphe [1], qui forme trois portes et sert d'entrée à une grande place ronde, ornée à gauche par des portiques et à droite par les arènes. L'amphithéâtre des arènes, garni de gradins formés par de grosses pierres de taille, pouvait contenir vingt-cinq mille personnes assises. Je parcourus la partie de la ville située sur la rive droite de l'Adige, l'autre partie appartenait aux Autrichiens. J'allai voir aussi les caveaux où sont enterrés Roméo et Juliette.

Le bataillon fut détaché à Mantoue et caserné sur la place Virgile, où le général Miollis venait de faire placer le buste du poète, supporté par des cygnes. Je visitai les environs de Mantoue illustrés par cent combats. Ma mère m'apprit la perte de ma sœur décédée pendant que j'étais dans le royaume de Naples. Elle avait craint de m'annoncer cette nouvelle plus tôt, sachant combien j'en serais affligé. La mort de cette bonne sœur me fut très sensible; elle avait été la compagne de mon enfance et me chérissait tendrement.

De Mantoue, le bataillon se rendit à Legnano. Sentinelle des remparts aux heures silencieuses de la nuit, je laissais errer mes regards dans la campagne, et aux faibles rayons de la lune, je croyais voir encore les ombres de Bayard et du capitaine Manfron voltiger autour de cette enceinte de nouveau soumise à nos armes. Quelquefois,

1. Élevé en l'honneur de Titus ou de Vespasien, qui étaient de Vérone.

de ce même donjon d'où Villars fit foudroyer les soldats de Gritti, j'applaudissais à sa prudence; mais bientôt, portant les yeux plus loin : « Là, disais-je, reposent les héros d'Arcole ; là, nos exploits ont effacé ceux de nos pères. »

La demi-brigade s'était mise en route pour Brescia. Nous entrâmes à Vérone après avoir fait halte à Ronco, célèbre par le passage de l'Adige, lors de la bataille d'Arcole. A Lonato, nous nous arrêtâmes sur la place où Bonaparte, avec huit cents hommes, avait fait six mille Autrichiens prisonniers par sa seule présence d'esprit. Après un court séjour à Brescia, nous partîmes pour Parme, dont le duc venait de mourir. A la première étape, nous couchâmes dans le village où Othon se tua après avoir été défait dans la plaine voisine par les lieutenants de Vitellius.

Le lendemain, il plut à verse ; la route était couverte d'un pied de boue ; plusieurs soldats y laissèrent leurs souliers et un commandant y perdit ses bottes. J'arrivai à Casalmaggiore à neuf heures du soir. La nuit était obscure, les gouttières se croisaient d'un côté de rue à l'autre et le Pô inondait la ville. Accablé par les masses d'eau qui tombaient des toits, je fis une chute et je fus sur le point de me noyer dans le ruisseau. J'errais dans les rues, maudissant les habitants qui se tenaient enfermés chez eux, lorsqu'un soldat portant une lanterne m'indiqua le quartier. Là, sans vivres et sans feu, j'ôtai mes habits, j'en fis sortir l'eau, en les tordant avec force, et après m'être habillé de nouveau, je me couchai sur la paille transi de froid. En passant à Crémone, je remarquai une tour de cent mètres de hauteur.

A notre arrivée à Parme, je fus commandé de garde à la place. Nous étions dix-huit soldats de taille moyenne sur trois rangs et, devant le poste, nous trouvâmes dix-

huit colosses rangés sur une seule ligne, portant derrière le dos de grands pinceaux qui leur servaient à blanchir leurs larges buffleteries. Ces géants, dont le plus petit avait six pieds, appartenaient à la garde du duc, composée d'hommes choisis pour leur grande taille [1].

Le vieux palais renferme une belle bibliothèque et des galeries remplies de tableaux, de statues et de médailles. Le théâtre, un des plus grands qu'il y eût au monde, peut contenir plus de douze mille personnes assises. Il est construit avec un tel art, que les acteurs parlant bas sur la scène sont entendus de tous les spectateurs. A côté de cette première salle de spectacle, s'en trouve une autre beaucoup plus petite, mais richement décorée, où les ducs faisaient représenter des pièces pour la cour. On m'assura qu'au moyen de glaces disposées d'une certaine façon, les ducs voyaient à la fois tout ce qui se passait dans les deux salles et sur les deux théâtres.

Murat, général en chef des troupes d'Italie, vint nous passer en revue et fit délivrer des congés absolus. Mon capitaine profita de cette occasion pour me faire nommer caporal (6 avril 1803), et quoique je fusse le dernier soldat de la compagnie, mes camarades, qui m'aimaient parce que je leur contais des histoires tous les soirs, m'en témoignèrent leur satisfaction [2]. Soulier, l'un de mes collè-

1. La manière de saluer de ces soldats était singulière. Lorsqu'ils voyaient venir un chef, ils s'arrêtaient, rapprochaient les talons et laissaient tomber les bras à la position du soldat sans armes. Le chef n'étant plus qu'à quelques pas, ils faisaient face à lui par un à droite ou un à gauche, saisissaient leur chapeau par la corne de devant, le portaient à la hauteur de l'épaule droite, et le descendaient perpendiculairement jusqu'à mi-cuisse, marquant ces trois derniers mouvements par un temps d'arrêt. Ils se coiffaient ensuite par les mêmes mouvements, et continuaient leur route jusqu'à ce qu'il fallût recommencer, ce qui arrivait si souvent dans certaines rues qu'ils se gardaient bien d'y passer, et s'esquivaient par les traverses.

2. A peine étions-nous couchés que, pour être agréable aux soldats de la chambrée, je leur contais l'une des histoires que j'avais apprises dans

gues, les amusait d'une autre manière, en mangeant des poules avec leurs plumes, des chats encore vivants et toute espèce d'ordures [1]. De Parme nous allâmes à Ber-

mon enfance ou que j'avais lues et dont mon excellente mémoire me rappelait tous les détails. De temps en temps, je criais : « Cric, » et les soldats répondaient : « Crac. » Quand les « crac » devenaient moins nombreux, je cessais mon récit. Quelques contes des *Mille et une nuits*, entre autres celui de la lampe merveilleuse, plaisaient surtout à mes auditeurs.

1. Soulier était l'élève de Prussien dont j'avais souvent entendu parler. Prussien, haut de plus de six pieds, extrêmement maigre et d'un appétit sans égal, outre la double ration qu'on lui donnait et toutes les croûtes du régiment que les soldats lui réservaient, allait encore dans la campagne manger des herbes, des feuilles et des bourgeons d'arbre. Dans un combat naval de l'expédition d'Irlande où il fut fait prisonnier, on le vit cacher la jambe d'un Anglais pour la dévorer. Arrivé à Plymouth, des chirurgiens anglais qui eurent connaissance de sa voracité l'enfermèrent dans une chambre sans communication où ils avaient mis 25 livres de chandelle et 25 livres de foie cru; le soir, ils n'y trouvèrent plus rien. Quelques jours après, il proposa plaisamment à un général qui faisait la visite des prisons de manger la garde anglaise composée de vingt hommes si l'on voulait le mettre en liberté. Le bruit de cette proposition s'étant répandu, Prussien s'aperçut que les Anglais évitaient de se trouver seuls avec lui, Lorsqu'il était dans la cour des prisonniers, le factionnaire tournait à chaque instant les yeux de son côté et croisait la baïonnette lorsqu'il s'approchait trop de sa personne. De retour en France, le colonel lui fit obtenir son congé. On le montra depuis dans une partie de l'Europe, en le faisant passer pour un sauvage, quoiqu'il fût né en Flandre.

Soulier, ayant mangé un gros rat empoisonné, mourut à Bergame des suites du poison qu'il avait avalé. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il fit venir son prévôt, l'institua son successeur et lui recommanda de faire honneur à sa mémoire en mangeant sans répugnance tout ce qu'on pourrait lui présenter. J'assistai à l'enterrement de Soulier. Au retour, tous mes camarades s'enivrèrent, selon l'usage; les regrets et les éloges qu'ils donnaient au défunt, les protestations de service qu'ils s'adressaient entre eux, les disputes de quelques-uns et le zèle des autres pour les concilier furent pour moi, qui étais le seul de sang-froid, une scène assez comique. Il est vrai que j'avais vu des scènes plus plaisantes aux journées de la Saint-Martin et du carnaval, où, après l'appel du soir, les soldats avaient coutume de se griser. Alors les uns venaient m'embrasser avec force louanges et m'assuraient qu'ils m'aimaient comme si j'étais leur père ; d'autres me traitaient en enfant et me donnaient des conseils paternels. Plusieurs me blâmaient de ne pas aimer le vin et me reprochaient d'avoir la figure d'une jolie fille, au lieu des traits martiaux qui convenaient à un militaire. Des avares qui, à jeun, prétendaient n'avoir pas un sou vaillant, m'offraient de puiser dans leur bourse. Ici on chantait, là on riait, là on pleurait. Rien de si drôle que les soins qu'on prodiguait à ceux que le vin

game, et, peu de jours après, je fus nommé fourrier (4 octobre 1803). Bergame est fameuse par sa foire, par ses arlequins et par son général Coglione qui, le premier, se servit de canons en Italie.

La demi-brigade ayant perdu plus de six cents hommes dans les garnisons malsaines de Ferrare et de Mantoue, nous reçûmes l'ordre de rentrer en France et de nous rendre à Besançon. Pendant cette route, les fourriers partirent toujours deux heures avant la demi-brigade. Nous passâmes près de Milan, dont on apercevait dans le lointain les tours et les clochers. Arrivés sur les bords du lac Majeur, nous nous embarquâmes dans quatre barques; celle qui portait le quartier-maître prit les devants et on lui donna la chasse à coups de fusil à poudre. Débarqués à Arona, nous courûmes voir saint Charles Borromée, colosse en bronze de près de trente mètres de hauteur, non compris le piédestal. Ce saint est placé sur une éminence près du lac, et on peut grimper intérieurement jusqu'à la tête au moyen d'une espèce d'escalier et des barres de fer qui lient entre elles les diverses parties dont il est construit. Les mêmes barques nous portèrent aux îles Borromées, ouvrages de l'art, construites au milieu

avait incommodés; on les portait à quatre sur un lit, on les déshabillait et on les arrosait d'eau fraîche. Les uns les plaignaient, d'autres rassuraient et renvoyaient la foule, en disant d'un air d'importance et en bégayant : « Ce n'est rien, ce n'est rien. » Dans ces heureuses soirées, celui qui voulait faire le méchant était fort mal venu; on s'emparait de lui, on le mettait au lit, on l'y attachait quelquefois, et ensuite chacun lui faisait des sermons et des remontrances, tandis qu'il criait, jurait et menaçait de son côté. Enfin on finissait par le forcer à dormir, en lui mettant la couverture sur la tête. Ces tableaux, éclairés par des chandelles supportées par des baïonnettes et par la réverbération des canons de fusils rangés au râtelier d'armes, répétés et variés dans tout le régiment, n'étaient peut-être pas indignes d'un œil philosophe. Au reste, jamais ces orgies ne furent souillées d'un acte déshonnête ou d'une scène sanglante. La pureté de mœurs et un bon sens dégagé de tous les préjugés caractérisaient encore mieux ces braves soldats que leur valeur sur le champ de bataille.

du lac. L'Isola-Bella, la principale île, s'élève en amphithéâtre à trente mètres au-dessus de l'eau. Des gradins et des terrasses en briques, ornés de statues et couverts de vases de fleurs, de caisses d'orangers et d'autres arbres et arbustes, frappent agréablement la vue. Ce qui attire plus particulièrement l'attention, c'est un cavalier (Apollon sur Pégase) placé au sommet, dont le cheval, de grandeur naturelle, ne touche à terre que par un pied de derrière et semble s'élancer dans le lac. Il y a, dans la même île, un palais superbe et plusieurs autres bâtiments. La seconde île sert de parc, elle est couverte de thym, de romarin et d'autres herbages et remplie de daims et de chevreuils. Nous ne vîmes la troisième que de loin.

On commençait à faire la route du Simplon; nous passâmes sous une longue voûte pratiquée dans le roc, et en des lieux escarpés je vis des travailleurs suspendus à une corde attachée à une soixantaine de mètres plus haut. La demi-brigade coucha dans le village situé sur la montagne dont il porte le nom. Le lendemain nous descendîmes par un sentier rapide et rocailleux. Le passage d'une plaine à l'autre est de quatorze lieues. A Martigny, village bâti au pied du Grand Saint-Bernard, on nous montra le sentier que l'armée française avait gravi en allant à Marengo. Près de Châtillon nous vîmes un endroit où le Rhône se perd sous terre et ressort à quelque distance. Six jours après nous arrivâmes à Besançon.

Témoin à chaque instant du noble dévouement de mes camarades, je désirais que le mien fût dégagé aussi de tout intérêt, et je pensais qu'en me rendant à Perpignan je pourrais concilier ce que je devais à ma mère et ce que je croyais me devoir à moi-même. J'obtins une permission de cinquante jours, et de Lyon je me rendis au Saint-Es-

prit par le Rhône. J'allai de là voir le pont du Gard et le même jour je visitai l'amphithéâtre de Nîmes.

Ma mère me reçut avec des transports de joie; mais si je ne l'eusse prévenue de mon arrivée, elle ne m'aurait de suite reconnu, car j'avais grandi de plus de douze centimètres. Je m'occupai d'abord de l'objet de mon voyage. On paya deux années de pension et l'acte fut résilié. Ma mère y perdit trois mille francs qu'on aurait dû lui compter par la suite. A partir de ce jour, je l'aidai de mes économies et j'eus la satisfaction de prêter mon bras à ma patrie pour le seul honneur de la défendre. Vingt jours après je repartis. Lorsque je commençai à perdre le clocher de Saint-Jean de vue, je me retournai et je lui dis : « Adieu! j'ignore si je te reverrai jamais! » A Montpellier, je me rendis chez le chevalier de Causan, cousin germain et intime ami de mon père, qui me fit l'accueil le plus aimable; secrétaire d'ambassade à Constantinople sous Louis XVI, il avait été regardé, à l'époque de la Révolution, comme émigré. A son retour à Montpellier, n'étant pas marié, il s'était adonné entièrement à la culture des belles-lettres. J'allai visiter aussi, en passant à Avignon, son frère aîné, le marquis de Causan, qui était veuf et n'avait d'autre enfant qu'une fille plus jeune que moi.

A mon arrivée à Besançon, le colonel (on venait de rétablir les noms de colonel et de régiment) m'apprit que si j'étais venu deux jours plus tôt j'aurais été classé au bataillon d'élite qui allait partir pour le camp de Boulogne. Mon voyage à Perpignan fut cause que je n'assistai pas à la bataille d'Austerlitz.

Vers la fin de 1805 nous rentrâmes en Italie par la route que nous avions déjà parcourue. En montant le Simplon, une avalanche manqua précipiter les fourriers dans un abîme. Si elle était tombée deux minutes plus tôt, nous

périssions tous. Le lendemain, à la sortie du village, nous trouvâmes une superbe route descendant en pente douce jusqu'à la plaine et nous admirâmes un si grand ouvrage exécuté en si peu de temps.

La campagne allait s'ouvrir. Notre régiment, désigné pour faire partie de la division Seras, qui formait la gauche de l'armée, prit position sur l'Adige, en face du plateau de Rivoli. Les Autrichiens étaient plus nombreux que nous et la division manœuvrait pour les tromper sur nos forces. Chaque soir, après que les feux du bivouac étaient allumés, elle quittait les positions occupées pendant le jour et se portait en silence et à la faveur des ombres de la nuit sur les points qu'on croyait menacés. Quelquefois nous allumions des feux en divers endroits et nous y laissions quelques hommes pour les entretenir, afin de donner à croire à l'ennemi qu'il nous était arrivé des renforts. Plus souvent encore nous éteignions les feux afin de simuler un mouvement rétrograde.

Un soir, j'allais aux vivres à Lazise, situé sur les bords du lac de Garde, et je traversais, par une nuit des plus obscures, ces champs théâtre de la gloire française et des exploits de Masséna, notre général en chef, lorsque je tombai dans un trou de trois mètres de profondeur; mes camarades m'aidèrent à sortir de cette espèce de puits et me conduisirent dans une maison occupée par le bataillon des noirs que commandait le fameux Hercule, capitaine des guides de Bonaparte en Égypte. Ces noirs, parmi lesquels je restais le seul blanc, eurent beaucoup d'égards pour moi. Un officier me céda sa place près du feu, et Hercule lui-même me fit boire un coup d'eau-de-vie dans sa gourde. Le lendemain je pouvais à peine me traîner, cependant je refusai d'entrer à l'hôpital, parce que le prince Charles ayant affaibli son armée pour envoyer des

renforts en Allemagne, les opérations allaient commencer et que déjà le canon s'était fait entendre à Vérone. Peu de jours après, le 29 octobre 1805, nous fîmes une marche de nuit, dans le but d'isoler le corps autrichien placé devant nous et, au point du jour, la division se disposa à passer l'Adige à Ponte-Pollo. Je m'étais figuré que le passage serait très difficile à exécuter; je fus bien vite détrompé. Le général choisit un endroit élevé de notre côté, bas et découvert de l'autre bord. Des batteries furent établies et, en un instant, on balaya la rive opposée [1]. Les pontonniers construisirent promptement un pont de bateaux et les troupes s'élancèrent sur ce pont, impatientes de joindre l'ennemi. La fusillade éclate : je précipite mes pas, fier de fouler le sol autrichien, plus fier encore d'être appelé à la garde du drapeau [2]. C'est un grand et beau spectacle qu'un premier combat, mon âme était passée dans mes yeux, j'aurais voulu tout voir. Tandis que les tirailleurs culbutaient les avant-postes, que l'ennemi, rangé en bataille sur des hauteurs, avait laissés dans la plaine, nos colonnes, formées avec une précision et une promptitude admirables, filaient rapidement pour lui couper la retraite. Tout à coup, faisant face à gauche, nous l'attaquâmes sur toute la ligne. Après les premières décharges et à l'approche des redoutables baïonnettes, il tourna le dos. Les noirs et les voltigeurs, qui étaient en tirailleurs, se jetèrent dans ses rangs. Je les voyais, sai-

1. Le général Lacombe Saint-Michel, dont la famille habite Perpignan, commandait l'artillerie de l'armée.

2. Cet appel des fourriers à la garde du drapeau, qui avait pour but de l'entourer d'hommes d'élite chargés de le défendre, avait l'inconvénient d'exposer les régiments à perdre tous les comptables à la fois; aussi l'Empereur créa-t-il, quatre ans après, deux sous-officiers porte-drapeau, armés de sabre et de pistolets, qui remplacèrent les fourriers, et qu'on choisit dans les plus braves soldats de chaque corps.

sissant les Autrichiens par les jambes ou par les gibernes, désarmer les uns, renverser les autres et se mêler de plus en plus parmi eux. Les difficultés du terrain arrêtèrent notre élan, nous reculâmes et bivouaquâmes à la position que l'ennemi avait occupée: heureux bivouac, j'y goûtai le plaisir et la gloire que donne aux jeunes cœurs la première victoire.

Les fourriers allèrent de bon matin chercher le pain de la troupe dans une maison assez éloignée. Pendant ce temps la division exécuta un mouvement rétrograde, afin d'attirer un corps ennemi dans la plaine. Nous attendions tranquillement une charrette pour transporter notre pain, lorsque des paysans vinrent nous prévenir que les Autrichiens approchaient. Le pays était couvert d'arbres ; nous marchâmes deux heures entre nos gens et l'ennemi, chargés chacun d'un sac de pain que nous avions cru ne devoir porter qu'à peu de distance. Le jour suivant, nous marchâmes en avant, l'ennemi ne nous attendit pas et se retira par la vallée de l'Adige. Cette troupe forte d'environ six mille hommes, commandée par le général Hellinger, se trouvant placée entre nous et le 7ᵉ corps de la grande armée aux ordres du maréchal Ney, ne pouvait inspirer la moindre inquiétude. En conséquence, on fit volte-face et nous allâmes camper au devant de Vérone, au lieu même où s'était livré le combat de l'avant-veille ; le sol était encore couvert d'armes et de débris. Le lendemain, 1ᵉʳ novembre, nous bivouaquâmes sur le champ de bataille de Caldière, et le 2, nous partions pour aller rejoindre le gros de l'armée, lorsqu'on nous ordonna de rétrograder sur Vérone, que le général Hellinger venait d'attaquer, afin de gagner probablement Venise par la rive droite de l'Adige. Placés entre notre division et une autre colonne, les soldats d'Hellinger mirent bas les armes.

De Vicence la division se dirigea vers les montagnes pour suivre les traces d'un autre corps ennemi et visiter en même temps cette partie du Tyrol. Nous traversâmes la ville encombrée de prisonniers et de blessés autrichiens et nous prîmes quelques traîneurs dans la journée. Le lendemain on nous fit monter à la file, pendant sept à huit heures, par un sentier rapide serpentant sur le revers d'une montagne ; le soleil frappait en plein sur ce sentier privé d'eau et d'ombrage. A mesure que nous nous élevions, la montagne semblait s'élever aussi. La soif et le poids du fardeau étaient devenus intolérables, lorsque nous arrivâmes au sommet. De Setti Communi où nous couchâmes, nous descendîmes à Bassano par la vallée de la Brenta, après avoir passé dans un défilé très étroit où l'on aurait pu nous écraser en faisant rouler sur nous des pierres et des troncs d'arbres.

Nous rejoignîmes l'armée sur la Piave qu'elle venait de franchir. Les colonnes autrichiennes, ne pouvant plus défendre le passage, battaient en retraite ; la plaine était couverte de troupes en mouvement. Les coups de canon, la fusillade, l'éclat des armes qui brillaient à travers des nuages de poussière et de fumée, absorbaient toute mon attention, quand Masséna, suivi de son état-major, passa devant nous. Vive l'empereur ! Vive Masséna ! crièrent les soldats. Il ôta son chapeau et cria aussi Vive l'empereur ! et s'éloigna au galop. J'appris quelques instants après un incident assez singulier. Un voltigeur portait sur son dos un de ses amis blessé, lorsqu'un boulet emporta la tête du blessé. Le voltigeur, qui, en se baissant pour éviter le boulet, ne s'était aperçu de rien, dit à son camarade : « En voilà un qui nous a frisés de près, » et continua de marcher jusqu'à notre régiment, où l'on rit beaucoup de voir porter à l'ambulance un homme sans tête.

Le bataillon arriva de nuit et bivouaqua dans un champ où l'avant-garde s'était battue. Faute d'eau courante, on se servit pour boire et pour faire la soupe de celle qu'on trouva dans le fond d'un canal d'arrosage. Le lendemain nous vîmes neuf ou dix cadavres dans le canal, dont l'eau était toute rouge de sang. Il y avait trois jours que je n'avais pas dormi, attendu que les fourriers passaient presque toute la nuit sur les derrières de l'armée, pour prendre des vivres. J'étais si accablé de sommeil, que je dormais et rêvais en marchant ; bientôt mettant le pied dans une ornière ou heurtant contre quelqu'un de mes camarades, je me réveillais et je m'apercevais que j'avais marché plus vite que la compagnie.

Les premières divisions se battirent sur le Tagliamento, la nôtre le traversa sans tirer un coup de fusil et alla camper près de Codroipo, dans des terres labourées entièrement dépourvues de bois. Le temps était affreux, les soldats ne trouvèrent d'autre moyen de se préserver de la rigueur du froid que de s'entasser les uns sur les autres [1].

1. Sitôt que les régiments étaient arrivés à la position désignée par le général, on plaçait des postes et on formait les faisceaux, puis une partie des soldats se débandait et allait chercher dans les fermes et villages voisins de la paille, du bois et des comestibles. Ceux qui restaient au bivouac coupaient des branches d'arbres, les plantaient en terre et construisaient des abris plus ou moins grands, plus ou moins couverts, selon le temps qu'il faisait et selon le nombre d'hommes qu'ils devaient contenir. Ces abris étaient ronds et garnis de paille. Le feu était au milieu et l'entrée du côté opposé au vent. Quand tout le monde était couché, les cuisiniers entretenaient le feu et veillaient à ce qu'il ne prît pas à la paille.

Les rations étaient rarement complètes; si les maraudeurs rapportaient des vivres, on les mangeait en commun, à moins qu'ils ne fussent en trop petite quantité; mais bien souvent ils ne trouvaient rien, soit qu'il n'y eût pas d'habitations dans les environs, soit que les paysans eussent soigneusement caché leurs provisions ou qu'ils eussent déjà été pillés par d'autres troupes.

Les corps d'avant-garde bivouaquaient ordinairement sans abri et il ne leur était guère permis de s'écarter.

Il arrivait assez souvent qu'on partait avant que la soupe fût cuite;

On partit tard. Je profitai de cette occasion pour aller à la maraude, et je me rendis dans un village déjà plein de pillards. Les maisons étaient abandonnées, les portes ouvertes, les armoires défoncées, et les effets et ustensiles gisaient épars pêle-mêle dans les chambres ; je furetais de tous côtés pour trouver quelques vivres, lorsque j'entendis des coqs chanter dans une cour; j'y courus; elle était remplie de soldats occupés à chercher la porte de la cache où étaient les coqs; de nouveaux chants indiquèrent que cette porte était masquée par un tas de fumier. J'entrai le premier dans le réduit ; il y avait au moins cent pièces de volailles, oies, dindons, poules et canards. Je saisis une oie de chaque main et je me blottis dans un coin, attendant que la sortie fût libre. Le combat dura peu, et cependant je fus sur le point d'être étouffé dans la mêlée.

Pendant qu'on se préparait à passer l'Isonzo, la division s'arrêta à Campo-Formio, et le lendemain elle traversa le fleuve à Gradisca et se développa sur le penchant d'une colline où les régiments se placèrent en colonne par sections séparées, rangées comme les couleurs d'un damier, de sorte que de loin nous paraissions en nombre double de ce que nous étions réellement. De cette hauteur, on découvrait les deux armées. Les Autrichiens, vivement pressés par notre avant-garde et inquiétés en flanc par le feu des régiments qui filaient le long de la rive droite, battaient en retraite avec précipitation et ne défendaient quelques positions que pour laisser au gros de

alors deux hommes emportaient la marmite suspendue à un bâton ; à la première halte, ils la remettaient au feu ou jetaient le bouillon si la marche était trop longue.

On faisait rôtir les volailles en les suspendant devant le feu par des ficelles à un bâton maintenu horizontalement par des piquets. Un soldat muni d'une baguette de bois imprimait aux volatiles le mouvement de rotation nécessaire pour que la cuisson fût bien régulière.

leurs troupes le temps de s'éloigner. La nuit suspendit un instant le combat ; bientôt après la gorge de l'Isonzo se couvrit de feux ; les deux rives paraissaient enflammées, et la hauteur que nous occupions ressemblait à un vaste autel couvert de flambeaux.

La division fut détachée sur Trieste, dont elle devait s'emparer. A notre approche, la garnison se retira par la route de Laybach ; nous la poursuivîmes jusqu'à Adelsberg, en ramassant pour tout résultat quelques traîneurs. Nous étions sans vivres, et les soldats de la compagnie n'ayant trouvé qu'un peu de farine, nous en fîmes des beignets avec la graisse des boîtes à cirage mêlée en partie de noir de fumée. D'Adelsberg nous revînmes aux bords de l'Isonzo, où nous restâmes trois jours. Dans cet intervalle, d'autres régiments rétrogradèrent jusqu'à Castel-Franco et coupèrent le passage à huit mille Autrichiens qui avaient traversé le Tyrol, pour échapper à la grande armée. Cette troupe se rendit après quelques heures de combat. La division marcha ensuite contre Fiume, où s'était formé un rassemblement de dix mille Croates ; elle les culbuta et s'établit dans la ville, où elle resta jusqu'à la paix, qui se conclut au commencement de décembre. Dans cette courte et brillante campagne, notre armée, forte de quarante-cinq mille hommes, fit près de vingt-cinq mille prisonniers, prit soixante pièces de canon et mit dix à douze mille hommes hors de combat.

CHAPITRE IV

La terreur à Capo-d'Istria. — A travers la Croatie : mœurs des habitants. — Séjour en Dalmatie : les Morlaques. — L'île de Lesina. — Raguse et les Monténégrins. — Traversées mouvementées. — Le blocus de Macarsca par les Russes. — Une mission périlleuse. — Victoire complète. — Sergent de grenadiers.

Après la paix, le régiment séjourna quelques jours à Palma-Nova, à Codroipo, et à Trieste, d'où il se rendit à Capo-d'Istria. Le silence de la terreur régnait dans cette ville; les portes et les fenêtres étaient fermées, les rues désertes. J'allai frapper à la porte de mon logement; cette porte s'ouvrit comme par enchantement. J'entrai et je montai l'escalier du premier étage, où aboutissait une galerie; tous les appartements étaient fermés à clef et personne ne répondit à ma voix : je me débarrassai de mon sac, et faisant réflexion à ce singulier accueil, je souris. Ce sourire et mon physique rassurèrent mes hôtes qui me regardaient par le trou d'une serrure. Je vis paraître un homme et trois femmes. « Pourquoi vous cachez-vous ? » leur dis-je brusquement. Ils reculèrent effrayés et prêts à fuir ; leur épouvante me fit rire. Ils s'arrêtèrent alors et me demandèrent en tremblant si j'étais logé seul et si les autres Français me ressemblaient. J'appris d'eux que les soldats allemands sortis de la ville depuis peu nous avaient dépeints comme des barbares qui assassinaient les maris pour s'emparer des femmes, mangeaient les petits enfants rôtis et commettaient toute sorte d'horreurs.

Il me fut aisé de les détromper; cependant lorsque je caressais une petite fille de la maison, je voyais dans les yeux de la mère qu'elle n'était pas sans inquiétude. Le soir mon bourgeois me dit que tous les habitants étaient enchantés de la douceur et de l'affabilité de nos soldats, mais qu'ils ne pouvaient comprendre comment des hommes d'un tel caractère avaient pu vaincre les Autrichiens et les Russes.

J'allai visiter les ruines de Pola avec d'autres sous-officiers ; nous remarquâmes les restes de l'amphithéâtre et de plusieurs autres édifices. De retour à Capo-d'Istria, nous apprîmes que nous allions en Dalmatie avec trois autres régiments sous les ordres du général Molitor.

Notre régiment voyagea isolément. Le premier jour à N., petit village de la Croatie, la moitié de la compagnie fut logée dans une seule maison. Tandis que nous étions occupés à nettoyer l'appartement avec les pieds, faute de balai, quatre ou cinq enfants, semblables à des petits bohémiens, nous dérobèrent plusieurs effets et poussèrent la hardiesse jusqu'à fourrer la main dans les sacs en notre présence. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à leur arracher une partie des objets qu'ils avaient volés. Ils les défendaient comme leur propre bien, aidés de toute la famille qui se jeta sur nous pour leur faciliter le moyen de s'esquiver. Au même instant, des cris partirent de tout le village. Les soldats et le peuple se battaient dans les rues et dans les maisons, et à la faveur du désordre, les jeunes gens s'échappaient par diverses issues et allaient cacher dans les champs ce qu'ils avaient saisi; jamais je n'entendis tant de querelles. Je remarquai cependant que chaque famille agissait pour son compte particulier, sans se mêler des affaires des autres, Nous passâmes par Fiume et Zengg, et ne pouvant aller en Dalmatie directement,

parce que nous aurions eu à traverser un désert de quatre jours de marche, nous prîmes à gauche, et après avoir grimpé sur une montagne, nous arrivâmes à Ottochatch. Ce chemin fait un détour dans la Croatie et conduit par des sentiers à des villages éloignés les uns des autres, dont le plus grand, sans en excepter Gospitch, chef-lieu de canton, suffisait à peine pour loger six cents hommes.

A Gratchatch [1], la compagnie fut détachée dans la campagne. Je devais rejoindre les fourriers au point du jour. Ne voulant pas marcher seul de nuit dans un tel pays, je priai un sergent de m'accompagner. A notre arrivée, mes collègues étaient déjà partis. Nous suivîmes leurs traces. Le chemin qui serpentait sur le flanc d'une montagne boisée était raboteux et couvert de neige. Il faisait très mauvais temps, et la route n'offrant aucune habitation pour y faire une halte, les fourriers ne s'arrêtèrent pas et nous ne pûmes les atteindre. La nuit approchait lorsque trois hommes d'une stature gigantesque, armés de fusils, de pistolets et de sabres, sortant tout à coup du bois qui bordait le chemin, nous barrèrent le passage et nous demandèrent si le régiment était à peu de distance ; je répondis en italien qu'il était tout près. Ils se regardèrent, se dirent quelques mots et nous firent signe de marcher devant eux ; il fallut obéir, car nous avions eu, comptant rattraper de suite les fourriers, l'imprudence extrême de ne pas charger nos armes. Je fis dix à douze pas la tête à moitié tournée en arrière, et m'attendant à chaque instant à recevoir une balle dans le dos. Je savais que plusieurs traîneurs avaient été égorgés les jours précédents, et il

1. Les variations et les incertitudes d'orthographe que présente le manuscrit pour les noms de lieux nous ont décidé à adopter un système uniforme. Nous renouvelons ici nos remerciements à M. Albert Malet, dont la compétence nous a été si utile. (*Note de l'éditeur.*)

était évident qu'avant de nous assassiner, ces brigands voulaient s'assurer si nous étions bien seuls. Aussi, sans tarder davantage, je dis au sergent : « Couchons brusquement en joue ces coquins ou nous sommes perdus. » A la vue de nos fusils baissés sur eux, ils portèrent les mains en avant et s'arrêtèrent. D'un geste énergique, nous leur indiquâmes de rétrograder, en faisant mine de vouloir lâcher notre coup de fusil ; ils quittèrent immédiatement le sentier et rentrèrent dans le bois. Alors, allongeant le pas, chargeant vivement nos armes et mettant nos baïonnettes, nous nous éloignâmes, mais quoiqu'il fût à craindre que ces mêmes brigands ne vinssent nous couper la route par quelque autre sentier, nous ne précipitâmes pas trop notre marche ; nous aurions préféré périr que de nous avilir à nos propres yeux, en fuyant honteusement. Le soir il nous manqua quatre soldats qu'on ne revit plus ; et par la suite il n'arriva jamais de détachement qui n'eût perdu quelques hommes.

Le lendemain, nous logeâmes à Knin, premier village de la Dalmatie. Les habitants, armés jusqu'aux dents, s'efforçaient de nous faire entendre qu'il fallait porter la guerre en Turquie, que nous y trouverions de grandes richesses et qu'ils nous y suivraient tous.

La partie de la Croatie que nous venions de traverser est couverte de montagnes et n'offre, outre la vallée de Gospitch, que quelques autres vallées que la paresse des habitants laisse incultes. Le peuple croupit dans l'ignorance et la misère. Un de mes hôtes, qui avait voulu me vendre un peu de lait une *petizza* (pièce de métal argentée valant moins d'un franc), me donna un jambon pour le même prix. Un autre demanda autant de deux œufs que d'une poule. Ils n'ignoraient pas la différence de valeur de ces objets, mais ils ne savaient pas compter par sous

et ne connaissaient que la *petizza*. Ces Croates préfèrent généralement les boutons d'uniforme aux pièces de monnaie, qui, ne servant qu'à parer la tête des femmes, ont besoin d'être percées pour remplir cette destination : aussi les enfants étaient-ils fort adroits à nous enlever les boutons de derrière l'habit [1]. La plupart des habitations sont des cabanes construites en planches et en terre glaise, ne formant qu'un seul appartement sans fenêtres ni cheminée. L'on n'y trouve dans l'intérieur que de mauvais lits en corde, un coffre, un chaudron, un seau et deux ou trois vases de bois. Quelques bouts d'arbre auxquels on a fixé trois bâtons en forme de trépied tiennent lieu de sièges. Beaucoup de familles n'ont pas même de lit, et tout le monde couche pêle-mêle autour du feu placé au milieu de la cabane. Tous ces paysans se nourrissent d'une bouillie faite avec de la farine de blé noir ou de blé de Turquie et ne mangent de la viande que dans les cas extraordinaires, tels qu'un repas de noces ou de funérailles. Les bestiaux, en petit nombre, qu'ils possèdent, leur servent à se procurer des habillements au moyen d'échanges. Ils ne connaissent encore d'autre manière de s'éclairer que d'allumer des petits morceaux d'un bois résineux qu'ils placent sur une fourche. Les hommes sont coiffés d'un petit turban ou d'un bonnet et portent des pantalons à la hongroise attachés autour des hanches par des cordons. Ces pantalons s'agrafent au-dessous du mollet et sont recouverts de brodequins assez semblables au cothurne des anciens. Leur chaussure consiste dans un lambeau de peau de mouton ficelé sur le pied avec un boyau et formant par devant une pointe recourbée de plus de trois centimètres

1. Un de mes camarades ayant vu un louis d'or à la tête d'une fille le troqua contre quatre boutons, et elle fut persuadée qu'elle gagnait au change.

de longueur; ils grimpent lestement les montagnes ainsi chaussés et ne savent pas marcher avec des souliers; la veste et le gilet diffèrent peu de ceux de nos villageois. Les femmes ont la tête couverte d'un morceau de toile qu'elles lavent rarement. Leurs cheveux sont divisés en tresses pendantes plus ou moins garnies de boutons, de sous et de petits coquillages [1]. Les filles portent une calotte de drap rouge avec des œillets où l'on a passé un fil de fer supportant des pièces de métal qui, s'entre-choquant dans la marche, semblent annoncer que c'est une fille qui passe. Leur habillement, comme celui des femmes, se compose d'une jupe courte, d'un tablier étroit enjolivé de franges et de dessins de différentes couleurs que la malpropreté ternit bientôt, et d'une casaque de gros drap bleu descendant jusqu'aux jambes qui laisse la poitrine et l'estomac à découvert. Cette casaque est garnie ordinairement de plusieurs rangs de coquillages sur le devant et à la ceinture. Les brodequins et la chaussure sont pareils à ceux des hommes.

Les femmes sont chargées de la culture des champs, où elles sèment le blé nécessaire à la subsistance de la famille, après avoir, au préalable, remué le terrain avec des bâtons ou avec des pioches. Elles portent constamment les petits enfants attachés sur le dos et leur donnent à teter par-dessus l'épaule ou par-dessous les bras, leur sein ayant assez de longueur pour cet office. Elles n'ont au reste aucune idée de pudeur et elles prennent peu de soin de cacher leurs nudités. Je ne vis dans tout le pays ni jardins ni arbres fruitiers.

De Knin jusqu'aux Bouches de Cattaro, pendant près

1. Il suffit de jeter un coup d'œil sur ces ornements pour reconnaître, au nombre et aux numéros des boutons, les familles dont les hommes ont été à la guerre et les corps contre lesquels ils ont combattu.

de cent lieues de montagnes longeant la Turquie, l'aspect des montagnards devient plus guerrier et plus sauvage. Les hommes, grands et robustes, sont armés, jour et nuit, d'un fusil, de deux pistolets et d'un sabre sans garde, afin d'être toujours prêts à repousser les Turcs, qui surprirent plusieurs fois leurs pères et les firent esclaves. Leurs usages diffèrent peu de ceux des Croates, et comme eux ils vivent dans l'oisiveté.

Nous arrivâmes enfin, dans les derniers jours de février 1806, à Trau, petit port de mer où nous devions tenir garnison. Les bourgeois de cette ville ainsi que ceux des îles et des autres ports de la côte, polis par le commerce, parlent italien et ne ressemblent en rien aux morlaques (paysans); ce sont deux peuples différents quoique de même origine. Les marins et les artisans forment une classe intermédiaire. A notre arrivée, toute la ville était dans l'épouvante, les femmes se cachaient jusque sous les lits. Mon hôte tenait tous ses appartements fermés et voulait me faire coucher dans un corridor, afin de mieux surveiller mes actions. Je lui observai que j'avais besoin d'une chambre, parce que j'étais dépositaire de l'argent de la compagnie; il insista. J'en rendis compte à mon sous-lieutenant, vieux militaire qui ne savait pas signer son nom; il venait de mettre un frac neuf dont les boutons étaient bien dorés; mon bourgeois se figura qu'ils étaient d'or. Il lui fit de grands saluts et de grands compliments, les yeux toujours fixés sur les boutons, le hausse-col et les épaulettes. Cet officier n'eut qu'à lui dire quelques mots en français pour qu'il s'empressât d'ouvrir son plus bel appartement. Deux jours après, je passais dans une rue étroite, lorsqu'une femme qui la traversait fut si effrayée de ma rencontre qu'elle se jeta à mes genoux.

Quelques-uns de mes camarades me menèrent dans un

souterrain faiblement éclairé par un soupirail et garni seulement d'une énorme table et de grands bancs d'un décimètre d'épaisseur. Dix à douze morlaques, habillés de bleu ou de rouge et couverts d'armes, se disputaient autour d'un grand vase de terre que l'un d'eux avait saisi. Je me crus dans une caverne de voleurs; j'étais dans un cabaret. Ceux de cette espèce sont plus fréquentés que les autres, parce qu'on y respire plus de fraîcheur.

Notre colonel fit monter sa voiture venue par mer avec les équipages. C'était la première voiture qu'on voyait en Dalmatie. Tous les habitants de Trau coururent admirer cette merveille; elle fut longtemps le sujet de leurs conversations et les curieux vinrent de fort loin pour la contempler à leur tour.

En creusant des fosses pour enterrer des soldats, on trouva des lacrymatoires, petites bouteilles de trois ou quatre centimètres de longueur, que les parents des Romains morts depuis deux mille ans avaient remplies de larmes et déposées dans les tombeaux. On trouva aussi des pièces d'argent frappées sous les premiers empereurs. Les Romains tiraient de cet endroit un très beau marbre dont les carrières sont épuisées.

Je fus témoin des funérailles de plusieurs Morlaques. Le cercueil est découvert et porté sur les épaules de quatre hommes. Ceux des jeunes filles ou des enfants sont ornés de fleurs. Une femme que je pris d'abord pour la mère ou l'épouse du mort, mais qui n'est qu'une pleureuse à gages, suit immédiatement la bière. Elle se meurtrit le sein, s'égratigne la figure et s'arrache les cheveux; viennent ensuite les parents et amis portant divers effets. A l'arrivée à l'église, le pope grec ou le prêtre catholique qui marchait devant le convoi commence la cérémonie, et la pleureuse, se mettant à genoux et s'appuyant sur la

bière, interroge le défunt en illyrien, à peu près en ces termes : « Jean ou Pierre, mon ami, mon cher fils, pourquoi t'en vas-tu? pourquoi veux-tu quitter ton vieux père, ta femme et tes enfants qui te chérissent tous? Est-ce que tu aurais à te plaindre d'eux? est-ce que ta femme ne t'était pas fidèle? Réponds. Est-ce que tu n'étais pas assez bien mis? Tiens, voilà un pantalon et une veste neufs qu'on t'a faits, de bon drap. Regarde qu'ils sont beaux. Veux-tu les essayer? Mais réponds donc. Est-ce que tu étais mal nourri? Voudrais-tu manger un beau poisson? Tiens, le voilà, sens quel fumet! Allons, voyons, goûtes-en un peu! Voudrais-tu un morceau de fromage, un quartier d'agneau, une bouteille de bon vin? Tu ne dis rien? Parle, instruis-moi de ce que tu désires et renonce au cruel dessein de vouloir désoler ta famille. Fais un effort sur toi-même, cède à mes prières. » La pleureuse accompagne ce discours ou d'autres semblables, selon les personnes, de gestes pathétiques appropriés à la circonstance. Elle étale les effets, approche les vivres de la bouche du mort et affecte d'attendre ses réponses; celui-ci gardant toujours le silence et la cérémonie terminée, la pleureuse déclare qu'il n'y a plus de ressource et que le défunt veut partir absolument. Alors chacun fond en larmes et les parents, ayant perdu tout espoir, enlèvent le corps et le portent au cimetière en poussant des cris et des sanglots.

Un riche marin, avec qui j'avais lié connaissance, maria sa fille. Les amis du fiancé, précédés d'un drapeau rouge et tirant des coups de pistolet, vinrent la prendre chez son père. Elle était coiffée en cheveux arrangés en carré long derrière la tête et supportant de longues aiguilles d'argent surmontées d'un croissant, d'une étoile ou d'une boule dorée et disposées de manière à figurer une queue de paon. De larges pendants d'or d'une forme singulière

ornaient ses oreilles, et deux colliers d'ambre passés à son cou descendaient avec grâce sur son sein. Ses habits à la morlaque et de couleurs très vives étaient garnis de boutons d'argent. De petites plaques du même métal, diversement travaillées, brillaient à sa ceinture. Une belle chemise bordée de rouge couvrait sa gorge [1]. Lorsque les fiancés furent dans l'église, quatre Morlaques se placèrent en sentinelle devant la mariée, afin d'empêcher que son époux ne lui glissât quelques grains de légumes dans les vêtements, ce qui, selon eux, l'eût privée d'avoir des enfants. De retour à la maison, les conviés se rangèrent dans la grande salle, et la mariée, suivie de deux personnes qui portaient une corbeille pleine d'effets, offrit une chemise à chacun des invités les plus importants, des mouchoirs aux autres, des tabliers et des ceintures aux femmes. Vint ensuite une jeune fille qui fit la quête dans un bassin où chacun déposa des pièces d'or et d'argent qui constituent la dot de la nouvelle épouse, car le père n'est tenu de lui donner que des habillements et quelques bijoux. L'après-dîner, on dansa au son d'une cornemuse et d'un instrument appelé *gouslé*, sorte de violon qui ressemblait à un sabot. Le soir, le marié ramena sa femme chez lui à la clarté des flambeaux et au bruit des coups de pistolet.

Mon bourgeois possédait un râtelier d'armes, comme il y en a beaucoup chez les Dalmates, composé de fusils et de sabres d'une longueur et d'un poids énorme que leurs aïeux, disaient-ils, maniaient aussi facilement que nous manions nos armes actuelles, ce qui est hors de toute vraisemblance.

1. Toutes les femmes de la classe moyenne sont mises ainsi, mais la plupart remplacent l'ambre par le verre peint et les boutons d'argent par des boutons d'étain. Les femmes d'un rang plus élevé sont vêtues à l'italienne.

Le régiment se rendit à Spalato [1], et dans la nuit, la compagnie s'embarqua pour renforcer la garnison de l'île de Lesina attaquée par les Russes. Lesina est située à dix lieues de la côte et à trois lieues de l'île Brazza. Le bruit des vagues qui se brisent contre les rochers de cette île et l'obscurité favorisèrent notre traversée. On nous débarqua dans le petit port de Socolitza, et d'une hauteur voisine de ce village, nous vîmes la ville que l'*Asia*, vaisseau de premier ordre, plusieurs bricks, chébecks et chaloupes canonnières bombardaient. La garnison, composée d'un demi-bataillon du 23e de ligne et d'un faible détachement de notre régiment, était postée derrière les maisons voisines du port. A peine avions-nous rejoint nos camarades que l'ennemi se prépara à tenter un débarquement. Trois ou quatre cents hommes descendus dans des chaloupes et protégés par le feu d'artillerie de la flotte s'avancèrent hardiment vers le rivage. Dès que le feu cessa, je sortis hors de notre abri et j'aperçus les Russes sur le môle. Au même instant, notre troupe s'ébranla. Je saisis fortement mon arme et j'allongeai le pas, impatient de prouver que j'étais digne d'être Français. La tête de la compagnie, en débouchant sur le port, fit feu et chargea à la baïonnette, le 23e en fit autant de son côté. Après une courte mêlée, nous culbutâmes les Russes dans la mer. J'en blessai deux, l'un d'un coup de fusil, l'autre d'un coup de baïonnette. Les chaloupes s'éloignèrent rapidement, et la flotte, nous voyant à découvert, nous lâcha une bordée qui nous obligea de regagner le derrière des maisons. Notre perte consistait en six morts et seize blessés [2].

1. Près de cette ville, sur une hauteur à gauche, se voient des restes de vieux murs et un grand nombre de grosses pierres, dispersées çà et là ; ce sont les débris de l'antique Salone, patrie de Dioclétien.

2. Un soldat du 23e ayant sauté dans une chaloupe prit, lui seul, vingt-cinq Russes.

Celle des Russes s'élevait à plus de deux cents hommes, outre une centaine de prisonniers.

Les bâtiments continuèrent le bombardement, mais quatre compagnies de notre bataillon étant arrivées avec deux pièces de canon, toute la flotte prit le large et, le même jour, les prisonniers et les soldats du 23e partirent pour le continent.

Lesina s'étend de l'est à l'ouest dans une longueur d'environ douze lieues sur moins d'une demi-lieue de large. C'est un rocher qui ne produit que du vin, de l'huile, des arbustes et des plantes aromatiques avec lesquelles on fabrique une eau de senteur qu'on appelle Eau de la Reine. Le chef-lieu, qui porte le même nom que l'île, est défendu par un fort alors désarmé et contient près de deux cents feux. On y remarque une grande place pavée en pierres de taille et un beau quai. L'île renferme trois autres villages.

Les Russes ne tardèrent pas à reparaître, ils se contentèrent de nous bloquer. Nous ne mangions que du mauvais pain et de la viande salée à moitié pourrie. Bientôt le manque d'eau se fit cruellement sentir, car sur ce rocher aride on en est réduit à l'eau de pluie qu'on conserve dans des citernes. Les privations et les chaleurs engendrèrent des maladies ; le régiment perdit cinq cents hommes cette année.

Les bâtiments ennemis s'étant dirigés sur Raguse, je me rendis à Spalato, où se trouvait la compagnie de grenadiers dont je venais d'être nommé fourrier. Elle partit avec les autres compagnies d'élite, le 79e régiment et les chasseurs d'Orient, pour aller débloquer Raguse. Pendant cette route d'environ cinquante lieues, nous marchâmes presque toujours sur le flanc d'une série de montagnes escarpées dont la mer baigne les pieds. Le sentier que

nous suivions était souvent si périlleux qu'au moindre faux pas on risquait de tomber de plus de cent mètres de haut. Brûlés par un soleil ardent, ne faisant aucune halte et ne trouvant pas une goutte d'eau, nous essayâmes plusieurs fois d'avaler notre urine, et si nous découvrions quelque trou qui eût conservé de l'humidité, nous y collions la langue pour la rafraîchir. Les compagnies du régiment arrivèrent devant Raguse au moment où le 79e attaquait les Russes et les Monténégrins près de la mer. Ce régiment les culbuta, quoiqu'ils fussent dix contre un. Tandis que les grenadiers du 81e, formant la réserve, occupaient successivement diverses hauteurs, les voltigeurs, lancés à la poursuite des fuyards, en tuèrent un grand nombre et s'emparèrent d'un petit fort où le sous-lieutenant Lenfant et le sergent Sainte-Barbe entrèrent les premiers. La flotte russe, après avoir reçu ses troupes vaincues, s'éloigna lentement avec le regret d'abandonner sa proie.

Je ne tirai pas un seul coup de fusil dans cette expédition, mais je manquai mourir de soif et de fatigue. Le lendemain du combat, le général Molitor nous envoya en reconnaissance vers Cattaro, et, au retour, il ordonna de fusiller les Monténégrins blessés la veille, attendu que ces barbares ne faisaient pas de prisonniers et que si nous les avions épargnés, ils auraient cru que nous redoutions leur vengeance. Tout Français qui tombait entre les mains de ces montagnards avait la tête tranchée. Le Monténégrin le saisissait au collet, lui enfonçait la pointe de son sabre dans la bouche de manière à la faire sortir par la joue, et en retirant l'arme vers lui, il séparait d'un seul coup la tête du tronc et emportait ce sanglant trophée. Ils coupaient aussi les têtes des morts restés sur le champ de bataille. L'évêque souverain du pays leur payait trois francs

pour chaque tête [1]. L'ennemi ayant complètement disparu, le général nous renvoya dans nos garnisons par le chemin déjà suivi.

La compagnie, avec quatre autres compagnies du centre, releva la garnison de Lesina. Pendant sept à huit mois que nous restâmes dans l'île, nous fûmes constamment bloqués par les Russes et les Anglais, qui nous menacèrent plusieurs fois d'une descente, mais qui, n'ayant pas oublié la rude leçon que nous leur avions donnée, s'en tinrent à de simples démonstrations. Nous manquions d'argent et de viande. Je reçus l'ordre de partir de nuit avec les autres fourriers et de nous rendre à Gelsa, petit port de l'île éloigné de cinq lieues, afin de passer de ce point à Macarsca, où se trouvait le régiment; il fallait traverser un bras de mer de dix lieues et raser la Brazza occupée par les Russes. C'était au mois de décembre. Un vent contraire des plus violents nous retint trois jours dans le village, où l'ennemi pouvait venir à chaque instant. Nous partîmes enfin dans une petite barque de quatre mètres de longueur. Arrivés à Macarsca, le colonel nous fit donner cinq mille francs et de la viande fraîche, et comme notre patron refusait de prendre la mer, assurant que nous étions menacés d'un orage épouvantable, le colonel le poursuivit l'épée à la main jusqu'au bord de l'eau et nous jeta des pierres tant que l'embarcation ne fut pas hors de portée. Il était quatre heures du soir. Les vagues, aussi hautes que des collines, semblaient, en s'avançant, vouloir nous repousser, mais notre marin, d'un coup de barre, nous faisait monter dessus et aussitôt nous descendions dans un abîme. Une autre vague nous reprenait,

1. Le général Delegorgue, blessé à la cuisse dans une embuscade, fut décapité de cette manière à la vue des soldats, qui ne purent le sauver, mais qui vengèrent sa mort.

nous élevait et nous laissait retomber, et cela avec une telle rapidité que la vue en était troublée. Nous nous tenions cramponnés aux bords de la barque, transis et couverts d'eau ; à chaque instant, mes collègues criaient au patron de se diriger vers la Brazza, je lui criais de s'en éloigner, aimant mieux périr que de me livrer aux Russes. Soit qu'il crût devoir m'obéir ou qu'il craignît réellement pour sa vie, il répondit que nous ne pouvions y aborder sans nous briser. L'orage éclata. Les éclairs, le tonnerre, la pluie, les vents et les ondes paraissaient confondus; l'obscurité et un fracas horrible régnaient sur les eaux, la foudre serpentait dans les airs et le gouffre s'ouvrait pour nous recevoir. La barque, tourmentée par les vents contraires, montait, descendait, sautait au gré des vagues qui, à la lueur des éclairs, semblaient des montagnes bondissantes. Je ne puis concevoir comment un si frêle bâtiment ne fut pas submergé. Mes nausées étaient si violentes que la mort, qui devait m'en délivrer, ne me causait aucun effroi. J'attendais le moment où j'allais être englouti avec indifférence. Vers minuit, une vague nous jeta sur le rivage de Gelsa. Au même instant une autre vague nous reprit et nous remporta en mer. Nous avancions et nous reculions au gré des flots, poussant des cris chaque fois que nous approchions du port; on nous entendit. Des hommes parurent avec des lumières, nous jetèrent des cordes et nous tirèrent à terre, où nous descendîmes aussi défaits que des spectres.

Dans trois autres traversées nous ne courûmes d'autre danger que celui d'être pris par l'ennemi. Une fois on nous donna un bœuf en vie que nous attachâmes par les cornes à l'un des bouts de la barque. Nous en avions déjà conduit deux autres de cette manière. Celui-ci, étant plus ombrageux, se jeta tout à coup à droite et fit pencher

la barque à fleur d'eau; nous nous précipitâmes à gauche pour servir de contrepoids; aussitôt le bœuf se porta de l'autre côté et nous à l'opposite; il continua à se démener ainsi; attentifs à ses moindres mouvements, nous nous penchions promptement d'un côté lorsqu'il se laissait aller de l'autre. Chacun criait qu'il fallait couper les cordes, afin que le bœuf fût libre de sauter à la mer, mais nous ne pouvions approcher de l'animal qui s'épouvantait davantage, ni nous jeter à l'eau pour dénouer les cordes par dehors, parce que la mer était agitée; force fut donc de nous en tenir à notre jeu de bascule, seul moyen d'empêcher le bœuf de tomber à la mer et de chavirer la barque; je redoutais cette éventualité plus que toute autre, attendu que je ne sais pas nager.

Mon capitaine m'envoya à Citta-Vecchia, jadis capitale de l'île, pour acheter de la toile. J'étais occupé à solder le compte du marchand lorsqu'un homme entra avec précipitation et me dit: « Sauvez-vous vite, les Anglais débarquent. » Je répondis froidement: « C'est bon », et je sortis sans presser le pas. Je craignais cependant de rencontrer les Anglais dans les rues, mais je préférais être pris que de laisser voir que la peur avait quelque empire sur un Français. J'en fus quitte pour quelques coups de fusil que les Anglais me tirèrent lorsque je montais la côte voisine.

Un soir les cinq compagnies reçurent l'ordre de s'embarquer dans les bateaux réunis dans le port et de partir de suite. Le temps était affreux. Les grenadiers montèrent sur le plus gros bateau, dont le fond put à peine contenir vingt-cinq à trente hommes. Les autres grenadiers se placèrent le dos contre les côtés de la barque, les jambes sur les épaules les uns des autres. Entassés dans cette espèce de cachot et privés d'air et de lumière, nous nous

sentîmes bientôt indisposés. On s'avisa d'abord de rendre dans les bonnets à poil ; on se les faisait passer de l'un à l'autre, mais échappant à des mains défaillantes, ils roulaient sur les rangs inférieurs ; j'avais eu soin de me placer près de l'écoutille. Je frappai, et le patron qui me connaissait me laissa sortir. Je me rangeai dans un coin sur un rouleau de câbles afin de ne pas gêner les manœuvres. La barque, penchée sur le côté par la force du vent, était assaillie par les vagues qui se brisaient sur le pont et me couvraient d'eau. Les bâtiments ennemis avaient cherché un refuge contre la tempête dans les anses de la côte. Nous en vîmes trois à la lueur de leurs fanaux, et nous passâmes à portée de pistolet des deux premiers. Le pont de ces navires me parut désert. « Fort bien, me dis-je, dormez, messieurs les Russes, et n'allez pas vous apercevoir que nous sommes si près de vous ; une seule de vos bordées nous coulerait et l'eau n'est pas mon élément. » Au point du jour, nous nous trouvâmes devant Trau, cinq lieues au-dessus de Spalato, où nous devions débarquer. Plusieurs grenadiers étaient évanouis, les autres sortirent de leur réduit aussi pâles et aussi défigurés que des spectres échappés des tombeaux.

Nous trouvâmes le régiment à Macarsca. Peu de jours après, on apprit que les Morlaques s'étaient révoltés sur plusieurs points. Le premier bataillon et les compagnies du centre du second bataillon partirent pour Almissa, où s'était formé un rassemblement considérable de révoltés. Le colonel resta à Macarsca avec trois cents hommes. Le même jour la flotte russe, forte de vingt voiles, vint se mettre en bataille devant la ville. Son déploiement offrit un spectacle majestueux. Cette ligne de bâtiments prête à tonner, ces quais d'habitude si animés et alors si déserts, le silence qui régnait dans la ville, sous l'im-

pression de la scène qui allait se passer, avaient dans leur ensemble quelque chose de solennel qui élevait l'âme au lieu de l'intimider Les vaisseaux lancèrent d'abord des boulets énormes. A la première décharge, l'un de ces projectiles ayant emporté la tête d'un jeune Dalmate de quinze ans que la curiosité avait fait sortir de chez lui avec quelques autres enfants, ses camarades cherchèrent un instant autour d'eux d'un air stupéfait où était passée cette tête. Un bataillon du 8e léger, arrivé le matin, nous laissa la compagnie de voltigeurs et partit dans la nuit, afin de fermer les passages aux montagnards qui se préparaient, dit-on, à descendre dans la ville. Dès que le jour parut, la flotte redoubla son feu; quelques heures après, les Russes se disposaient à débarquer, et nous nous postions pour les bien recevoir, lorsque survint le général Delzons avec un bataillon du 11e de ligne commandé par le chef de bataillon Christiani [1]. Les chaloupes virèrent alors de bord et les troupes étant remontées dans les vaisseaux, la flotte se dirigea sur Potgora, située à deux lieues plus loin, où plusieurs centaines de montagnards étaient réunis. Le général Delzons, laissant à Macarsca le bataillon du 11e qui était harassé de fatigue, suivit le mouvement de la flotte avec les trois cents hommes du régiment et la compagnie de voltigeurs du 8e. Nous marchions à la file par un sentier étroit, longeant le flanc des montagnes. L'ennemi nous canonnait. Je voyais mettre le feu aux pièces qui me paraissaient pointées contre moi, et quoique le roulis du navire nuisît à la justesse du tir, les boulets nous rasaient de près. Parvenus sur la hauteur en face de Potgora où le terrain s'élargit, huit à neuf cents rebelles retranchés derrière

1. Général dans la garde cinq ans après.

un ravin firent feu sur nous et arrêtèrent la tête de la colonne. Le général plaça notre compagnie sur le sentier, les sous-officiers en avant, et dispersa les voltigeurs en tirailleurs, afin de répondre à la fusillade des Morlaques. Sur ces entrefaites la nuit vint; le capitaine m'appela et me dit de donner du papier et de l'encre au général. Celui-ci, après avoir écrit un billet sur son genou, demanda un sous-officier intelligent pour le porter à Macarsca. J'offris au général de me charger de remettre le billet. Le capitaine l'ayant assuré que je ferais la commission mieux que tout autre, le général m'avertit qu'il ordonnait au commandant Christiani de venir le rejoindre avant le jour. Je devais servir de guide au bataillon. Je partis. L'obscurité ne me permettant pas de distinguer les objets, je me trompai de sentier. Je m'aperçus bientôt que je descendais un peu trop et le chemin me sembla plus couvert d'arbres que celui que nous avions suivi. J'avançais incertain de ma route, quand tout à coup, à un détour, je me trouvai près du rivage et à proximité des Russes occupés à établir leur bivouac. Le bruit des vagues les avait empêchés d'entendre le choc des pierres qui avaient roulé sous mes pieds et j'évitai le reflet de leurs feux, en me plaçant derrière un olivier. J'examinais nos ennemis, lorsque quatre ou cinq Russes s'étant dirigés de mon côté probablement pour couper du bois, je me hâtai de remonter vers la position. Deux soldats que je rencontrai les premiers se chargèrent de prévenir le général du débarquement des Russes et m'indiquèrent le sentier. Me voilà seul, dans un pays révolté, où un rebelle posté derrière un buisson pouvait aisément me tuer. Il fallait traverser un petit village dont les habitants s'étaient ou cachés ou joints aux Russes, et dont quelques-uns étaient peut-être revenus pendant la nuit. J'étais loin d'être tranquille; cependant, à l'approche

des maisons, le danger redoubla mon courage ; je traversai le village hardiment, le fusil chargé, la baïonnette en avant, prêt à me défendre jusqu'à la mort [1]. Non loin de là, un obstacle assez volumineux barrait le chemin, je le tâtai avec ma baïonnette et je reconnus que c'était de la ramée couvrant un objet plus solide; je me baissai, j'étendis la main et je la posai sur un visage froid et sanglant; un mouvement subit d'effroi me fit relever brusquement; ne pouvant passer ni à droite ni à gauche, ayant de la répugnance à marcher sur ce cadavre étendu en long dans le sentier, je sautai d'un bond par-dessus le cadavre et précipitai mes pas. Un second obstacle de même nature s'offrit de nouveau devant moi. La montagne étant moins escarpée en cet endroit, je passai à côté [2] et j'allai descendre à Macarsca. Le commandant Christiani rassembla son bataillon. Je marchai devant et je me trompai encore de sentier. Il fallait, pour rejoindre le vrai chemin, escalader des roches d'un accès difficile. Les soldats murmuraient, quand un agréable cri de « Qui vive ! » se fit entendre sur nos têtes. C'était un officier escorté de quatre hommes que le général avait fait partir une heure après moi, de crainte qu'il ne me fût arrivé quelque accident.

1. Le vrai courage, qu'on trouve le même dans toutes les occasions, était le partage des soldats de l'Empire; ils l'ont prouvé dans nos désastres. Cependant, il y avait des exceptions. J'ai connu des hommes braves dans les combats et qui craignaient de se battre en duel. D'autres étaient toujours prêts à tirer le sabre et à lâcher pied devant l'ennemi. J'en ai vu qui redoutaient le danger de loin et le bravaient de près. Tel était hardi de jour et timide la nuit. Celui-ci pâlissait à l'aspect du danger, celui-là redoublait d'ardeur. Tel se battait bien derrière des remparts, qui manquait de cœur en rase campagne.

2. Par suite des contes de revenants dont on me berçait dans mon enfance, j'aurais préféré me battre toute une journée que de passer une nuit seul auprès d'un mort, et cela quoique bien convaincu que les morts ne reviennent pas. Les deux soldats avaient été tués par les boulets de l'ennemi, et comme je marchais en avant, je n'en avais rien su.

Nous arrivâmes à la position au point du jour. En ce moment quatre à cinq cents Morlaques réunis marchaient audacieusement sur nos gens, tandis qu'un plus grand nombre de révoltés tiraillaient contre nous et étaient soutenus par sept à huit cents Russes formés par pelotons. Le général laissa avancer la première troupe jusqu'à vingt pas. « Feu ! s'écria-t-il alors, à la baïonnette ! » et s'élançant au premier rang des voltigeurs, il culbuta les Morlaques. Le commandant Christiani, à la tête de son bataillon, courut se joindre au général, et notre compagnie rangée en bataille resta en réserve. Les pelotons russes voulurent en vain résister ; chargés à la baïonnette, ils furent rompus et dispersés. Deux mille ennemis tournent le dos et fuient devant neuf cents Français ; les Morlaques vers les montagnes, les Russes vers la mer. La compagnie prit en flanc ces derniers. Je courais vingt pas en avant. Trois Russes que j'allais atteindre jetèrent leurs fusils ; je leur fis signe de remonter la colline et je me joignis aux soldats qui poursuivaient les fuyards de plus près. Une bordée de cent coups de canon nous arrêta court. Entre nous et le rivage, la descente d'un quart de lieue environ était sillonnée par des groupes de fuyards qui cherchaient à gagner Potgora et la ligne des chaloupes. En un instant la mer fut couverte de Russes, de Morlaques, de femmes et d'enfants de Potgora, les uns dans des embarcations, les autres à la nage. Au sifflement des balles qui pleuvaient sur eux, quelques-uns plongeaient dans l'eau, les autres se baissaient dans leurs barques : « Tiens, disaient les soldats en riant, ils ont appris la politesse dans une seule leçon, voyez comme ils saluent. » La perte de l'ennemi s'éleva à plus de trois cents hommes ; nous n'eûmes qu'une cinquantaine d'hommes tant tués que blessés.

Je fus témoin d'un trait de hardiesse remarquable. Nos voltigeurs conduisaient une quinzaine de Morlaques qu'ils avaient pris dans la montagne et qu'ils allaient fusiller par ordre du général; tout à coup, l'un d'eux renverse un soldat, s'élance et grimpe les roches avec la rapidité d'une bête fauve; on tire sur lui de toutes parts, il s'arrête, défait sa culotte, nous montre son derrière et disparaît au moment même où on fusillait ses compagnons.

Les soldats, ayant fouillé les maisons éparses dans la campagne, y trouvèrent les dépouilles d'un détachement de vingt-cinq hommes qui, se rendant à Raguse sans défiance, avait été égorgé en ce lieu. Ils y découvrirent aussi les effets de divers soldats assassinés isolément. Le général ordonna d'incendier toutes ces maisons; mais voulant épargner Potgora, il fit placer des sentinelles afin que les soldats n'y pussent descendre. Le lendemain, quelques barques s'étant approchées, je partis avec trente grenadiers pour les empêcher d'aborder; elles s'éloignèrent et nous courûmes au village. Le premier objet qui frappa mes regards dans une maison où j'entrai avec trois grenadiers fut un enfant d'environ deux ans appuyé contre une chaise et qui, n'ayant pas mangé depuis vingt-quatre heures, témoigna de la joie à notre vue. « Petit brigand, dit l'un des grenadiers, en portant la main à son sabre, je vais te fendre la tête pour punir ton père de l'assassinat de nos camarades. » J'arrêtai le grenadier, je pris l'enfant dans mes bras et je me rendis dans la maison du comte de Potgora, chef de l'insurrection. Elle renfermait une bibliothèque; je posai le petit Morlaque à terre et je choisis quelques volumes, le Tasse, l'Arioste, Métastase et le Dante. Je fourrais ces livres dans un petit sac, lorsque des balles entrées par la fenêtre vinrent frapper sur les rayons de la bibliothèque.

Les barques s'étaient avancées et j'étais resté seul. Je chargeai lestement les livres et l'enfant sur mes épaules et je gravis ainsi pendant une heure la montée par une chaleur étouffante. A la vue du butin dont je revenais chargé, les grenadiers éclatèrent de rire. Je fis porter l'enfant à Macarsca et il fut renvoyé à ses parents peu de jours après.

La flotte se dirigea partie vers Igrane et partie vers Macarsca. Le général envoya le bataillon du 11ᵉ et les voltigeurs du 8ᵉ dans cette dernière direction et suivit l'autre fraction de la flotte avec les soldats du régiment. Les voltigeurs qui marchaient en tête trouvèrent, près du village de Dratchnitch, le sentier barré par un mur de pierres sèches. Quatre ou cinq cents Morlaques placés derrière ce mur et sur le flanc inaccessible de la montagne se montrèrent tout à coup, tuèrent les premiers soldats et arrêtèrent la colonne. Le général ordonna aux grenadiers de poser les sacs et de tourner le village, en franchissant la montagne entre la mer et le sentier. Cet espace était échelonné en longs degrés d'un à deux mètres de haut plantés en vigne. Je sautai et je gravis les échelons en avant de tous mes camarades. La mitraille des chaloupes canonnières, les boulets des vaisseaux et les balles des Morlaques qui pleuvaient autour de nous, en faisant jaillir de tous côtés des éclats de pierre, ne purent arrêter notre élan. L'ennemi ainsi attaqué en flanc prit la fuite et j'arrivai au village près d'expirer de fatigue. On y mit le feu ainsi qu'à Igrane, joli bourg situé sur le bord de la mer. Il était nuit lorsque nous revînmes à Dratchnitch. Le sentier qui le traverse, bordé de maisons en bois dont les unes s'étaient écroulées et dont les autres brûlaient encore, était couvert de braise. L'obscurité ne nous permettant pas de passer ailleurs, nous sautâmes sur les charbons à

travers les débris brûlants [1]. Arrivés au lieu où nous avions déposé nos sacs, on s'arrêta pour réunir la colonne. La soif nous dévorait, je courus à une source voisine, et pensant que j'aurais le temps de revenir avant le départ de la troupe, je laissai mon sac et mon fusil. A peine m'étais-je désaltéré que la compagnie se remit en marche. Parvenu à l'endroit où je croyais avoir laissé le sac et le fusil, je ne les trouvai plus. Tandis que je les cherchais, la colonne s'éloigna. Il était à craindre que les Morlaques ne suivissent nos traces et ils pouvaient paraître d'un instant à l'autre; toutefois un sous-officier de grenadiers devait préférer la mort à la honte de se présenter à sa compagnie sans armes; je continuai mes recherches, et ayant enfin aperçu mes effets, je rejoignis la colonne à la position du matin. Le général qui m'avait vu

1. Les deux combats précités donnèrent lieu, ainsi que toutes les luttes de cette époque, à des traits qui méritent d'être rapportés.

Le soldat Pigache, après avoir essuyé à bout portant le feu d'un peloton russe, se jeta sur ce peloton et le dispersa à coups de crosse de fusil. Un officier, témoin de cette action, lui demanda son nom et l'inscrivait sur ses tablettes, lorsqu'il fut tué d'un coup de feu. Le soldat resta sans récompense.

Michaud, sergent-major, ayant eu les deux cuisses traversées par une balle qui rompit une artère, regardait tranquillement assis à terre l'ennemi fuir devant nous. Des soldats qui le virent baigné dans son sang voulurent l'enlever. « Non, mes amis, leur dit-il, je n'ai que peu d'instants à vivre; ôtez-vous seulement de devant moi, que j'aie le plaisir de les regarder fuir, je mourrai content. »

Le caporal Coleur, de ma compagnie, s'apercevant que les voltigeurs rétrogradaient au défilé de Dratchnitch, s'écria avec indignation : « Comment, une compagnie de voltigeurs recule devant des paysans! Général, donnez-moi quatre hommes et j'y passerai. — Prends-les, » dit le général. Il partit et arriva au pied du mur qui barrait le chemin au moment où les Morlaques, tournés par moi et mes camarades, venaient de l'abandonner. Quelques secondes plus tôt, sa mort était certaine; il fut à peine remarqué.

Le capitaine Boursier reçut une balle à la tête, il fit demi-tour et crut être à l'exercice. On le voyait arrêter les blessés pour les faire manœuvrer, sans conserver le moindre souvenir du passé; il mourut croyant toujours commander son peloton.

forcer le premier de tous le passage de Dratchnitch, et qui se souvenait de la mission périlleuse dont je m'étais acquitté l'avant-veille, me recommanda au colonel et le chargea de m'avancer. Un mois après, je fus nommé sergent de grenadiers (1er août 1807).

Nous rentrâmes à Macarsca, où le reste du régiment revint aussi après avoir battu les Russes et tué trois à quatre cents rebelles à la Poglizza. Les Morlaques, qui nous avaient toujours regardés avec mépris, parce que nous ressemblions, disaient-ils, à des femmes, au lieu de nous considérer, après leur défaite, avec la haine qu'inspirent des vainqueurs dans une guerre à mort, nous témoignèrent au contraire de la bienveillance. Eux, qui n'avaient jamais daigné nous saluer, ôtaient alors leurs barrettes de loin et s'inclinaient d'un air gracieux. Ce n'était ni par crainte ni par faiblesse, mais parce qu'à l'exemple de tous les peuples barbares, ils regardent la valeur comme la première des vertus, comme la seule digne d'hommages [1].

1. J'étais peiné de voir des hommes si fiers s'incliner si bas devant nous. Au salut d'un digne vieillard, je m'arrêtai, et lui pressant la main, je lui dis en illyrien : « Frère, les Français et les Dalmates sont frères. — Oui, oui, me dit-il, me rendant mon étreinte, tous les braves sont frères. »

CHAPITRE V

En garnison à Zara. — L'avocat improvisé. — Retour à Lesina. — Nouvelle campagne contre l'Autriche (1809). — Combats de la Zrmanja et de Gospitch. — En marche vers Wagram.

La révolte étant étouffée, nous partîmes pour Spalato. On y fusilla quelques Morlaques, et un plus grand nombre de ces montagnards, condamnés à mort et recommandés à la clémence de l'Empereur, obtinrent leur grâce [1]. Le général Marmont, qui avait remplacé le général Molitor dans le commandement du corps d'armée, appela le régiment à Zara, capitale de la Dalmatie. Je devais m'embarquer à Salone avec les autres fourriers et les équipages ; les marins refusant de partir, attendu que des éclairs annonçaient l'approche d'un orage, le colonel, selon son habitude, les chargea à coups de plat d'épée.

A peine étions-nous en mer que le vent déchira et emporta la voile ; le jour disparut, le tonnerre roula sur nos têtes et la foudre en éclats vint percer le bâtiment et

1. Parmi les quinze à vingt paysans que les voltigeurs fusillèrent se trouvait un marin qui avait logé le voltigeur Ragon et avec lequel Ragon s'était lié d'amitié. Ce marin, reconnaissant son hôte, lui sauta au cou et, lui couvrant la figure de baisers, le conjura de lui sauver la vie. Ragon, les larmes aux yeux, lui répondit : « Mon ami, c'est impossible, le général l'a défendu ; mais ce ne sera rien, tu ne souffriras pas. » Il lui appuya le bout de son fusil sur le cœur et l'étendit raide mort. Je lui demandai comment il avait pu tuer son ami : « Il fallait lui rendre ce service, me répondit-il ; croyez-vous que le cœur ne m'en a pas *fourmillé ?* » Ce mot passa en proverbe dans le régiment, et longtemps après la mort de Ragon, tué d'un coup de canon à Znaïm, on le répétait encore.

éteindre ses flèches dans l'eau. A l'aspect d'une mort prochaine, les marins, saisis de terreur, abandonnèrent le gouvernail et les manœuvres, et, se mettant à genoux, implorèrent le secours de Dieu. La barque, livrée à elle-même, glissait sur un côté et volait vers les rochers de Castelli, où elle ne pouvait manquer de se briser. Je voyais les habitants de ce village qui levaient les mains au ciel et semblaient prier pour nous. Nous leur jetâmes un câble en passant rapidement devant eux, et leurs efforts réunis ayant ralenti la marche du bateau, nous sautâmes à terre au moment où le navire toucha aux récifs. Cependant plusieurs d'entre nous se seraient noyés si les Morlaques ne nous eussent secourus au moyen de cordes dont ils s'étaient munis.

De Sebenico nous allâmes à Scardona, ancienne cité, située au bord d'un lac qu'on traverse en bateau, et de là, laissant la mer à gauche, nous marchâmes pendant trois jours dans une plaine inculte où l'on ne trouve que trois misérables villages. Zara offrit à nos yeux un véritable contraste. C'est une petite ville fortifiée où l'on ne voit pas de Morlaques et que la mer entoure de trois côtés. Son port est presque toujours couvert de barques, et de belles vignes tapissent la côte voisine.

J'employai mes moments de loisir à perfectionner mon écriture et à étudier la grammaire, ce qui me mit en état de travailler chez le payeur de l'armée, où je gagnai trois cents francs que j'envoyai à ma mère. A la même époque, M. de Saint-Raymond, colonel attaché à l'état-major, me chargea de la traduction d'une histoire du Monténégro, écrite en italien. Deux exemples suffiront pour apprécier l'état de barbarie dans lequel vivent encore ces peuples : 1° Le Monténégrin qui tue un de ses compatriotes doit s'arranger avec le plus proche parent, ou bien celui-ci,

qui ne peut laisser un tel crime impuni sans se déshonorer, le tue à son tour et se trouve alors dans la même alternative de s'arranger ou de périr, de sorte qu'un meurtre entraîne parfois la destruction de familles entières; 2° les voleurs adroits sont très estimés dans le pays, et les châtiments qu'on inflige à ceux qui se laissent prendre sur le fait sont la punition de leur maladresse et non celle d'une action que le succès eût légitimée.

Mes relations avec M. de Saint-Raymond me permirent de conjecturer que l'Empereur avait des vues sur la Grèce et la Turquie. Deux voyages que le colonel des chasseurs d'Orient, Nicole Papa-Oglou [1], Grec d'origine, fit en Morée, et diverses courses que le capitaine dalmate Tomitch et des officiers d'état-major français exécutèrent dans les provinces voisines se rapportaient à ce but. Je copiai un itinéraire de la route de Constantinople raisonné dans l'hypothèse de la marche d'une armée, où l'on s'étendait particulièrement sur l'avantage qu'il y aurait, en cas de guerre contre les Turcs, à occuper l'ancien camp du prince Eugène entre la Zenta [2] et la Kerka. On y mentionnait aussi l'esprit des habitants de chaque province, leurs forces, leurs ressources et leurs griefs contre la Porte. Si la campagne de 1812 avait été heureuse, Napoléon aurait vengé Sélim III, son allié, délivré les Grecs et étendu le blocus continental jusqu'à Constantinople. Peut-être l'un des principaux motifs de la guerre de Russie fut-il de mettre cette puissance hors d'état de contrarier ce dessein.

Je me promenais un jour sur la grande route, lors-

1. Ce personnage est quelquefois désigné sous le nom de Nicolo. Il mourut en 1819. Voyez : *Kléber et Menou en Egypte....*, documents publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par F. Rousseau, 1900, in-8, p. 266. *(Note de l'éditeur.)*

2. Le capitaine Desbœufs semble désigner ici une rivière ou une localité que nous n'avons pas réussi à identifier. *(Note de l'éditeur.)*

que sept à huit pandours (gendarmes), conduisant un bandit qu'ils avaient pris dans la montagne, s'arrêtèrent devant moi, lui tirèrent trois ou quatre coups de fusil dans le dos, et après lui avoir coupé la tête, la placèrent au bout d'un pieu qu'ils plantèrent près du chemin. J'appris à ce sujet que, sur la plainte portée contre un malfaiteur, l'autorité donnait l'ordre de le tuer sans autre forme de procès.

Mon capitaine, rapporteur du conseil de guerre, me chargea, à six heures du soir, de défendre le lendemain matin un jeune Allemand de quinze ans, qui était accusé d'avoir volé le capitaine Tromelin [1], son ancien maître, conjointement avec un autre domestique [2]. Cet enfant,

1. Le comte de Tromelin, émigré français, fait prisonnier en 1796 avec Sidney Smith, contribua en 1798 à son évasion et servit sous ses ordres en Orient, dans la campagne d'Égypte. En 1804, sous le coup de la contrainte, il entra, avec le grade de capitaine, dans l'armée française; en 1815, il était général de brigade et combattait à Waterloo. La Restauration le nomma général de division et grand officier de la Légion d'honneur. Voyez : *Deux officiers de la marine anglaise à la Tour du Temple*, par M. Victor Pierre, dans le *Correspondant*, octobre-novembre 1894. *(Note de l'éditeur.)*

2. D'après l'acte d'accusation, Henry, domestique du capitaine Tromelin, ayant volé cinquante louis à son maître, de concert avec le petit Jean qui l'avait remplacé, s'était enfui sans lui rien donner, ce qui avait porté ce dernier à le dénoncer. Voici la défense que je prononçai à ce sujet et que j'ai conservée comme un échantillon de notre manière de plaider :

« Messieurs les juges,

« Protéger l'innocence accusée et lui rendre la justice qui lui est due, en punissant les vrais coupables, est un devoir sacré que vous êtes appelés à remplir aujourd'hui. Il sera doux pour vos cœurs de trouver une occasion de faire le bien et vous ne la laisserez pas échapper, car les lumières qui distinguent les membres du conseil et l'équité qui les caractérise ne me permettent pas de douter que l'accusé dont j'ai entrepris la défense ne trouve en vous des protecteurs. Persuadé d'avance que votre sagesse, éclairée par la discussion qui va s'ouvrir, rejettera les armes de la calomnie sur le calomniateur qui les a forgées, je vais, n'ayant que la vérité pour guide, exposer ma défense à vos yeux.

« Henry, convaincu de vol par l'argent qu'on a trouvé sur lui, a cru éviter en partie la punition que la loi vengeresse apprêtait à son crime, en s'associant un compagnon sur lequel il pût déverser tout le blâme; il peut en outre avoir conçu le projet de se venger de son accusateur en

d'une très jolie figure, m'intéressa ; je plaidai sa cause avec chaleur, et le conseil l'ayant acquitté, je le fis embarquer pour retourner chez ses parents et je payai son voyage.

Je venais d'être nommé sergent-major à la 4e compagnie

l'enveloppant dans sa ruine, si des juges aussi éclairés que justes n'y mettaient pas obstacle.

« L'accusation portée par Henry contre le petit Jean se borne à deux seuls points : 1° De l'avoir excité à commettre le vol ; à cela je répondrai : Où sont les témoins ? et je vous le demande, Messieurs les juges, quelle foi peut-on ajouter à la parole d'un accusé qui cherche à se justifier n'importe comment ? 2° De lui avoir dit que la bourse de son maître était dans la malle. Cette raison pourrait être admise, si le vol s'était commis chez un particulier occupant plusieurs appartements, mais chez un officier qui n'a qu'une chambre, qui n'a qu'une malle, elle est absolument sans valeur.

« Si Henry a été imprudent en instruisant le petit Jean de son larcin, cette confidence ne saurait nuire à ce dernier, si l'on considère que Henry ne l'aura faite que pour avoir un compagnon dans sa fuite et que le trouble qu'éprouve celui qui vient d'accomplir un crime ne lui a pas permis d'en prévoir les conséquences. Mais, me dira-t-on, ce petit Jean avait déjà volé son maître. Eh ! qu'a de commun un vol de cinq francs, que l'occasion ou le désir d'acheter quelque bagatelle a pu porter à commettre, avec un vol prémédité, avec un vol considérable, avec un vol enfin qu'un homme versé dans le crime pouvait seul exécuter, et dont un enfant n'est pas capable ?

« Parmi les faits qui prouvent l'innocence de l'accusé que je défends, j'en citerai trois : 1° Le conseil qu'il a donné à Henry de rapporter l'argent à son maître, conseil qu'un complice n'aurait pas émis ; 2° la dénonciation qu'il a faite au soldat de police du vol et de la fuite du coupable ; 3° la sécurité qu'il a montrée en restant dans son logement.

« En présence de tels faits, les discours seraient superflus, et je vais résumer ma défense en peu de mots. Le petit Jean est accusé, mais c'est un coupable convaincu qui l'accuse ; donc foi ne peut être ajoutée à son dire. Le petit Jean est accusé, mais nulle preuve matérielle n'est produite contre lui. Le petit Jean est accusé, nulle preuve morale ne le condamne.

« Je crois avoir prouvé, Messieurs les juges, que l'accusation portée contre le petit Jean n'est qu'une calomnie inventée par la vengeance ou par la fausse idée d'affaiblir un crime en le faisant partager en apparence. Toutefois, s'il s'élevait encore des doutes dans votre esprit, ce ne seraient jamais que des doutes, tandis que pour prononcer une condamnation, il faut des preuves, et des preuves dont personne ne puisse contester la valeur.

« Quant au vol des cinq francs, vous aurez égard à la jeunesse de l'accusé et à l'infortune qui semble déjà s'attacher à ses pas ; à son âge on se corrige aisément de ses défauts et les interprètes des lois ont toujours été indulgents pour une première faute. Le tissu de calomnies dont une main

du 2e bataillon (1er juin 1808), lorsque les compagnies du centre de ce bataillon partirent pour aller remplacer celles qui occupaient Lesina. La grande route de Zara à Spalato était achevée. Les voitures pouvaient désormais rouler dans un pays où il n'y avait jamais eu que des sentiers, et en des lieux où naguère les piétons avaient peine à passer. Cette route de trente-cinq lieues, qui devait se continuer jusqu'à Raguse, et quelques autres de moindre importance, rappelleront aux habitants futurs du pays l'époque de notre courte domination. Au récit de nos combats, le Dalmate joindra un jour celui de nos travaux : ces braves soldats, dira-t-il, firent plus pour nous en trois ans que tous nos maîtres en quarante siècles.

Mon bourgeois, notaire de l'île, me pria d'être parrain d'un de ses enfants âgé de deux ans. Le costume du père mérite d'être décrit : il portait, ce jour-là, un gilet et un pantalon à la hongroise, de velours noir ; un bonnet de la même étoffe, de la grosseur et de la forme d'un demi-décalitre, lui servait de coiffure et un pardessus de drap rouge l'enveloppait en entier. Nous étions trois parrains et trois marraines. L'usage du pays n'en limite pas le nombre et prescrit seulement de faire un cadeau à l'enfant, au prêtre et à la sage-femme. Comme l'enfant doit à son tour faire chaque année un présent à ses parrains le jour de leur fête, l'on a grand soin de choisir des étrangers ou des vieillards pour cet emploi.

Les officiers ayant su qu'il y avait un petit théâtre à Lesina, montèrent quelques pièces et me prièrent de jouer

coupable avait enveloppé ce malheureux enfant est déchiré ; vous le rejetterez loin de lui, Messieurs les juges, vous rendrez un fils à des parents affligés, et vous ne donnerez pas à ces provinces le triste spectacle d'un enfant traînant dans les rues les chaînes de l'infamie. Cet enfant rendu à la société deviendra un homme vertueux, car l'école du malheur l'aura instruit. »

les rôles de femme. Nous débutâmes par *Robert, chef de brigands*. Le combat, dirigé par un officier de Paris, excita l'admiration des habitants. Les Dalmates et les Albanais accoururent de trente lieues à la ronde pour jouir de ce spectacle [1].

Vers la fin de mars 1809, nous reçûmes l'ordre d'évacuer l'île. Je partis un jour d'avance avec quelques soldats sur une barque chargée de munitions de guerre. Le vent nous poussait vers un brick anglais qui croisait au large, et pour l'éviter, notre patron se dirigea vers une anse de l'île Brazza. A peine étions-nous abrités dans cette anse, qu'un bâtiment sans pavillon, armé de deux petites pièces de canon, vint droit à nous. Je fis cacher mes soldats derrière les rochers, à portée de notre barque, et nous nous tînmes prêts à faire feu. Au moment où le bâtiment toucha à terre, je vis le pont se couvrir de Français. Ils venaient de Raguse et se rendaient à Spalato. Notre barque reprit la mer et nous n'étions plus qu'à une lieue de Spalato, lorsqu'un coup de vent nous ramena près du brick anglais. Nous louvoyâmes pour nous en éloigner, mais nous aurions probablement été la proie des Anglais si la nuit n'était survenue.

1. Mgr Stratti, évêque de Lesina, grand admirateur de nos poètes, avait exigé que ses grands vicaires et plusieurs prêtres apprissent le français et était parvenu à leur faire jouer *la Mort de César* dans son palais épiscopal. L'un de ces prêtres, qui venait de causer avec moi et un autre fourrier sur les doctrines de Voltaire, s'écria tout à coup : « Comment les Français ne seraient-ils pas vainqueurs partout ! Voilà deux caporaux qui raisonnent mieux et sont plus instruits qu'un général autrichien. »

[Le nom de l'évêque de Lesina nous semble défiguré dans le manuscrit; J.-D. Stratico, de l'ordre de Saint-Dominique, occupa ce siège depuis 1784 jusqu'à sa mort, en 1799. A.-P. Galli lui succéda en 1801. — *Robert, chef de brigands*, drame en 5 actes, en prose, imité de l'allemand, de Schiller, par La Martelière, représenté pour la première fois le 6 mars 1792, sur le théâtre du Marais, à Paris, a été imprimé et a eu plusieurs éditions. *(Note de l'éditeur.)*]

L'Autriche avait déclaré la guerre à la France. Les régiments se réunissaient et prenaient position. Le 81e était placé à Cracovitch, petit village situé entre Scardona et Ostrovicha. Les compagnies venant de Lesina furent détachées dans la campagne. La maison que j'occupais avec le capitaine et le lieutenant appartenait à un Morlaque aisé dont le père, vieillard malade, passait la journée, étendu sur un lit de cordes, à la porte de la rue, afin que les passants pussent le questionner sur ses infirmités et lui indiquer des remèdes. Il mourut. Les parents et amis s'assemblèrent à la maison du défunt, et à l'approche du pope grec qui devait enlever le corps, ils sortirent en tumulte; les uns injurièrent le prêtre, en protestant qu'ils ne livreraient pas le cadavre, d'autres le menacèrent de leurs bâtons ou lui jetèrent des pierres. Ces démonstrations n'empêchèrent pas que, quelques instants après, ils ne suivissent avec calme le cercueil, précédés de la pleureuse de Cracovitch. Le pope grec étant revenu avec la famille, nous l'invitâmes à dîner. C'était un bon vivant qui, par la barbe et le costume, ressemblait à un sapeur en capote. Le capitaine lui ayant demandé pourquoi les prêtres grecs ne gardaient pas le célibat : « C'est, répondit-il, pour n'être pas obligés de chasser sur les terres d'autrui [1]. » La ressemblance des sapeurs avec les popes fit croire d'abord aux Morlaques que ces barbus qui marchaient en tête des régiments étaient nos aumôniers. En conséquence, ils leur rendirent de grands respects, et plus tard, lorsqu'ils furent détrompés, loin d'être vexés de leur méprise, ils continuèrent au contraire à traiter les sapeurs avec distinction, tant les longues barbes ont droit à leur vénération.

1. Les habitants des ports suivent presque tous la religion romaine et ceux des montagnes le rite grec.

Notre hôte donna un repas à l'occasion de la mort du vieillard. On versa un chaudron de bouillie de blé noir, assez épaisse pour tenir lieu de pain, sur chaque bout d'une longue et large planche posée à terre. On servit un veau et deux moutons rôtis tout entiers. Les Morlaques s'accroupirent autour de la planche, et l'un d'eux, tirant son sabre, coupa la viande en morceaux. Les pères de famille choisirent les plus grosses parts, les mangèrent à moitié et les passèrent aux femmes, qui se tenaient debout derrière eux ; celles-ci arrachèrent de leur portion quelques lambeaux de viande, les distribuèrent aux enfants dont elles étaient entourées et dévorèrent le reste. La plus grande preuve d'amour qu'un mari puisse donner à sa femme, c'est de lui remettre les morceaux après y avoir seulement donné quelques coups de dent ; s'il n'est pas content d'elle, il ne lui passe qu'un os. Je remarquai qu'ils buvaient tous dans la même tasse.

Les chefs de famille sont très respectés. Notre Morlaque, ayant fait un voyage de trois jours, fut reçu à son retour avec de grandes démonstrations de joie. Les femmes coururent au-devant de lui, se jetèrent à ses genoux deux à deux et lui baisèrent les mains. La facilité avec laquelle les Morlaques se font la barbe est étonnante. Ils prennent un peu d'eau froide dans le creux de la main, et passent cette main sur leur menton, puis ils ouvrent un petit couteau qu'ils portent toujours suspendu à la boutonnière du gilet, le promènent un instant sur la figure et les voilà très bien rasés.

J'aimais à causer avec un de nos voisins qui avait fait plusieurs voyages à Venise. Je lui demandai un jour comment il pouvait se résoudre à vivre dans son pays après avoir vu l'Italie. Il me répondit : « L'oiseau revient toujours à son nid. » Une autre fois je lui posai la question

pourquoi tous les Morlaques portaient des moustaches? « C'est, me dit-il, pour ne pas ressembler à des femmes. » Les Albanais et les Morlaques parlent l'ancienne langue illyrienne. Leur jurement ordinaire est : *Passya vero* (foi de chien). Ils saluent en disant : *Aïdè Bogoù* (allez en Dieu), et se donnent entre eux le nom de *Brate* (Frère) [1].

Le général Marmont, voulant commencer les opérations, laissa le 60e régiment pour la défense de Raguse et de Zara et se porta sur les bords de la Zrmanja, devant le village d'Ervenik, où s'appuyait la droite de l'ennemi. Notre corps d'armée [2], composé de sept régiments d'infanterie à deux bataillons, sans artillerie ni cavalerie, comptait environ dix mille hommes, partagés en deux divisions sous les ordres des généraux Clausel et Montrichard. L'ennemi, au nombre de plus de vingt mille hommes, Hongrois et Croates, commandés par le général Stoïcevitch, auquel s'étaient joints les paysans armés, couronnait la crête des montagnes et nous barrait les passages. On lut aux troupes une proclamation du général en chef [3], et au même instant l'avant-garde passa la rivière.

1. Nous respectons le texte de l'auteur en en modifiant quelque peu l'orthographe et sans nous en porter garant. *(Note de l'éditeur.)*

2. Division Clausel. — Brigade Delzons : 8e léger et 23e de ligne ; brigade Bachelu : 11e de ligne à trois bataillons.

Division Montrichard. — Brigade Soyez : 18e léger et 5e de ligne; brigade Launai : 79e et 81e de ligne.

3. Elle est restée dans ma mémoire, la voici :

« Soldats,

« Depuis trois ans nous gémissons dans le repos; depuis trois ans, malgré nos vœux, nous sommes étrangers aux prodiges qui étonnent l'Europe. Nos désirs sont enfin comblés ! Un vaste champ s'ouvre devant nous. Une puissance tant de fois vaincue ose reprendre les armes ; de nouvelles victoires répondront à cette folle audace. Soldats, vous aurez à souffrir de grandes fatigues, de grandes privations, mais vous les supporterez avec constance, car le courage qui les fait surmonter n'est pas moins nécessaire que la valeur sur le champ de bataille. Soldats, nous marcherons

Mais au lieu de soutenir le combat, nous rétrogradâmes. Ce n'était qu'une fausse attaque pour attirer l'attention du général Stoïcevitch et l'obliger à dégarnir sa gauche que le général Marmont avait le dessein de tourner. Trois jours après, l'armée se porta au pied de la montagne de Zrmanja [1]. Le chemin qui nous avait conduits en Dalmatie était coupé en divers endroits et garni de batteries élevées les unes sur les autres. Le général Marmont, afin de donner à croire à l'ennemi que nous voulions forcer ce passage, lança deux compagnies de voltigeurs sur la première batterie; elle fut enlevée et reprise aussitôt par les Autrichiens, car ce n'était encore qu'une fausse attaque qui coûta la vie à la moitié des voltigeurs. Un feu de tirailleurs s'étant engagé sur le flanc de cette position, ma compagnie et les voltigeurs du bataillon marchèrent à la baïonnette contre un bataillon croate qui s'était avancé, et le dispersèrent. La pluie tombait à torrents, la nuit vint et nous restâmes en première ligne, prêts à nous défendre à l'arme blanche contre un ennemi qui pouvait sortir de ses abris et nous attaquer avec avantage. J'avais établi une rangée de factionnaires en avant de la compagnie : après les avoir visités plusieurs fois afin de m'assurer de leur vigilance, je m'assis sur mon sac, je me couvris la tête de ma capote, et posant les pieds sur deux cailloux, j'attendis, mouillé jusqu'aux os, le retour de l'aurore.

bientôt, et si nous nous élevons à la hauteur de notre destinée, vous formerez dans peu la droite de la Grande Armée.

« Préparez-vous aux combats.

« *Le général en chef,*

« MARMONT. »

Vive l'Empereur! crièrent tous les soldats.

[Ce texte n'est qu'un à peu près, mais il donne bien le sens de la proclamation. *(Note de l'éditeur.)*]

1. Il n'y a pas de montagne ni de village de ce nom. L'auteur veut sans doute désigner les collines qui bordent la Zrmanja. *(Note de l'éditeur.)*

Au point du jour, quelques soldats parvinrent à allumer du feu. Nous quittâmes nos vêtements et nous les tordions pour en égoutter l'eau, quand des grêlons gros comme des noix tombèrent sur nous. L'obscur nuage qui les portait, sillonné en tous sens par la foudre, faisait horreur à voir. Meurtris, défigurés, nous nous serrâmes les uns contre les autres, nous garantissant la tête avec nos effets, et nous restâmes en chemise à cent pas de l'ennemi. La pluie suivit la grêle. Lorsqu'il fut possible de rallumer le feu, nous nous pressâmes autour, tenant nos vêtements à la main pour les faire sécher. Les Croates ne nous en laissèrent pas le temps; ils s'avancèrent en poussant des cris, et à moitié habillés, nous tiraillâmes toute la matinée contre eux. Vers midi, l'armée rétrograda, comme rebutée de ses vains efforts, et alla reprendre ses positions [1]. Peu de jours après [2], les compagnies d'élite du 60e régiment nous amenèrent de Zara des pièces de gros calibre et nous nous portâmes de nouveau en avant. Notre régiment marcha toute la nuit et, au point du jour, on s'arrêta pour se munir de vivres. Les soldats furent prévenus d'en prendre au moins pour quinze jours, s'ils ne voulaient pas s'exposer à mourir de faim. Chacun se chargea selon ses forces.

En mon particulier, je portais trois pains de munition attachés sur mon sac, qui était rempli de paquets de cartouches, de riz et de biscuit. Une grosse gourde pleine de vin était suspendue à l'un de mes côtés et l'autre était garni d'une vingtaine de petits tourteaux attachés à une corde. Le poids de ces provisions, joint à celui de mes armes, de dix paquets de cartouches et de mes effets

1. Il s'agit du combat de Krovni-Brod, le 30 avril 1809. *(Note de l'éditeur.)*
2. Le 8 mai. *(Note de l'éditeur.)*

d'habillement, approchait de cinquante kilos. Dès les premiers pas, je sentis que le fardeau m'accablait. J'allais jeter mon pain afin de me soulager, lorsque je fis réflexion que le panier d'Esope était devenu plus léger à chaque repas. En conséquence, je résolus de faire les plus grands efforts pour conserver des vivres dont pouvait dépendre mon existence. Le premier jour je crus que je succomberais à la fatigue ; la sueur qui ruisselait de ma tête et se réunissait sous le menton, formait un filet d'eau continuel. Arrivé à Knin, je me laissai aller à terre sans avoir la force de me décharger. Vers minuit, les Croates nous donnèrent une alerte ; ils enlevèrent un troupeau de bœufs qui suivait l'armée et firent prisonniers les musiciens du régiment.

Le lendemain 11 mai [1], nous nous présentâmes pour la seconde fois au pied des montagnes, où l'ennemi était posté. Le général dirigea les pièces et une partie des troupes contre les batteries, afin que les Autrichiens, qui ne croyaient pas qu'il fût possible de passer ailleurs que sur la route, y portassent leurs principales forces. Ce stratagème ayant réussi, le 23e régiment, qui formait la tête de colonne à droite, s'élança tout à coup sur le mont Kita avec une audace et une rapidité sans égales ; le manque de sentiers et le feu roulant des grenadiers hongrois ne purent l'arrêter et ces braves soldats, chargés d'un poids énorme que la gloire leur rendait plus léger, couronnèrent en moins d'une heure la cime du mont. Chacun de nous sembla avoir emprunté des ailes pour les suivre. Vainqueurs des lieux et du fardeau, nous le fûmes bientôt de l'ennemi. Le général Stoïcevitch, qui était accouru sur ce

1. L'auteur commet ici une erreur ; le combat du mont Kita est du 16 mai ; dès le 11 la marche en avant avait commencé. *(Note de l'éditeur.)*

point, fut pris avec six cents hommes. Les Autrichiens, privés de leur chef et tournés par leur gauche, se retirèrent en toute hâte; la nuit favorisa leur fuite. Je vis le général Stoïcevitch; c'était un vieillard vêtu simplement et qui paraissait consterné.

Au point du jour, le détachement du 60e régiment retourna à Zara avec les prisonniers et la grosse artillerie, et nous continuâmes notre route, amenant avec nous quelques petites pièces de montagne qu'on plaçait sur des fourches et dont on ne fit guère usage. L'armée ennemie s'arrêta devant Gratchatch, afin d'empêcher notre tête de colonne de déboucher dans la plaine [1]. Le valeureux 23e surmonta encore cet obstacle. Le colonel Minal, qui descendit en courant le sentier à la tête de sa compagnie de grenadiers et chargea l'ennemi, fut pris et repris plusieurs fois et reçut sept blessures. Pendant ce combat, les paysans du Zrmanja et des environs [2], sortant à l'improviste d'un bois qui bordait le chemin, enveloppèrent quelques soldats restés en arrière. Ma compagnie, placée en arrière-garde, fit feu et courut sur les paysans à la baïonnette, huit ou dix d'entre eux tombèrent morts, les autres prirent la fuite. Je crus reconnaître, parmi les morts, l'un des brigands qui m'avaient arrêté lorsque nous allions en Dalmatie, et je m'aperçus que nous étions dans le même lieu [3]. De là jusqu'à Gospitch, nous marchâmes lentement quinze à seize heures par jour, harcelés sans cesse par les paysans, dont le nombre grossissait à mesure que nous avancions.

Le 21 mai, jour de la Pentecôte, nous débouchâmes dans la plaine de Gospitch, où l'ennemi nous attendait,

1. Le 17 mai. *(Note de l'éditeur.)*
2. Voyez ci-dessus, page 97, note 1. *(Id.)*
3. Voyez ci-dessus, pages 63-64. *(Id.)*

rangé en bataille, sur la rive droite de la Lika, dont les ponts étaient coupés et les gués défendus par des batteries. Notre bataillon était chargé de couvrir les derrières de l'armée et de contenir les paysans. Deux pièces de montagne, placées entre les grenadiers et la 1re compagnie marchant par sections, formaient le point d'appui; les soldats des autres compagnies, rangés sur une seule ligne à trois pas les uns des autres, s'étendaient à droite et à gauche, soutenus, de distance en distance, par des pelotons de dix hommes commandés par un officier. Dans cet ordre, et tout en tiraillant, nous arrivâmes à l'endroit où étaient réunis les mulets portant les cartouches ; ma compagnie resta à la garde des mulets, et les cinq autres fondirent sur les paysans à la baïonnette et les forcèrent à s'éloigner. Dans ce moment, le combat était général ; des boulets, des bombes et des obus tombaient dans nos rangs et parmi les mulets. Les blessés, qui arrivaient par centaines, suffisant désormais à la garde des munitions, la compagnie se porta contre des paysans dont l'approche inquiétait l'ambulance. Je courais en avant ; une balle perça mon shako, une autre brisa la crosse de mon fusil. La nuit vint, le canon avait cessé de se faire entendre, mais les voltigeurs du 8e léger, placés au sommet d'un mamelon escarpé, dont ils avaient débusqué l'ennemi, après avoir passé la rivière à la nage, faisaient alors le feu le mieux nourri que j'aie jamais vu. La roche, pétillante d'éclairs, paraissait en flammes. Il était aisé de conjecturer que les Autrichiens avaient profité de l'obscurité pour essayer de reprendre cette position, qui était devenue très importante, parce qu'elle nous rendait maîtres d'un petit défilé par lequel on pouvait aborder l'ennemi sans être obligés de traverser la Lika sous le feu des batteries.

Nous avions épuisé nos cartouches, et les munitions de réserve ayant été distribuées aux autres régiments qui en avaient encore plus besoin que nous, le capitaine m'envoya à l'ambulance avec deux soldats pour prendre les cartouches des blessés. Les mulets et leurs conducteurs, l'état-major et les blessés étaient pêle-mêle, éclairés çà et là par des torches de foin à la lueur desquelles les chirurgiens exécutaient leurs opérations. J'appris de divers blessés de notre 1er bataillon qu'au fort du combat, six cents Croates avaient passé la Lika entre les deux divisions, et se disposaient à prendre en flanc l'une de nos colonnes, lorsque le bataillon, placé en réserve dans un pli de terrain, s'était précipité sur eux et les avait forcés de se rendre. Après quoi, faute d'ordres du colonel ou du commandant, qui étaient restés tous deux en arrière, le bataillon s'était imprudemment avancé sur une batterie de douze pièces de canon dont la mitraille avait renversé un quart du bataillon en moins de deux minutes. Les prisonniers s'étaient alors évadés. Ces mêmes blessés, sachant que je ne trouverais pas une seule cartouche à l'ambulance, me conseillèrent d'aller sur le champ de bataille retirer les cartouches des morts. Je m'y rendis avec mes deux soldats. Les reflets des feux de l'ennemi éclairaient d'une faible lumière ce sanglant théâtre. Derrière nous, les régiments français, couchés près du lieu où ils avaient combattu, dormaient profondément sans feux et sans abris.

Nous allions d'un cadavre à l'autre, fouillant dans les gibernes et dans les mouchoirs noués à la ceinture. Plusieurs soldats respiraient encore. L'un d'eux me donna lui-même ses cartouches et me dit : « Battez-vous bien demain et soutenez l'honneur de la grande nation. » Puis il ajouta en me serrant la main : « Adieu,

camarade, je suis content de t'avoir vu avant de mourir. » Deux fois les sentinelles ennemies tirèrent sur nous, après avoir crié *Wer da?* Enfin, notre charge devenant trop lourde, je me dirigeai vers l'endroit où j'avais laissé la compagnie ; je ne l'y trouvai plus ; ne sachant de quel côté porter mes pas, j'allai prendre des informations à l'état-major. L'aide de camp Damrémont me dit que le bataillon était posté à la tête d'un pont situé sur nos derrières qu'il m'indiqua. Je marchai près d'un quart d'heure, et je craignais d'avoir dépassé notre ligne et de tomber entre les mains des paysans, lorsqu'un agréable « Qui vive? » vint me rassurer. Mes soldats étaient livrés au sommeil, je m'étendis à terre et je m'endormis aussi. Dès que le jour parut, je reconnus que j'étais couché au milieu de neuf paysans que les voltigeurs avaient fusillés la veille. A peine avais-je distribué mes cartouches que le combat recommença; l'armée manquant de vivres et de munitions, il fallait absolument passer sur le corps de l'ennemi. Le bataillon défendit toute la journée les approches du pont contre une nuée de paysans. Le domestique du lieutenant lui apporta un œuf qu'il avait trouvé dans une cabane et qu'il venait de lui faire cuire ; au moment où cet officier prenait l'œuf, une balle lui perça la jambe et le fit tomber à la renverse. Je regrettai vivement la perte de l'œuf que je voyais à terre couvert de poussière. C'était, en effet, un mets délicieux pour des gens qui, depuis huit jours, ne mangeaient que du mauvais biscuit. Le lendemain matin, le pont, qui était à moitié détruit, fut assez bien réparé; la division traversa le défilé, dont les voltigeurs du 8e léger s'étaient emparés l'avant-veille, et se déploya dans la plaine. Le régiment marchant par sections, la gauche en tête et les voltigeurs sur les flancs, je précédais les deux bataillons, fier de les guider au com-

bat. On chargea l'ennemi à la baïonnette, mais les Autrichiens, n'osant soutenir le choc, tournèrent le dos et nous laissèrent un libre passage. Ainsi dix mille fantassins avaient battu trente mille ennemis ayant quarante pièces de canon et plusieurs escadrons de cavalerie.

Nous laissâmes à Gospitch tous les officiers et soldats dont les blessures furent reconnues mortelles. De ce nombre était Vacherot, le plus cher de mes amis. Un boulet lui ayant écrasé le talon, il avait été dépouillé par ces mêmes Croates échappés à notre premier bataillon et s'était traîné de nuit jusqu'à un poste du 79e. Il avait mis trois heures pour faire un trajet de dix minutes. Que ne me fut-il accordé de le rencontrer lorsque je cherchais des cartouches ! Je n'aurais pas pu lui sauver la vie, mais j'aurais allégé sa souffrance en le portant sur mon dos.

On ne trouva dans Gospitch qu'un peu de farine qui fut pillée par le régiment qui gardait le village, tandis que, de son côté, le peuple pillait le champ de bataille et faisait une ample moisson de boutons. Pendant ce temps, l'armée offrait un troisième tableau non moins animé que les deux autres : elle était occupée à construire des brancards pour le transport des blessés. On partit tard. Les généraux Soyez et Launai, le colonel Minal et plus de deux cents officiers et soldats furent portés sur les épaules par des détachements tirés de chaque corps et par environ six cents prisonniers ; il fallait quatre hommes par brancard, un pour porter les fusils et cinq pour les relever. Un plus grand nombre de blessés suivaient à pied ou sur des mulets.

Beaucoup de soldats n'avaient plus de vivres, et le bord de la mer, d'où nous espérions en recevoir, était encore éloigné de trois journées. Le soir, on donna un bœuf par régiment ; à peine fut-il dépouillé de sa peau

que les soldats se jetèrent dessus, attrapèrent quelques lambeaux de viande et les mangèrent à moitié grillés. Le lendemain, nous vécûmes de blé de Turquie trouvé à Ottochatch; les plus affamés le mangèrent sans être cuit, les autres le firent griller. C'était un spectacle curieux que de voir des milliers d'hommes se disputer les grains qui crevaient au feu, se bousculer pour les attraper, les saisir au vol et les avaler brûlants. Le jour suivant, nous devions occuper Zengg; il ne me restait plus qu'un petit morceau de biscuit auquel je ne voulais toucher qu'à la dernière extrémité, aussi je me mis en route à jeun. Il plut toute la journée. Les malheureux blessés périssaient à chaque pas et jamais marche ne fut plus lente. Le mauvais temps, le soin de loger les blessés et de placer des gardes aux issues du village furent cause que le régiment n'y entra qu'à onze heures du soir. Les troupes entassées pêle-mêle sur la route entre la mer et le pied des montagnes attendaient en silence la fin de cette nuit que la pluie et la privation de nourriture rendirent bien longue. La plupart des soldats avaient marché toute la journée en pressant du poing leur estomac, afin d'en atténuer le malaise et en tenant la peau du ventre serrée dans la main. Ils étaient pâles, chancelants et près d'expirer de fatigue et de faim. Si l'ennemi avait connu notre situation, il en aurait sans doute tiré parti, mais il avait pris la route des montagnes et abandonné le bord de la mer.

Aux premiers rayons de l'aurore, je priai un sergent de réunir la compagnie et de me remplacer au besoin, et je me dirigeai vers le bourg. Deux factionnaires, placés à l'une des entrées, me refusèrent le passage. Persuadé qu'ils ne tireraient pas sur un sergent-major, je m'élançai et disparus par une ruelle. Arrivé sur la place, je me réunis à quelques sous-officiers et nous enfonçâmes la

porte d'un café où nous ne trouvâmes que quelques poignées de dragées. En sortant du café, nous vîmes une maison où l'on vendait du pain par une fenêtre grillée. Nous perçâmes la foule, et ayant obtenu un pain, qu'on voulut en vain nous enlever, nous le dévorâmes à l'instant. J'allai rôder dans le village ; au détour d'une rue, je rencontrai des soldats qui, après avoir désarmé la garde d'un four, emportaient des pains en pâte. J'en pris trois, en me sauvant bien vite, de crainte d'être destitué si quelque officier était survenu. Un boulanger, dont le four brûlait encore, me fit cuire mes pains à moitié. J'en mangeai un et je donnai les deux autres à mes sergents. Avant de partir, chaque soldat reçut un quart de ration et, le soir, on acheva de la compléter.

Le lendemain, nous entrâmes dans Fiume, d'où les blessés furent dirigés sur Trieste, et, trois jours après, nous arrivâmes à Laybach. Les habitants de cette ville furent émerveillés de voir une armée sans bagages et dont les officiers avaient le sac au dos. J'avais les pieds couverts d'ampoules depuis le commencement de la campagne et un dépôt s'était formé sous la plante du pied droit. Forcé de suivre la compagnie pour ne pas tomber entre les mains des Croates, j'avais souffert cruellement.

Le corps de Giulay, réuni aux troupes battues à Gospitch, manœuvrait pour nous disputer les passages de la Save et de la Drave, dont les ponts étaient coupés. Après diverses marches et contremarches, nous passâmes ces deux rivières sur un pont volant. Nous étions à vingt lieues de Gratz, lorsque la division Broussier, qui en bloquait le fort, fut attaquée par Giulay. Nous marchâmes ou plutôt nous courûmes pendant dix-huit heures pour venir à son aide ; et, au point du jour, nous nous trouvâmes au pont de Weinzelbruck, sur la Mur, à portée

du canon de Gratz. Le corps d'armée se mit à la poursuite de l'ennemi et traversa le faubourg où s'était livré le fameux combat. Plus de six cents Autrichiens venaient d'être enterrés au cimetière Saint-Léonard et l'on s'occupait encore à creuser de nouvelles fosses. Dans cette affaire, trois régiments français avaient culbuté vingt-cinq mille hommes ; le 84e seul avait tenu tête à plus de dix mille ennemis. Nous allions atteindre Giulay sur les frontières de la Hongrie, quand un ordre de l'Empereur nous rappela à Gratz, d'où la division Broussier partit avec nous. Je vis, ce jour-là, les colonels Gambin et Oudet, qui venaient de s'immortaliser. Ce dernier, moins heureux que son collègue, devait périr quatre jours après dans la plaine de Wagram, où la division Broussier enfonça le centre de l'armée autrichienne et se couvrit d'une nouvelle gloire. Le 5 juillet, nous entendîmes le canon tout l'après-midi, nous passâmes près de Vienne et nous bivouaquâmes au pont du Danube. On voyait près de là la voiture de l'Empereur, les équipages et les cantiniers de l'armée. J'achetai du pain blanc, du jambon, du fromage et du vin, et comme je venais de faire cinquante-six lieues en quatre jours sans manger autre chose que du pain de munition, je soupai de bon appétit [1].

1. Il est intéressant de comparer tout ce chapitre, ainsi que le suivant, avec les *Mémoires* de Marmont (1857, 9 vol. in-8). La fin du tome II, et le tome III tout entier, sont consacrés à la Dalmatie et à la campagne de Wagram. Tome III, pages 40-42, le duc de Raguse donne des détails sur les quatre grandes rivières de la Dalmatie. Les études en vue d'une campagne éventuelle en Turquie, dont parle Desbœufs à la page 89, sont aussi signalées par Marmont, tome III, p. 56. (*Note de l'éditeur.*)

CHAPITRE VI

Wagram. — Après la bataille. — Retraite des Autrichiens vers Znaïm. — Lutte héroïque. — Les ambulances. — La fête de l'Empereur. — Le grade d'officier. — Le camp de Crems. — Entrée dans l'artillerie régimentaire.

Dès que le jour parut, nous passâmes le pont, qui avait plus de six cents pas de long, nous traversâmes les redoutes autrichiennes et, après avoir franchi un second pont, nous nous trouvâmes dans la plaine de Wagram, couverte d'un blé superbe collé à terre partout où les troupes avaient marché. En ce moment, le feu de la droite, que commandait le maréchal Davoust, s'entendait comme un roulement, et déjà les blessés de ce corps traversaient nos rangs, s'acheminant vers l'île de Lobau. Nous dépassâmes la garde et la tente de l'Empereur, et nous allâmes nous ranger en bataille derrière l'armée d'Italie, qui formait le centre. N'étant qu'en seconde ligne, il nous fut permis d'ouvrir les rangs pour laisser passer les boulets, dont la plupart ne nous arrivaient que par ricochet; nous perdîmes cependant quelques hommes par le feu d'une batterie plus rapprochée. Un soldat, placé au troisième rang, s'assit sur son sac et s'endormit; je m'approchai de lui pour le faire lever, lorsqu'un boulet, frappant contre son fusil qu'il tenait entre ses bras, l'étendit raide mort sans qu'il eût la moindre blessure apparente. A neuf heures, l'Empereur passa devant nous ventre à terre, allant de la droite à la gauche; le major général l'accompagnait et

l'escorte galopait assez loin sur leurs traces. Une heure après, une division de cavalerie parut sur le même terrain, suivant la même direction, et, avant midi, d'autres divisions de la même arme et plusieurs batteries d'artillerie défilèrent derrière nous, allant du même côté.

Bientôt une canonnade des plus intenses s'entendit entre l'aile gauche, que commandait Masséna, et le centre. L'armée d'Italie se porta en avant et nos deux divisions dirigées sur Wagram s'arrêtèrent en un lieu battu par le canon ennemi, qui, à chaque instant, emportait des files entières. J'étais si accablé de sommeil que, malgré le terrible fracas de l'artillerie, je me couchai à terre et je m'endormis. On ne tarda pas à me réveiller, pour m'apprendre qu'on avait enfoncé le centre de l'armée ennemie et que la bataille était gagnée. En effet, j'aperçus les colonnes autrichiennes fuyant de toutes parts sur les hauteurs et vivement poursuivies par nos troupes. Dans cette journée où trois cent trente mille hommes, rangés sur une ligne de deux lieues, s'étaient battus pendant quatorze heures, plus de vingt villages avaient été brûlés par mille bouches à feu. Nous avions envoyé des hommes de corvée chercher de l'eau, ils revinrent effarés, criant que la cavalerie ennemie chargeait; on forma de suite le carré. Ce n'était qu'une fausse alerte causée par un escadron autrichien qui avait sabré quelques pillards et par un régiment saxon qui, allant abreuver ses chevaux au trot, trompa nos gens par son costume allemand. On avait eu la veille une semblable alerte.

J'allai voir la tente de l'Empereur. Elle était entourée de cordes tendues à un demi-mètre de terre au moyen de piquets, afin d'en défendre l'approche à la cavalerie. Au milieu de ces cordes, des généraux et des officiers d'état-major mangeaient du riz dans des gamelles de fer-blanc.

L'Empereur était absent [1]. Je rencontrai des soldats de la garde sortis de notre régiment ; ils m'apprirent que le prince Charles avait été blessé et qu'il avait perdu trente-six mille hommes, dont dix mille prisonniers. Le sang répandu dans la journée ne fit aucune impression sur moi; j'étais tout fier d'appartenir à cette grande armée dont la valeur renversait les empires, et la grandeur de la scène qui venait d'avoir lieu absorbait seule mon esprit.

De retour à la compagnie, je trouvai les soldats occupés à faire griller de belles tranches de cheval. La plaine étant dépourvue d'arbres, ils avaient fait du feu avec des débris de caissons et des bois de fusils brisés. J'appris

1. Ce soir-là, il soupa avec les soldats de notre armée de Dalmatie. Martel, caporal de voltigeurs au 11e régiment de ligne, et quelques-uns de ses camarades, ayant accompagné des blessés à l'ambulance, en avaient rapporté un pain blanc et des poules.

L'Empereur, qui rentrait fatigué, s'arrêta à ce bivouac, près d'un feu allumé, et se coucha sur la paille, la tête appuyée sur sa main droite. Martel se hâta de tremper la soupe, s'approcha de l'Empereur et lui dit : « Sire, Votre Majesté veut-elle goûter notre soupe ? — Est-elle trempée? — Oui, sire. — Voyons. » Martel lui présenta la gamelle et un couvert d'argent. « Comment, du pain blanc et un couvert d'argent, où as-tu pris cela? — J'ai apporté le pain du village où est l'ambulance et j'ai trouvé le couvert sur un officier tué à Gospitch. » Tandis que l'Empereur mangeait la soupe, Martel découpa une volaille et la lui présenta: l'Empereur en prit une cuisse, se leva ensuite, tira sept napoléons de sa poche et les donna à Martel. Le caporal, montrant les napoléons à ses soldats, leur dit : « Voyez ce que Sa Majesté me donne, deux cents francs, nous les boirons à sa santé. Vive l'Empereur ! — Vive l'Empereur ! » crièrent tous les soldats. Il était déjà remonté à cheval et galopait loin d'eux.

Il avait fait, quatre ans auparavant, un repas plus frugal dans notre régiment. S'étant arrêté de nuit, deux jours avant la bataille d'Austerlitz, au bivouac de la 2e compagnie de grenadiers du bataillon d'élite, il y vit des pommes de terre qui cuisaient sous la cendre; il prit un bâton, en retira deux ou trois et les mangea. Le grenadier Jason, qui faisait la soupe, feignant de ne pas reconnaître l'Empereur, lui dit : « Ah çà ! camarade, ne les mange pas toutes. — Tu en trouveras d'autres, lui répondit l'Empereur, et tu sais qu'en campagne tout doit être commun. » Il se chauffa et partit.

Le caporal Martel, qui fit une action d'éclat à la prise de Montserrat, en Espagne, et qui s'était distingué en Égypte, devenu infirme, n'a d'autre ressource aujourd'hui qu'une pension de 100 fr.

dans la nuit que le général Marmont venait d'être nommé duc et maréchal, et que tous les colonels du corps d'armée étaient passés généraux, à l'exception de notre colonel, dont la conduite à Gospitch n'était pas sans reproche. Un pareil avancement prouvait que notre marche dans un pays difficile et sans ressources, et les combats que nous avions livrés à un ennemi triple en nombre, maître de choisir son terrain et bien pourvu d'artillerie, avaient été appréciés par l'Empereur, qui, nous voyant arriver de si loin à jour fixe, comme en temps de paix, en avait témoigné, dit-on, sa satisfaction. On me dit aussi que le général Montrichard, laissé dans l'île de Lobau en punition de son peu d'activité, avait dû céder la division au général Claparède.

Le lendemain nous traversâmes le champ de bataille jonché de cadavres. On en comptait plus de cinq cents dans les redoutes d'un village, dont un tiers était des Français. Un grand nombre d'Autrichiens, se traînant sur les genoux, avaient ramassé des baïonnettes, des morceaux de baguettes ou de bois de fusils, en avaient planté chacun trois ou quatre à terre, y avaient étendu leur mouchoir en forme de dais, et la tête passée sous cet abri, étaient morts le visage à l'ombre; les uns avaient le sac au dos, les autres s'en étaient servis en guise d'oreiller; plusieurs avaient une main placée sous la joue et tous paraissaient dormir paisiblement. Il était aisé de voir que le soleil les avait vivement incommodés. Je regardais avec indifférence les morts et les blessés qu'on achevait d'enlever, mais à l'aspect des chevaux mutilés, mes larmes coulèrent malgré moi; ceux qui n'avaient qu'une jambe emportée nous suivaient en sautillant et nous demandaient de les secourir par des hennissements si expressifs, que je leur répondais en moi-même : « Pauvre cheval, je t'entends, mais je ne

puis rien pour toi, tu dois mourir ici. » Un magnifique cheval dont la mâchoire était fracassée vint mettre sa tête sur l'épaule d'un officier et semblait lui dire : « Voilà mon mal, guéris moi. » Si je pris plus d'intérêt aux chevaux blessés qu'aux hommes, c'est que les uns recevaient des secours et que les autres n'en avaient pas.

Nous prîmes la route de Brünn couverte de troupes qu'un long nuage de poussière laissait à peine distinguer. La chaleur, la soif et la poussière altérèrent nos traits de manière à nous rendre méconnaissables. Les yeux étaient enfoncés dans la tête, les joues, rentrant avec force dans la bouche, formaient un trou de chaque côté et la langue desséchée ne pouvait articuler aucun son. Après avoir traversé des villages pleins de blessés, notre corps d'armée, renforcé par la division bavaroise du général de Wrède, se dirigea à droite par une autre route. La chaleur était étouffante ; les Autrichiens habillés de gros drap, chaussés pesamment, et que nous suivions de près, tombaient morts de fatigue. Nous en trouvions parfois qui n'étaient qu'évanouis. Les soldats, faute d'eau, s'avisèrent de leur verser de l'urine sur la figure ; cet expédient sauva la vie à plusieurs d'entre eux. La première division battit l'arrière-garde ennemie sur un coteau planté en vignes, où étaient creusées des caves souterraines ; les soldats y coururent en foule, et la presse augmentant toujours, quelques-uns y périrent étouffés, ainsi que des Autrichiens qui s'y trouvaient encore.

Le 10 au matin, nous rencontrâmes l'ennemi posté sur des hauteurs à l'est de la ville de Znaïm. Nos sept régiments et les Bavarois le culbutèrent sur toute la ligne. Les Autrichiens, que notre régiment qui formait l'extrême droite poussait devant lui, se dirigèrent rapidement vers Znaïm, protégés par le feu de plusieurs batteries. Parve-

nus à un petit village [1] situé sur le penchant de la colline, ils essayèrent de tenir derrière les retranchements dont ce village était entouré; notre premier bataillon enleva le village, poursuivit les Autrichiens la baïonnette dans les reins et descendit avec eux dans la plaine, où les autres régiments commençaient à s'étendre. Le colonel, qui venait de recevoir l'ordre d'occuper fortement le village, rappela le premier bataillon près de lui et le fit remplacer par le deuxième, dont le commandant resta au village avec le drapeau et ma compagnie. Une rangée de peupliers nous cachait le lieu du combat. Plus loin nous découvrions Znaïm et les colonnes ennemies échelonnées entre la ville et nous. Les blessés revenaient par centaines et le capitaine de la 3e compagnie ayant demandé du renfort, nous lui envoyâmes vingt de nos soldats. Dans quelques minutes dix-huit rentrèrent blessés. Le commandant me fit alors partir avec cinquante hommes. Je courus le premier en avant sur la pente de la colline; je rencontrai un petit ravin, et à la sortie des arbres je me trouvai dans une vigne dont le terrain inclinait vers la plaine. Du premier coup d'œil, je vis devant moi et à hauteur de notre ligne une centaine d'Allemands qui ne tiraient pas, tandis qu'on se battait à droite et à gauche. Je crus que c'étaient des Bavarois [2] et qu'ils avaient repoussé des tirailleurs autrichiens qui s'éloignaient. Je continuai donc de courir vers eux en criant: « En avant! En avant! » et en faisant signe aux prétendus Bavarois de poursuivre ces tirailleurs. Ils n'avaient garde, car ils formaient un peloton qui venait

1. Tecwitz. Ce village avait été pris, occupé une demi-heure, et repris par les Autrichiens qui avaient repoussé la division bavaroise chargée de l'enlever de nouveau.

2. Il n'y avait de différent entre les soldats des deux nations que la couleur de la chenille qu'ils portaient sur le casque, et dans ce moment, les Bavarois étaient mêlés avec nos gens.

de relever ceux qui se retiraient. Je n'étais qu'à cinq ou six pas de ce peloton, lorsque sept à huit soldats firent feu sur moi ; je m'étais baissé par un mouvement machinal et je rétrogradai bien lestement, courbé jusqu'à terre. Une seconde décharge siffla à mes oreilles. Au même instant ceux de mes soldats qui m'avaient suivi de plus près ayant été rejoints par les autres, nous nous précipitâmes sur le peloton qui, à l'approche des baïonnettes, s'éparpilla et prit la fuite. Ce succès fut de courte durée ; un demi-bataillon s'avança, son feu éteignit le nôtre, et tous mes soldats furent tués ou blessés. Les balles pleuvaient de telle sorte qu'elles paraissaient ne respecter que la place que j'occupais. Il me semblait être dans un cercle étroit dont je ne pouvais sortir sans être tué et dans lequel cependant je ne devais pas rester. J'appuyai donc un peu à droite, pour me rapprocher de quelques tirailleurs et je me plaçai derrière un cadavre. Là, un genou à terre, je tirai sur l'ennemi jusqu'à ce que mon fusil, qui me brûlait les mains, fût trop encrassé ; j'en pris un autre. Celui à qui il avait appartenu était étendu à côté de son arme ; je traînai le cadavre par le pied et je le plaçai sur le premier. Embusqué derrière ce rempart humain, je continuai mon feu. Lorsque j'eus épuisé mes cartouches, je me servis de celles des deux morts et de plusieurs paquets que je ramassai à terre. Comme les balles qui n'atteignaient pas les tirailleurs portaient dans les colonnes, je dus mettre un assez grand nombre d'hommes hors de combat. Tout à coup j'aperçus devant moi une ligne de douze à quinze cents Autrichiens qui s'avançaient en bataille. Je me redressai vivement. Les rares tirailleurs qui restaient avaient battu en retraite ; je déchargeai mon fusil sur l'ennemi, et j'imitai leur exemple. A la descente du ravin, je rencontrai l'adjudant Daval, envoyé par le colonel pour nous

ordonner de tenir ferme. « Vous aussi, Desbœufs, vous reculez? me dit-il. — Le dernier de tous, lui répondis-je, et devant deux mille hommes. » Je n'avais pas achevé ces mots que l'ennemi parut sur le bord du ravin ; il fut accueilli par un feu si vif parti des retranchements du village dont l'entrée était barricadée que, désespérant de l'enlever d'assaut, il se retira avec une perte considérable. Pendant cette fusillade, les balles s'étaient croisées sur ma tête, et un Autrichien blessé roula au fond du ravin près de l'endroit où je m'étais blotti. Rentré au village, je trouvai le capitaine avec une trentaine d'hommes déjà endormis; personne n'avait pensé à faire la soupe. Je brisai une porte, j'allumai du feu et je remplis une marmite d'eau; je fouillai ensuite dans les sacs, j'en tirai la viande et je la fis écumer. Un soldat que je réveillai me remplaça dans le soin d'entretenir le feu et je dormis à mon tour.

Le corps que nous avions combattu, fort de vingt-quatre mille hommes et commandé par le général Bellegarde, avait été rejoint dans la soirée par d'autres troupes. Au point du jour, de nombreux tirailleurs autrichiens s'étant avancés, le colonel envoya contre eux un détachement dont quinze hommes de la compagnie faisaient partie; ces quinze hommes furent tous mis hors de combat. On avait découvert dans le village, sous l'épaulement en terre dont il était entouré, des magasins renfermant plus de deux cent mille rations de pain et une grande quantité de farine. Il est probable que les efforts de l'ennemi pour conserver et reprendre ce poste avaient eu pour but de vider ses magasins. Le maréchal, dans son ordre du jour, déclara que le 81e avait défendu le village *avec une ténacité rare.* Vers dix heures, les batteries qui nous avaient canonné la veille, lorsque nous descendions la colline, se mirent à tirer dans une direction opposée. Le maréchal,

après avoir regardé avec sa lunette, nous dit que l'Empereur arrivait. En effet, nous vîmes bientôt les colonnes autrichiennes se replier devant l'avant-garde de Masséna. Un orage accompagné de violents coups de tonnerre éclata alors sur nous et la pluie tomba par torrents. Le régiment se porta sur la colline où nos troupes prenaient position. Le temps s'étant éclairci, nous aperçûmes distinctement les deux armées. Les Autrichiens occupaient la plaine au nord de Znaïm, formés en carrés de trois à quatre mille hommes ; les angles de ces carrés donnaient passage à des cavaliers qui portaient des ordres de l'un à l'autre. La cavalerie était en arrière, et en avant se déployaient deux ou trois lignes d'infanterie d'où s'étaient détachés plusieurs milliers de tirailleurs. L'Empereur ordonna au maréchal Marmont de commencer le combat. Aux premiers pas que je fis pour descendre la colline, mes deux sous-pieds cassèrent et mes souliers restèrent dans la boue. Je les pris à la main et je marchai pieds nus, enfonçant dans la terre grasse jusqu'à mi-jambe. Quatre pièces de canon qui battaient la descente, après avoir tiré sur le premier bataillon, dirigèrent leur feu sur nous. Un boulet écrasa le talon à Briffon, le meilleur de mes amis après Vacherot. Ainsi je perdis dans la même campagne les deux hommes qui m'étaient les plus chers, et tous les deux de la même manière. Un second boulet enleva une file de la compagnie et la jeta si rudement sur moi que je tombai à la renverse, laissant échapper mon fusil et mes souliers. Je me relevai lestement et je repris mon rang. Un troisième boulet ayant emporté les deux bras d'un chasseur de l'escorte du maréchal, ce dernier dit en souriant : « Ce sont de vieilles connaissances, il faut leur passer quelque chose. » Un autre boulet décoiffa trois soldats sans les blesser. Nous perdîmes encore une

vingtaine d'hommes avant d'arriver au bas de la colline, où les projectiles ne nous atteignaient plus. Tandis que le bataillon s'éparpillait en tirailleurs, je me hâtai de remettre mes souliers, et aussitôt la compagnie, aidée de quelques voltigeurs, s'élança sur les quatre pièces et s'en empara. Elles étaient enfoncées dans la boue, et ne pouvant les amener faute de chevaux, nous cherchions à introduire des cailloux dans l'âme, quand le détachement préposé à leur défense accourut et nous força de rétrograder jusqu'à une rigole couverte de cadavres et rouge de sang. La mitraille et les boulets pleuvaient sur le talus de la rigole, et bientôt un peloton ennemi s'avançant sur notre gauche nous débusqua de notre abri, que je m'obstinai à n'abandonner que le dernier, en faisant feu sur le peloton autrichien. A peine étions-nous à découvert qu'une décharge à mitraille renversa le capitaine et tous les soldats qui étaient à quelques pas en avant de moi. Resté seul debout, je me joignis aux voltigeurs et je voulus tirailler ; mais le repoussement de mon fusil m'avait tellement meurtri l'épaule la veille que je dus cesser de tirer. Je fis alors plus d'attention aux balles, elles sifflaient si près de mes oreilles, que plusieurs fois je portais les mains à mes favoris, les croyant brûlés. Appuyé tranquillement sur mon arme et tournant mes regards vers la tente de l'Empereur, qu'on apercevait sur la colline, je disais en moi-même : « Il est là, il nous voit et il enverra du renfort quand il en sera temps. » Je n'éprouvai du reste aucun sentiment de crainte, m'étant adressé dès ma première campagne le raisonnement suivant : « Si tu es tué, tu n'auras plus à supporter ni fatigues ni privations ; la mort, c'est le repos ; si tu perds quelque membre, une retraite honorable assurera ton existence ; si tu n'es que blessé légèrement, c'est une bagatelle ; tu n'as donc

rien à redouter. D'un autre côté, en combattant avec courage, tu remplis ton devoir, tu sers dignement ta patrie et tu acquiers l'estime de tes camarades. » Ces idées une fois gravées dans mon esprit, je ne m'inquiétais plus de rien et je courais toujours en avant. Je n'ignorais pas cependant qu'il y a autant de mérite à rallier des fuyards ou à défendre une position qu'à enfoncer un peloton, mais je me laissais aller à l'impulsion de la vivacité française, que je sus modérer lorsque j'eus un commandement.

Vers cinq heures, le feu diminua par degrés, et des officiers qui parcouraient la ligne pour le faire cesser nous apprirent que le prince de Lichtenstein était dans la tente de l'Empereur, afin de traiter d'un armistice. Nous nous approchâmes des Autrichiens, nous leur serrâmes la main et nous causâmes amicalement avec eux à l'aide des Flamands, qui nous servaient d'interprètes. Peu d'instants auparavant, on avait poussé l'acharnement jusqu'à se battre à la baïonnette et à se prendre aux cheveux, tant les tirailleurs étaient rapprochés.

Le bataillon se réunit sous des cerisiers ; voici sa situation :

Grenadiers : 1 sergent, 1 caporal et 6 grenadiers.

1re compagnie : 1 sergent et 15 hommes (restés en arrière le 11 pour la garde du drapeau avec le capitaine).

2e compagnie : 1 sergent et 3 soldats.

3e compagnie : Le sergent-major, 1 caporal et 4 soldats.

4e compagnie : Le sergent-major et 1 soldat.

Voltigeurs : 12 soldats.

Total : 49 hommes.

Les échalas d'une vigne, arrachés et placés en travers sur des sillons pleins d'eau, nous formèrent des lits où nous dormîmes profondément à cinquante pas de l'en-

nemi. Au lever du soleil, on retira les avant-postes, et il fut aisé de voir, à l'attitude des deux armées, que les hostilités ne recommenceraient pas. J'avais été rejoint dans la nuit par des soldats restés en arrière et par quelques autres, qui, malgré la défense, avaient été conduire des blessés à l'ambulance. Je réunis en tout quatorze hommes, restant des cent vingt-huit qui composaient l'effectif de la compagnie au début de la campagne, dont cent trois étaient encore présents l'avant-veille. Les traîneurs avaient apporté deux bidons de vin. Je pris ces bidons et je me rendis à l'ambulance établie dans une ferme, au sommet de la colline, à une demi-lieue du champ de bataille. Cette ferme formait un grand bâtiment carré dont l'intérieur offrait une vaste cour. Les appartements, les hangars et les écuries étaient remplis de blessés. Les quatre sergents, le fourrier et plus de soixante soldats de la compagnie étaient couchés sur la paille dans la même chambre. Je leur distribuai mon vin, après en avoir réservé une gourde pour le capitaine, et une seconde gourde pour des officiers et sous-officiers de mes amis. L'un de ces derniers, qui était debout sur le seuil d'une porte, me fit apercevoir que j'avais quatre trous de balle aux basques de mon habit et me témoigna qu'il était bien aise que je n'eusse pas été blessé. « Il paraît que vous l'êtes légèrement, lui répondis-je. — Pardonnez-moi, » me dit-il, en me montrant son bras droit; il avait la main coupée. Avant de sortir de l'ambulance, je considérai un moment le spectacle que j'avais sous les yeux. Plusieurs centaines de blessés allaient et venaient sans avoir l'air de souffrir, quoique plusieurs d'entre eux dussent succomber par suite de leurs blessures. Une vingtaine de chirurgiens étaient occupés à panser des braves étendus à terre, dont quelques-uns, près

d'expirer, cherchaient en vain des yeux un ami qui s'intéressât à leur sort ; ils mouraient sans qu'une larme fût répandue sur leur tombe. Plus loin, des bras et des jambes amoncelés dans un coin avec les balayures de la maison semblaient y être déposés comme objets de la même nature.

De retour au bivouac, j'appris plusieurs incidents singuliers arrivés la veille et l'avant-veille, outre ceux dont j'avais été le témoin.

Une marmite de la compagnie avait été percée de cinq trous sur le dos du soldat qui la portait, sans qu'il fût blessé.

Coussine, chienne caniche du sergent-major de la 3e compagnie, blessée au dos et à l'une des pattes le 10, avait été tuée d'une balle à la tête le 11. Ce même sergent-major, buvant un coup d'eau-de-vie dans une gourde qu'un sergent portait en bandoulière, eut la gourde emportée des mains par une balle qui tua le sergent, beau jeune homme de vingt-deux ans.

Le capitaine de la 2e compagnie avait été atteint au ventre par une balle. Quand on voulut panser sa blessure, on s'aperçut qu'un napoléon de quarante francs, qui faisait partie d'une ceinture assez bien garnie, était contourné en calotte et que le capitaine n'avait qu'une meurtrissure.

Une décharge de mitraille avait percé le shako d'un voltigeur, enlevé l'argent de sa poche et cassé son fourreau de baïonnette sans qu'il eût reçu la moindre blessure.

Un soldat mangeait les cerises d'une branche que le canon avait abattue, un boulet la lui fit tomber des mains, il la ramassa froidement ; un second boulet la lui enlevant de nouveau, il se retira épouvanté.

Je me promenai quelque temps sur le champ de bataille, couvert d'hommes de ma connaissance. Je regrettai particulièrement trois superbes caporaux de grenadiers dont j'avais été le fourrier et qui étaient étendus à deux pas les uns des autres.

Vers midi, le régiment se mit en marche et traversa le pont de Znaïm, encombré de cadavres autrichiens qu'on avait rangés des deux côtés pour laisser le passage libre. Nous étions sur la route de Vienne que l'Empereur avait suivie. Cette route est aussi celle qu'il parcourut en allant à Austerlitz. A cette époque toutes les villes et villages situés sur ce chemin avaient été en partie incendiés; rebâtis à neuf depuis 1805, les Autrichiens y avaient mis de nouveau le feu pour retarder la marche de nos troupes. Je remarquai une ville dont les rues tirées au cordeau avaient près d'un quart de lieue de long; il n'y restait que des pans de mur. Les cadavres brûlés et épars dans toutes ces ruines étaient noirs, extrêmement rapetissés et si légers que d'un coup de pied on les faisait changer de place. Les sept régiments venus de Dalmatie s'établirent dans un camp formé de belles baraques de paille. Ce camp était situé à un quart de lieue de Krems, faisant face du côté de Vienne et appuyant sa droite au Danube. Le colonel, m'ayant appelé auprès de lui comme secrétaire provisoire, me nomma adjudant sous-officier (21 juillet), et me dit que pour me récompenser de ma belle conduite à Znaïm, il me proposait pour officier.

Le 14 août, le corps d'armée se prépara à célébrer la fête de l'Empereur, et le 15 au matin, on vit un superbe arc de triomphe élevé au milieu du camp et toutes les baraques enjolivées et surmontées de drapeaux placés au sommet et aux angles. Des planches clouées sur des piquets plantés à terre, entre les baraques des officiers et celles des sol-

dats, formaient une table continue, et deux rangs de bancs de plus d'une demi-lieue de long étaient ombragés par une allée de jeunes arbres coupés sur les bords du Danube et ployés en berceau. Les tables des officiers et des généraux étaient dressées dans l'enceinte d'une immense baraque. Vers dix heures, la table des soldats se couvrit de mets encadrés dans deux lignes de bouteilles de vin ; à un premier coup de canon, neuf à dix mille hommes se mirent à table [1]. A un second coup, on but à la santé de l'Empereur, et le vin rendant les soldats plus liants, on convia au festin dix à douze mille paysans et paysannes accourus des villages voisins ; à un troisième coup qui donnait le signal des jeux, les tables furent désertées.

Vingt soldats rangés sur une seule ligne, le sabre nu à la main et les yeux bandés, tournaient le dos à un dindon enterré à trente pas de distance et dont on ne voyait que la tête ; chaque soldat, après avoir fait demi-tour, marcha seul et successivement vers le dindon pour lui couper le cou. Les uns frappaient en deçà ou au delà du but, les autres à droite ou à gauche, et comme tous prenaient des précautions minutieuses afin d'enlever la tête d'un seul coup, condition exigée pour obtenir le prix, le spectacle était assez comique.

Plus loin, une trentaine d'hommes exécutaient la course des sacs ; ici une corde tendue en haut de deux piquets supportait un baquet plein d'eau, sous lequel était fixée une planchette percée d'un petit trou. Les soldats qui disputaient ce prix, montés chacun sur un char, les rênes d'une main, un bâton de l'autre, devaient enfiler le trou à la course. Le premier qui entra en lice toucha la planchette

1. Nous avions été rejoints par les bataillons de dépôt, et la plupart des blessés étaient rentrés.

à côté du trou; le coup fit tourner le baquet et il reçut l'eau sur la tête. Il en fut de même de la plupart de ceux qui suivirent. Des courses, des luttes, des mâts de cocagne et autres divertissements terminèrent la journée. Les honneurs qu'on rendit le lendemain aux vainqueurs des jeux, déjà récompensés par des montres et des couverts d'argent, furent encore le sujet de quelques fêtes particulières.

Ce jour fut le plus beau de ma vie : je reçus ma nomination d'officier datée du 14 et envoyée de Schœnbrunn le 15. J'étais débarrassé pour toujours du sac et du fusil que j'avais portés pendant neuf ans; je n'avais plus à craindre d'être destitué pour la moindre faute; j'allais jouir de la considération que donne l'épaulette et je voyais devant moi la perspective d'un avancement certain, ne fût-ce qu'à l'ancienneté. D'un autre côté, j'allais recevoir 850 fr. de première mise et de gratification d'entrée en campagne; j'allais avoir 1,000 fr. d'appointements et je pouvais assurer désormais l'existence de ma mère. Je repassai quelque temps ces agréables idées dans mon esprit et j'écrivis ensuite à ma mère pour lui faire part de cette heureuse nouvelle [1].

Le colonel me donna le commandement de la 3e compagnie du 2e bataillon. Un matin, deux heures avant le jour, le plus furieux des orages éclata sur le camp; les coups de tonnerre, tels que je n'en ai jamais entendu de pareils, semblaient partir de dessus ma baraque ; bientôt des cris bruyants et prolongés m'obligèrent de sortir; le feu était au camp, et à la lueur de la flamme et des éclairs, je vis

1. Les officiers nouvellement promus ayant donné un repas à Stein, je profitai de cette occasion pour visiter les lieux où le 100e régiment s'était immortalisé dans la campagne de 1805. (Voir les *Victoires et conquêtes*, vol. XV, p. 195.)

des soldats en chemise courant çà et là pour sauver leurs effets. La foudre frappa un soldat sous mes yeux et enleva un baquet plein de haricots de dessus la tête d'un autre sans lui causer le moindre mal. La pluie qui tombait à flots, loin d'éteindre l'incendie, en augmentait la violence, car la paille mouillée brûlait d'un feu plus vif que celle qui ne l'était pas. On fut contraint de faire la part du feu en abattant une partie du camp. Je sus que le feu avait commencé à la baraque d'un capitaine de grenadiers du 5e régiment qui avait été tué par la foudre avec son domestique. Ce grand tableau de la colère de la nature, qui fit frémir les habitants de Krems et des villages voisins, ne fut qu'un amusement pour les soldats de Napoléon. Les foudres de l'artillerie qu'ils avaient bravées tant de fois étaient bien plus redoutables que celles du ciel.

L'Empereur vint nous passer en revue dans les premiers jours de septembre. Il avait beaucoup grossi depuis que je l'avais vu à Paris. Il portait ce jour-là, selon son habitude, le chapeau si connu, de vieilles épaulettes de colonel, un habit de drap bleu à collet et parements rouges [1], semblable à ceux des invalides, une veste et un pantalon de casimir blanc et des bottes à l'écuyère. Après quelques manœuvres, le corps d'armée défila devant lui ; il était à

1. En route, il se couvrait d'une redingote grise qu'il ne quittait guère. Celle qu'il portait en 1805 était si usée que les soldats disaient plaisamment que le major général lui retenait son prêt pour lui en acheter une neuve à Vienne, ce qui n'eut lieu cependant que deux ans après, en Prusse. La première fois qu'il la mit, il faisait un temps affreux ; un grenadier, le voyant passer, dit tout haut : « Tiens, le camarade s'est f.... une bonne capote sur le dos. » L'Empereur, qui l'entendit, se retourna et répondit froidement : « C'est que le camarade en avait grand besoin. » Dans la même campagne, des soldats affamés lui ayant crié : « *Crona ! crona !* » (pain en esclavon), il leur répondit : « *Nema* » (il n'y en a point), ce qui les fit bien rire.

pied, les mains derrière le dos, le haut du corps un peu courbé, prenant de temps en temps des prises de tabac, et indiquant du doigt la place de bataille des régiments. A mesure que les soldats arrivaient sous ses yeux, ils criaient : « Vive l'Empereur ! » Ces cris partaient du cœur et étaient poussés avec un enthousiasme qui tenait presque du délire. Tandis que je criais comme les autres, je regardais ce grand homme avec admiration, et je me disais : « La voilà, cette tête puissante, la première du monde, d'où sont sortis tant de prodiges. » Alors, redoublant de force, je m'écriais de nouveau : « Vive l'Empereur ! » Quel guerrier n'eût pas été ému ? Nous avions devant nous le plus grand capitaine qui ait encore paru sur la terre, l'homme le plus extraordinaire que présentent les siècles (Jouy, Las Cases).

L'Empereur accorda vingt croix au régiment : dix pour les officiers et dix pour les sous-officiers et soldats ; elles furent données par le colonel aux hommes qui lui avaient rendu quelque service ou qui s'étaient abaissés à le flatter ; son domestique, son perruquier, son sapeur d'ordonnance, le sergent qui avait escorté les équipages et plusieurs officiers et sous-officiers de son pays ne furent pas oubliés, ainsi que le commandant de notre bataillon, qui s'était tenu à l'écart à Znaïm. Dix décorations, données en 1805, avaient été distribuées de la même manière.

La solde fut mise au courant, moitié en traites sur le trésor français, moitié en papier-monnaie autrichien ; je réalisai ainsi deux mille francs que j'envoyai à ma mère.

Le colonel ayant reçu l'ordre de former une compagnie d'artillerie régimentaire, composée de soixante-quatre canonniers et soldats du train, commandée par un lieutenant et par un sous-lieutenant, me désigna pour remplir cette dernière place et me chargea de concourir avec le

lieutenant à l'organisation et à l'instruction de cette nouvelle compagnie. Nous reçûmes deux pièces de 4, des caissons et des fourgons. Me voilà à cheval, pistolets à l'arçon, sabre traînant au côté et faisant exécuter la manœuvre du canon d'après les instructions de l'artillerie légère.

CHAPITRE VII

Entrée à Vienne. — Expédition en Bosnie contre les Turcs. — Nouveau séjour en Italie. — Une querelle de garnison. — Retour en France. — Départ pour l'Espagne.

Au commencement d'octobre, le corps d'armée partit pour Vienne. Il pleuvait ; la route était couverte de boue et encombrée de troupes et d'équipages ; la nuit vint, l'artillerie resta en arrière, et le chemin s'étant rétréci dans un endroit où il était très encaissé, le large fourgon d'ambulance se trouva pris sans pouvoir avancer, il fallut dételer, attacher des chevaux derrière le fourgon, le faire reculer et le conduire à travers champs. Un ravin nous barra le passage et le fourgon, les hommes et les chevaux, entraînés sur la pente, roulèrent pêle-mêle jusqu'au fond. On eut bien de la peine à retirer de là le fourgon. Le lendemain je traversai le Danube à Stockerau, et j'arrivai à Vienne à onze heures du soir. Le matin je visitai la ville : elle est plus petite que le faubourg Leopoldstadt, où nous étions logés avec la plus grande partie de l'armée. Je remarquai une jolie aiguille devant la cathédrale, mais le palais impérial me parut assez mesquin.

Le prince Eugène passa le corps d'armée en revue le jour où l'empereur faillit être assassiné à Schœnbrunn. La semaine suivante, nous reçûmes l'ordre de nous rendre dans les provinces illyriennes, qui venaient d'être cédées à la France par le traité de paix. Le soin de prendre des vivres dans les fourgons fut cause que je ne partis de

Vienne qu'une heure après le régiment. Nos troupes rasaient les remparts, et le peuple, irrité de cet affront, cherchait à se venger sur les soldats qu'il rencontrait dans les rues. Mon maréchal ferrant, ayant reçu quelques coups, dégaina et blessa un portefaix à la tête. On l'aurait mis en pièces si je ne l'eusse défendu en faisant le moulinet avec mon sabre. Je tenais la populace en respect lorsqu'une garde bourgeoise accourut et le conduisit chez le général Andréossy, gouverneur de la ville. Ne voulant pas l'abandonner, je marchais en tête de la garde, à côté du portefaix couvert de sang, qui ameutait le peuple par ses cris. J'étais fort mécontent de voir tous les yeux fixés sur moi. Arrivé en présence du général, je lui rapportai en peu de mots ce qui s'était passé et je le priai de retenir la garde et le portefaix au palais, afin de me donner le temps de m'éloigner avec mon soldat. Comme j'avais choisi mes expressions et que j'avais parlé avec chaleur, le général me répondit en souriant qu'on ne pouvait rien refuser à un si bon avocat, et il donna des ordres en conséquence.

Nous marchâmes plusieurs jours, accompagnés par des nuées de corbeaux qui croyaient sans doute que nous allions livrer quelque nouvelle bataille et qui nous regardaient comme une proie assurée : Essling et Wagram ne les avaient pas satisfaits. Sur cette route, j'échappai à un grave danger ; nous venions de traverser une petite ville, et voulant passer du centre à la tête de la compagnie, je poussai mon cheval entre la roue d'un fourgon et l'un des côtés de la porte de cette ville ; j'ignorais qu'à la sortie de cette porte un ruisseau profond, sans garde-fou, et resserré dans un canal de pierres de taille, longeait le chemin, qui était très étroit. Pendant quelques secondes, le cheval, pressé par le moyeu, dut tellement creuser le flanc que l'aplomb de mon corps portait sur l'eau. Le che-

val gagna enfin le devant de la voiture, à ma grande satisfaction.

De Laybach, où nous restâmes quelques jours, le régiment se rendit à Neustadt, et, après un mois de garnison, il partit pour Carlstadt. La route, qui passe sur des collines, était couverte de glace. Les chevaux tombaient à chaque instant et se laissaient assommer sans vouloir tirer, ou reculaient au lieu d'avancer : il fallait dix à douze chevaux pour hisser un fourgon ; les traits cassaient, des limons se rompirent et plusieurs soldats risquèrent de tomber dans des précipices avec leurs chevaux. On n'entendait que des cris et des jurements, lorsque, vers dix heures du soir, nous fûmes assaillis par un orage. Les éclairs laissant voir la route, nous profitâmes de leurs clartés fugitives pour en surmonter les obstacles. Le lendemain nous passâmes par des chemins si couverts de boue que les chevaux s'enfonçaient jusqu'au ventre ; et à Carlstadt, où nous n'arrivâmes qu'à minuit, il n'y en avait pas moins de trente centimètres dans toutes les rues.

De Carlstadt nous nous rendîmes à Sluin, chef-lieu d'un canton inculte, habité par des Croates pareils à ceux des environs de la Dalmatie. J'appris des aides de camp du maréchal, Fabvier et Damrémont, avec lesquels j'avais fait connaissance, que nous allions nous battre contre les Bosniens qui, pendant notre campagne en Autriche, s'étaient emparés de quelques territoires sur la frontière. Peu de jours après, le régiment s'avança dans un pays désert et se mit en ligne avec le 79e et le 8e léger, en face d'une petite armée turque, composée en grande partie de troupes irrégulières, sous les ordres de l'aga de Vihacs, usurpateur des terrains contestés. A peine le premier poste fut-il établi que des cavaliers ennemis fondirent sur la sentinelle, qui tua le plus avancé et fut sabrée par les

autres. Les soldats du poste se serrèrent dos à dos, firent feu et croisèrent la baïonnette. On courut à leur secours, et tandis que les Turcs se retiraient, le cheval de l'homme tué vint droit à nous, sauta par-dessus nos têtes et disparut.

Les Turcs chantèrent des prières pendant la nuit, et de bon matin, ils vinrent en grand nombre puiser de l'eau à une source située en avant de leur camp ; on pointa sur eux une pièce, le boulet tua deux hommes et fit jaillir l'eau à la figure des autres qui, épouvantés, prirent la fuite, aux grands éclats de rire de nos soldats. Le lendemain, au lever du soleil, trois régiments d'infanterie arrivés la veille se montrèrent sur la gauche de l'ennemi, et deux régiments de chasseurs à cheval parurent sur leur droite; en même temps nous reçûmes l'ordre de nous porter en avant. La cavalerie turque, au lieu de rétrograder, pour ne pas être prise entre trois feux, fondit au contraire sur nous; c'était une nuée d'hommes sans uniforme, montés sur de petits chevaux maigres, d'une légèreté sans égale, obéissant à la voix et à la pression des genoux du cavalier, qui ne se sert ni de bride ni d'étriers. Ils furent reçus par un feu roulant qui ralentit leur ardeur ; quelques coups de canon à mitraille achevèrent de les mettre en désordre ; ils se replièrent. La plupart des chevaux dont les cavaliers étaient tombés s'arrêtèrent d'eux-mêmes. D'autres cavaliers, mettant pied à terre sous une grêle de balles, attachèrent les blessés et les morts sur leurs chevaux, les bras pendants d'un côté et les jambes de l'autre, et se remettant de nouveau en selle, disparurent tous à la fois. Un cavalier blessé, qui ne pouvait se relever, s'entortilla une main avec la queue de son cheval, et le piquant de l'autre avec son sabre, se laissa rapidement traîner et nous échappa. Quelques Turcs cependant restèrent sur place, et plusieurs

autres que leurs chevaux avaient emportés furent tués sur les derrières de l'armée, après avoir donné une alerte aux équipages. Nous avançâmes au pas de charge, faisant feu de nos pièces sur l'infanterie postée plus loin. A notre approche, cette infanterie recula à son tour et se plaça sous la protection d'une redoute armée de canons ; la cavalerie se reforma et les boulets et les balles furent dirigés sur notre colonne, qui continua sa marche avec autant de calme que si elle avait été à la manœuvre. Nos pièces et celles du 8e léger, s'étant avancées à la prolonge, portèrent le désordre dans les bataillons turcs ; les chasseurs à cheval les serrant de près d'un côté, et les régiments arrivés la veille approchant de l'autre, ils rétrogradèrent de nouveau. En passant dans la redoute, je la vis couverte de morts ; un de nos boulets, entré par une embrasure, avait enlevé le crâne à un géant d'environ 1m90 et gros en proportion de sa taille. Nous continuâmes notre poursuite jusqu'à un joli village où les Turcs voulurent tenir ; mais les pièces, les voltigeurs et la cavalerie les débusquèrent promptement et ils s'enfuirent à travers un bois [1].

Les habitants du village n'ayant pas prévu que nous ferions six lieues en combattant, n'avaient eu à notre approche que le temps de se sauver ; le maréchal donna l'ordre de brûler le village. Je courus avec quelques officiers à la maison la plus apparente ; des appartements grillés donnant sur une cour nous ayant paru être le sérail, nous l'incendiâmes en l'honneur du beau sexe. Jamais je n'ai assisté à un aussi grand feu ; plus de cent maisons, la plupart construites en planches, flambaient à la fois. De retour à la compagnie, je trouvai une dizaine de canon-

1. Je remarquai que la plupart des trompettes des chasseurs à cheval, qui étaient habillés de rouge et qu'on avait sans doute pris pour des officiers, étaient blessés.

niers dansant grotesquement habillés en Turcs, d'autres plumaient des volailles, dépeçaient des agneaux et des cochons de lait et préparaient le repas. Un tronc d'arbre de trois à quatre mètres de hauteur sur un mètre de diamètre, creux d'un bout à l'autre, qui était à terre près du campement de la compagnie, fut placé sur un tas de planches embrasées ; la flamme, sortant par le haut du tronc avec impétuosité, forma une gerbe de feu. Les canonniers, charmés du bel effet que cet arbre produisait, se prirent par la main et dansèrent une ronde autour en imitant le chant des Turcs. La compagnie étant campée en avant du front, il vint des soldats de tous les régiments pour jouir de ce spectacle.

Le lendemain nous marchâmes sur Vihacs, dont nous apercevions déjà les jolies maisons blanches, lorsqu'à notre grand regret l'aga, désireux de s'épargner notre visite, rendit les terrains usurpés et paya les frais de l'expédition. J'appris que la Porte, à qui l'aga n'avait pas voulu obéir, avait permis au maréchal de se faire justice lui-même. Le même jour nous revînmes sur nos pas et nous rencontrâmes un régiment croate en marche pour nous rejoindre ; chaque soldat de ce régiment portait trois bâtons pointus d'un bois dur ; l'un de ces bâtons se plantait à terre et était surmonté des deux autres placés en X, de sorte qu'en un instant, les Croates étaient abrités derrière des lignes de chevaux de frise, précaution utile contre la cavalerie turque.

La roue d'un fourgon se brisa à trois lieues de Sluin ; il était rempli d'avoine pour les chevaux du colonel, qui me prescrivit de rester à la garde du fourgon avec dix hommes, ajoutant que le lendemain il m'enverrait une autre roue. Il était à craindre que des maraudeurs turcs n'eussent suivi notre mouvement ; aussi, quoique la nuit fût très

froide, je la passai sans feu et dans le plus grand silence. Le matin la roue arriva, mais elle était trop petite; nous nous en servîmes cependant à l'aide de cordages et nous atteignîmes Sluin, où je me procurai une autre roue. Je rejoignis le régiment à Carlstadt, d'où il partit pour Mœttling. Il pleuvait le jour du départ et il faisait très froid. Je voulus marcher pour me réchauffer les pieds; mon cheval, jeune et vif, donna un coup de tête qui m'enleva la bride des mains, et s'élança dans la campagne couverte d'eau. Toutes les fois que j'étais sur le point de le saisir, il faisait un bond et s'éloignait de nouveau; il me conduisit ainsi près d'une lieue dans les terres; j'allais l'abandonner, car je m'exposais, en continuant ma poursuite, à rencontrer des Croates qui m'auraient sans doute assassiné, mais le regret de perdre mon portemanteau, contenant mon argent et mes meilleurs effets, me fit tenter un dernier effort qui me réussit.

La compagnie fut détachée au château de Guirovo. La dame du logis et une de ses parentes, toutes les deux fort jolies, proposèrent au lieutenant, à l'intendant de la maison et à moi, de les accompagner à un bal de Mœttling. Elles montèrent dans leur char à coquille et nous les escortâmes à cheval. Le lieutenant, qui se croyait un excellent cavalier, espérant briller aux yeux de ces dames, défia l'intendant à la course. Ils partirent, je les suivis; les trois chevaux se touchaient, le char volait sur nos traces. Le lieutenant, afin d'être plus libre de ses mouvements, s'approcha trop du bord du chemin; le sol manqua sous les pieds de son cheval et il roula avec son maître dans le champ voisin. Mon cheval, épouvanté de cette chute, fit un bond et me lança de l'autre côté de la route. Ces dames arrivèrent, et nous voyant couverts de boue mais sans blessures, elles ne purent s'empêcher de rire. Pour comble de désagré-

ment, nous fûmes obligés de rentrer au château à pied, attendu que les deux chevaux, libres du frein, avaient regagné l'écurie au galop.

Revenus à Neustadt, les officiers du régiment donnèrent un bal. Plusieurs demoiselles refusant d'y assister sous divers prétextes, l'officier chargé avec moi des invitations, fatigué de leurs défaites, leur disait en français de l'air le plus gracieux : « Tas de bégueules, allez au diable, » à quoi elles répondaient que nous étions trop honnêtes et nous reconduisaient poliment. Instruites plus tard du sens de nos paroles, elles nous en témoignèrent leur ressentiment par des regards foudroyants, des airs de mépris ou de petites mines boudeuses très divertissantes. Voulant encore nous amuser à leurs dépens, nous choisîmes un soir où il faisait un froid de sept à huit degrés ; coiffés d'un mouchoir blanc, une chemise passée sur nos vêtements, nous allâmes danser, vers minuit, sous leurs croisées, au son de plusieurs instruments. Étonnées d'entendre de la musique à pareille heure, elles se levèrent, ouvrirent doucement leur fenêtre, et nous voyant sauter sur la neige en chemise, elles bravèrent la rigueur du froid à demi habillées, afin de jouir d'un spectacle où, à leur insu, elles jouaient le premier rôle [1].

1. Un soir, à l'entrée de la nuit, nous étions sur la grande place de la ville, lorsque Julien, un de mes amis, voyant arriver la voiture du général Bertrand qui commandait la brigade, s'élance tout à coup à la tête des chevaux en criant au cocher d'un ton effrayé : « Arrêtez, arrêtez, où allez-vous, malheureux ! Est-ce que vous ne savez pas que le pont vient de s'écrouler ? — Le pont vient de s'écrouler ? dit le général, qui mit la tête à la portière. — Ah ! c'est vous, mon général, pardon ; oui, le pont vient de s'écrouler, et comme il fait très obscur, il est heureux que nous nous soyons trouvés là pour vous avertir. — Je vous remercie infiniment, Monsieur, et vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez bien m'indiquer le logement de votre colonel. — Avec plaisir, mon général, venez. » — « Colonel, dit le général, je viens vous demander l'hospitalité pour cette nuit ; je comptais me rendre à Mœttling, mais la chute de votre pont me retient

Nous partîmes pour Udine, d'où je revins à Laybach avec mission d'y déposer le matériel de la compagnie et de remettre les chevaux à l'intendant de Goritz, chargé de les placer chez les propriétaires des environs. De retour à Udine, je fus logé dans un café où j'occupais une chambre du second étage ayant vue sur une terrasse située au premier étage et sur la cour. Un jour, de très bon matin, je sentis un malaise qui me réveilla; ma chambre était remplie de fumée et la porte brûlait. Je me hâtai de jeter par la fenêtre mes effets et les matelas du lit sur la terrasse et je me laissai choir dessus. De là je descendis dans la cour, où j'appris que le feu avait commencé par une mouchure de chandelle tombée par mégarde sous le comptoir.

J'allai voir Venise avec d'autres officiers; nous traversâmes le pont du Rialto et la place Saint-Marc; nous admirâmes le palais du Doge, l'église aux cinq dômes et le clocher isolé haut de plus de cent mètres, etc. Je n'ai rien vu, comme ville, d'aussi beau que Venise; ses maisons en terrasse couvertes d'arbustes et ses canaux parsemés d'élégantes gondoles offrent un coup d'œil ravissant.

ici. — Comment! le pont est tombé ? dit le colonel étonné. — Sans doute, reprit le général, ne le savez-vous pas ? — Non, vraiment, » dit le colonel, et appelant son sapeur d'ordonnance, il lui demanda comment il ne l'avait pas prévenu de la chute du pont : « Parce que je n'en savais rien, » dit le sapeur. — « Vous n'en saviez rien? Voilà comme vous êtes, vous autres, vous ne savez jamais rien. Allez voir cela. » Le sapeur revint assurer au colonel que le pont était toujours à sa place. « Mais, s'il en est ainsi, dit le général, quel intérêt pouvait avoir cet officier à me tromper ? — Je saurai cela, » répondit le colonel, et s'adressant au sapeur : « Amenez-moi, lui dit-il, le premier officier que vous trouverez sur la place. » — Julien, qui se tenait aux aguets, se présenta et suivit le sapeur : « Qui a dit au général que le pont était tombé? » demanda le colonel : « C'est moi, répondit Julien. — Pourquoi l'avez-vous trompé ? — Pour vous procurer le plaisir de lui donner à souper, et pour l'empêcher peut-être de se tuer en voyageant de nuit par de si mauvais chemins. — Ah! dit le général en riant, puisque Monsieur avait de si bonnes intentions, il mérite bien que vous l'invitiez à souper avec nous. » Ce que le colonel trouva fort juste.

Le colonel partit pour Paris. Barbereau, ancien aide de camp, passé capitaine au régiment depuis peu, s'empara de l'esprit des deux chefs de bataillon et se rendit le tyran du régiment. Il insinua aux capitaines que la familiarité qui existait entre eux et les autres officiers en campagne devait cesser en garnison, et les engagea à prendre envers nous ce ton de supériorité qui convenait, disait-il, à leur grade. La première fois qu'il fut de semaine, au lieu de recevoir individuellement les cartes d'appel, comme cela se pratiquait au régiment, il nous fit former en cercle autour de lui, et nous retint jusqu'à ce qu'il eût reçu le rapport des compagnies logées à l'autre extrémité de la ville ; nous manquions ainsi tous les soirs le commencement du spectacle. Il n'ignorait pas que cette mesure nous était désagréable, et comme il ne tenait aucun compte de la contrariété que nous éprouvions, je pris un soir la parole et je lui dis : « Capitaine, quand on arrive dans un corps, on se renseigne sur la manière dont se fait le service et l'on s'y conforme ; je vous déclare donc que nous n'attendrons plus qu'il vous plaise de nous renvoyer. » Pour toute réponse, il m'infligea quinze jours d'arrêts ainsi qu'à tous les autres officiers de semaine, et il dit au commandant que j'étais un insolent. Les quinze jours finis, il prétexta une indisposition et il garda le lit. D'après le règlement qu'il avait mis lui-même en vigueur, nous devions le remercier de la levée de nos arrêts ; je me rendis chez lui avec un lieutenant à qui j'avais communiqué mon dessein. Nous le trouvâmes seul : « Je viens, lui dis-je, vous remercier de la levée de mes arrêts et vous demander raison de l'insulte que vous m'avez faite en me traitant d'insolent. » Il me répondit d'un ton hautain et d'un air de mépris : « Ah ! ah ! vous êtes bien hardi ! allons, passez-moi la porte ! » et me la désignant du doigt avec autorité, il ajouta : « Allons

donc, vite, dehors. » Je lui répliquai froidement : « Je m'étais bien douté qu'un homme qui se conduisait comme vous ne pouvait être qu'un lâche. » En même temps, je lui appliquai une chiquenaude sur le nez; il poussa de hauts cris et nous sortîmes aussitôt de chez lui. Une heure après, l'adjudant-major vint prendre mon sabre et me conduisit à la citadelle, où je fus enfermé dans une chambre voûtée, d'où Attila regarda jadis brûler Aquilée. Je sus que Barbereau s'était plaint que je lui avais donné un coup de poing sur la figure et qu'il exigeait qu'on me traduisît devant un conseil de guerre. Je ne craignais pas d'être condamné, parce que j'étais sûr de l'officier qui m'avait accompagné, mais désireux d'éviter le désagrément d'être jugé, je me disposai à écrire au général Huart, qui commandait le département, lorsqu'on me rendit ma liberté par ordre de ce général. Instruit de ce qui s'était passé, il avait envoyé chercher le commandant du régiment et Barbereau, et après avoir donné une semonce au premier, il s'était adressé au second en ces termes : « Pour vous, Monsieur, il ne vous reste d'autre parti que de vous mesurer avec cet officier ou de quitter le régiment; on doit beaucoup à la discipline, mais encore plus à l'honneur. » J'allai remercier le général de la protection qu'il avait bien voulu m'accorder; il me répondit : « Je suis fâché qu'il existe de la désunion dans un si beau corps d'officiers; du reste, j'approuve votre conduite. » Le même jour, le commandant dit à Barbereau devant tous les officiers réunis : « Pour votre affaire avec Desbœufs, vous vous arrangerez comme vous voudrez, je ne m'en mêle plus. » Barbereau m'aborda et me signifia qu'il m'attendait dans une heure à la porte d'Aquilée; nous eûmes bientôt choisi un lieu commode; j'ôtai mon habit, je mis l'épée à la main et j'attendis mon adversaire; son dessein devait être de me

surprendre, car au lieu de se mettre en garde, il me porta un coup tout à fait à l'improviste; je parai et, en ripostant, je lui enfonçai mon épée dans le sein. Cela fut fait si lestement que les témoins ne s'en aperçurent même pas; je lui criai : « Vous êtes blessé! » et je me tins sur la défensive. Emporté par la colère ou enhardi par mon inaction, il s'abandonna sur moi, en me pressant assez vivement : je parai ses coups et je lui répétai deux ou trois fois : « Vous êtes blessé! » Je voyais en effet du sang au bout de mon épée; comme il ne m'écoutait pas, je m'écriai : « Vous en voulez un autre, vous êtes mort. » J'allais me fendre sur lui et le percer d'outre en outre, lorsqu'il tomba sans connaissance. La blessure, quoique dangereuse, ne fut pas mortelle; ce qu'il y eut de singulier, c'est que Barbereau fut guéri par Moynier, de Perpignan, chirurgien de l'hôpital militaire, qui m'avait prêté son épée à lame triangulaire; Barbereau avait exigé que le duel eût lieu avec une épée de cette espèce. Le résultat de cette affaire combla de joie mes camarades et rabattit l'orgueil des capitaines.

Le ministre venait d'accorder des congés de semestre; j'étais sur la liste des semestriers et je partis avec d'autres officiers. A notre passage à Crémone, le Pô, grossi par les pluies qui tombaient depuis plusieurs jours, inondait la ville. Nous apprîmes qu'à la hauteur de Plaisance, où nous comptions le traverser, il avait trois lieues de large. Nous nous rendîmes à Pavie; l'eau du Tessin couvrait les rues; nous louâmes une barque et nous voguâmes sur la grande route, guidés par deux rangées de saules qui laissaient voir les extrémités de leurs branches au-dessus de l'eau. Le lendemain nous traversâmes le Pô sur un grand bateau près de Voghera; il avait dans cet endroit plus d'une lieue de large et il était très profond vers le milieu. Arrivés au pied du col de Tende, nous prîmes des mulets, et laissant

le chemin à notre gauche, nous montâmes directement par des raccourcis pendant trois heures avant d'arriver au sommet du col. C'est de cette position qu'Annibal vit l'Italie pour la première fois. Je considérai pendant quelques instants les champs italiens, la mer de Gênes et les hautes cimes des Alpes; et puis, portant mes regards vers la descente, j'aperçus une immense route se repliant tant de fois sur elle-même que le flanc de la montagne en est tout sillonné; Tende paraissait placé comme au fond d'un abîme. Nous descendîmes rapidement à pied pendant plus de deux heures, par des sentiers qui coupent la route dans tous ses détours, et nous la traversâmes souvent sans jamais la suivre. On m'assura qu'il faut deux jours aux voitures pour la remonter. On compte vingt-huit lieues de Tende à Nice. Cette route est très pittoresque. Dans certains endroits le chemin est taillé dans le roc; plus loin il est resserré entre des précipices et des rochers élevés à perte de vue. Nous distinguions les portes et fenêtres des maisons de quelques villages situés à une distance de deux ou trois lieues sur nos têtes. Le pont du Var avait été emporté; nous passâmes la rivière à l'aide de longues planches branlantes posées sur les piles du pont que les eaux battaient avec furie.

Ma mère fut bien agréablement surprise de mon arrivée. Peu de temps après, les bataillons de dépôt des régiments de l'armée de Dalmatie passèrent à Perpignan, se rendant en Catalogne; j'invitai à dîner le commandant du bataillon de notre régiment et six officiers; trois ans après, la moitié de mes convives avaient été tués et les autres blessés. Sur la fin du repas, le commandant émit l'opinion que les bataillons qui étaient en Illyrie ne tarderaient pas à venir en Espagne. Ces paroles furent un coup de foudre pour ma mère, elle pâlit et cessa de manger. Dévote et

royaliste, elle avait la guerre d'Espagne en horreur, et elle frémissait à la seule idée que je pourrais tremper mes mains dans le sang des moines armés. Les prévisions du commandant se réalisèrent. Les régiments du corps d'armée vinrent en Catalogne, à l'exception de notre régiment, qui se dirigea de Narbonne sur la Navarre. Je reçus l'ordre de rejoindre. Au moment du départ, ma mère m'embrassa froidement et me dit d'un ton solennel : « Adieu, nous nous reverrons dans l'autre monde où je vais bientôt t'attendre. » Ce même jour, soit désespoir, soit qu'elle sentît déjà les atteintes du mal qui devait la conduire au tombeau, elle se mit au lit et n'en sortit plus.

CHAPITRE VIII

La guerre d'Espagne. — Combats autour de Pampelune. — L'armée d'Aragon et le maréchal Suchet. — Siège et capitulation de Valence. — Un convoi de prisonniers. — Le gouvernement de Fuentès.

Le régiment se rendit à Saint-Jean-Pied-de-Port et prit le sentier que Charlemagne avait suivi dans son expédition en Espagne. Parvenus sur la crête des Pyrénées, après deux heures de montée, nous franchîmes la ligne qui sépare la France de l'Espagne. Le colonel avait adopté un ordre de marche qui prouvait son incapacité militaire. Au lieu de faire éclairer ses flancs et de ne pas nous séparer, il nous avait divisés en cinq petits corps tellement éloignés les uns des autres qu'il était aisé de nous battre et de nous enlever partiellement. Nous bivouaquâmes dans la plaine de Roncevaux où Roland fut, dit-on, tué par Bernard del Carpio; on reconnaît encore le lieu du combat au piédestal d'une croix de pierre élevée par l'orgueil espagnol et renversée par nos soldats dans la campagne de 1794. Le lendemain, après avoir traversé plusieurs villages dont les habitants se tenaient cachés, nous arrivâmes à Pampelune. Au premier aspect, je crus que la plupart des maisons étaient des couvents ou des prisons. Les grilles et les jalousies dont toutes les fenêtres étaient garnies, et l'air sombre du peu d'habitants que nous rencontrions dans les rues annonçaient que là régnaient la superstition, le fanatisme et l'esclavage.

Le général Reille, commandant de la province, voulut profiter de notre arrivée pour donner une leçon à Mina. Il partit au point du jour, par la route de Tafalla, avec neuf cents hommes du régiment en veste, trois cents hussards du 9e, une pièce de canon et quelques voitures chargées de ballots de paille et de caisses vides, appât nécessaire pour allécher les Espagnols, qui aimaient à combattre des conscrits escortant des convois. Arrivés à un endroit qu'on appelle le Carrascal, nous vîmes descendre de la montagne qui borde la route à gauche environ deux mille Espagnols, dont deux cents à peu près de cavalerie. La moitié de cette troupe se forma en carré au pied de la montagne, le reste se divisa partie en tirailleurs et partie sur notre gauche, menaçant nos voitures. Le général Reille prit aussitôt les dispositions suivantes : quatre compagnies de notre premier bataillon marchèrent en tirailleurs, les deux autres suivirent le mouvement de la colonne qui cherchait à nous tourner. Le second bataillon resta en ligne, et les hussards firent un détour à droite à travers les arbres, afin de se rapprocher du carré. La pièce commença le feu, la fusillade s'engagea entre les tirailleurs, et quelques instants après, entre les Espagnols qui se dirigeaient sur nos bagages et les compagnies qu'on leur avait opposées. Le général, voyant les hussards parvenus au lieu indiqué, ordonna au deuxième bataillon de se porter sur le carré ; à son approche, les tirailleurs ennemis se replièrent, et la troupe qui était sur notre gauche suivit ce mouvement. Notre premier bataillon se réunit alors et le second, n'étant plus qu'à vingt pas du carré, fit feu et fonça à la baïonnette. La grêle de balles tombée sur le carré et les tirailleurs qui s'y réfugiaient y mirent le désordre ; les hussards et le bataillon le chargeant en même temps, il se rompit. Dès lors ce ne fut plus qu'un carnage.

Quatre cents Espagnols furent tués, une centaine furent pris et la montagne sauva le reste; de notre côté, nous ne perdîmes qu'une trentaine d'hommes. Parmi les prisonniers, qui presque tous étaient blessés, on remarquait cinq à six officiers habillés en paysans comme les soldats, mais portant sur la veste une cocarde autour de laquelle étaient brodés ces mots : « Vivre et mourir pour Ferdinand VII. » On voyait aussi dans cette troupe quelques enfants de treize à quatorze ans, dont un était sans nez et un autre sans oreilles [1].

Deux bataillons de la jeune garde venus de la Biscaye, sous les ordres du général Caffarelli, arrivèrent après l'affaire et se mirent directement à la poursuite des fuyards. Les prisonniers, la pièce et les voitures furent dirigés sur Tafalla, et notre colonne, accélérant le pas, essaya de couper la retraite à l'ennemi en tournant la montagne; la nuit et une pluie d'orage nous obligèrent de nous arrêter. Le lendemain nous continuâmes rapidement notre marche sur le revers de la montagne. A notre approche, Mina quitta Sanguesa et gagna des hauteurs escarpées où il était impossible de le rejoindre. Nous rentrâmes à Pampelune. Peu de temps après, le régiment exécuta une battue dans

1. Quelques mois après, lorsque nous étions au siège de Valence, Mina fit pendre aux portes de Pampelune deux officiers et quatre soldats. Le général Abbé ordonna par représailles de fusiller six de nos prisonniers du Carrascal et envoya dire à Mina qu'on fusillerait dix Espagnols pour un Français tué. Pour toute réponse, les Espagnols pendirent quatre autres soldats par les pieds, après leur avoir crevé les yeux et coupé le nez et les oreilles. Le général, indigné de cette atrocité, fit fusiller à l'instant quarante de nos prisonniers. Mina étant revenu à la charge, tous les autres eurent le même sort. Enfin, le général ayant menacé Mina d'envoyer chercher des prisonniers en France, cette boucherie eut un terme, et les Espagnols se contentèrent d'égorger en secret une partie de leurs prisonniers. Je ne vis pas ces tristes scènes, mais l'officier payeur et les fourriers restés pour régler la comptabilité en furent témoins, ainsi que quelques malades du régiment.

les montagnes du Roncal, où Mina s'était retiré, et nous parcourûmes une vingtaine de misérables villages sans pouvoir l'atteindre.

De retour à Pampelune, la compagnie reçut l'ordre de se rendre à Pau, d'y acheter des chevaux et d'y prendre un matériel d'artillerie pareil à celui que nous avions laissé en Allemagne. Le second jour de marche, nous couchâmes au couvent de Roncevaux. Les moines nous montrèrent la massue de Roland. Le bois, long d'environ quarante centimètres, est entouré à chaque extrémité d'un anneau en fer d'où partent trois chaînes ; les chaînes de l'anneau inférieur supportent un boulet et les chaînes de l'anneau supérieur sont fixées à un bracelet qui s'attachait au poignet. Ils nous présentèrent aussi diverses pièces de l'armure de Roland et un énorme bas de soie rouge qu'ils nous dirent avoir appartenu à ce paladin. Sur l'observation qui leur fut adressée que, du temps de Roland, on ne portait pas des bas de soie, ils répondirent que c'était peut-être pour ce motif que beaucoup de personnes croyaient qu'il avait appartenu à l'archevêque Turpin, mais que les traditions du couvent étaient contraires à cette opinion.

Le jour suivant était un dimanche (7 juillet 1811). Je déjeunai gaiement, vers dix heures du matin, dans le cabaret d'un village situé sur la route, loin de me douter qu'en ce moment ma mère rendait le dernier soupir. Arrivés à Pau, je visitai le château de Henri IV, le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire [1]. Nous rentrâmes en Espagne par Bayonne, où je vis l'Océan pour la première fois. La com-

1. Citation erronée d'un vers de Gudin de la Brennellerie (*Prix de poésie en 1771*) :

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire.

(*Note de l'éditeur.*)

pagnie n'était qu'à un quart de lieue de Pampelune, lorsque la roue d'un fourgon se cassa. Je restai près du fourgon avec huit hommes, en attendant qu'on m'envoyât une autre roue. Une soixantaine de cavaliers espagnols qui nous avaient suivis toute la journée laissèrent la compagnie s'éloigner et fondirent ensuite sur nous. J'avais placé à genoux quatre hommes dans le fourgon et quatre autres dessous, avec ordre de ne tirer qu'à dix pas et de se défendre à la baïonnette, s'ils n'avaient pas le temps de recharger leurs armes. Monté moi-même sur la bonne roue, le sabre d'une main et le pistolet de l'autre, j'attendis l'ennemi. A la vue de nos fusils braqués sur eux, les cavaliers les plus avancés s'arrêtèrent, et tandis qu'ils conféraient avec les autres et nous criaient de nous rendre, une partie de la compagnie revint sur ses pas et les força à s'éloigner. Je rentrai à Pampelune, résolu à quitter l'artillerie régimentaire, afin de n'être plus exposé à être pendu ou décapité pour une roue. Un officier m'avait témoigné que ma place lui convenait beaucoup : je la lui offris ; nous allâmes chez le colonel, qui, cédant à nos instances, nous autorisa à changer de compagnie ; j'entrai dans la 4e du 2e bataillon.

Je reçus à Pampelune une lettre de mon oncle Vialar, curé de Notre-Dame de la Réal, à Perpignan, qui m'annonçait la mort de ma mère. Mon oncle m'informait en même temps que la femme qui servait ma mère s'était emparée de son esprit dans ses derniers moments, et que, sous prétexte que je serais probablement tué en Espagne, elle s'était fait donner par portions égales avec ma tante Desbœufs tout ce dont ma mère pouvait disposer. Il ne me restait qu'une valeur de 1,500 fr., formant à peine le tiers de ce que ma mère avait reçu de moi depuis que j'étais au service. Cette perte d'argent ne me causa aucun souci, mais

la mort de ma mère me fut bien sensible. Depuis plusieurs années je n'avais plus qu'elle et je savais qu'elle m'avait tendrement aimé. L'horreur que lui inspirait la guerre d'Espagne et le chagrin qu'elle avait conçu de voir son fils prendre part à cette lutte sacrilège jetèrent, dans les derniers mois de sa vie, un peu de froideur entre elle et moi, et furent cause que par la suite je l'ai peut-être moins regrettée que ma sœur. Une autre lettre de mon oncle m'apprit que, de crainte du blâme public, ma tante avait renoncé à son legs et que, pour le même motif, la garde se contentait des meubles et d'une somme de 150 fr. que je lui fis compter.

Après plusieurs expéditions contre les brigands que nous chassâmes d'Estella et de Losarcos, notre bataillon séjourna quelques jours à Puente-la-Reyna. J'allai avec sept ou huit de mes amis, jeunes gens de la plus belle apparence et d'une superbe tenue, visiter les religieuses de la localité dans leur couvent. Il en parut quarante-deux dans le parloir, qui nous demandèrent presque toutes à la fois comment nous nous portions. A la différence d'âge, à la précipitation avec laquelle elles entrèrent, à la curiosité peinte dans leurs regards, il nous fut aisé de juger qu'elles nous honoraient d'une réception générale ; en effet, il n'en était pas resté une seule dans l'intérieur du couvent. Après les premiers compliments, elles nous laissèrent avec quatre religieuses des plus jeunes et des plus jolies qui nous donnèrent un concert. Marie pinça de la guitare, Antoinette joua du violon, Louise et Michelle chantèrent. Le lendemain, nous étions à table, lorsque diverses confitures nous furent envoyées de la part de ces dames. Nous revînmes au couvent les remercier. Les quatre jeunes religieuses nous reçurent seules ; nous fûmes si bons amis dès cette seconde visite que nous ne pouvions plus nous

quitter. Aux confitures succédèrent les portefeuilles brodés et les scapulaires qu'elles nous priaient de porter sur le cœur pour l'amour d'elles et pour nous préserver des balles. Les fleurettes et les baisers sur le bout des doigts à travers la double grille ne pouvant satisfaire Julien, l'un de mes amis, et Antoinette, ils grattèrent le tour et le mur; leurs lèvres s'effleuraient; Julien veut trop appuyer en avant : ô malheur ! ô justice divine ! la planche du tour s'enfonce derrière son oreille et le voilà pris comme dans un piège. Il se dégage enfin aux dépens de sa peau qui reste collée au tour, offrande expiatoire. Ces belles filles, dont les larmes coulèrent à nos derniers adieux, voulurent que nous leur adressions chacun quelques vers. Je rimaillai pour la première fois de ma vie. Voici mes strophes :

Dans les épouses du Sauveur,
Chacun a choisi son amie.
Grâces, beauté, esprit, douceur,
Voilà le portrait de Marie.

Œil d'ange, voix de séraphin,
D'Antonia sont le partage,
Et de Louise, au port divin,
L'amour dessina le corsage.

Michelle, toi qui réunis
Tous les présents de la nature,
Quand tu nous peins le paradis,
Je crois le voir sur ta figure.

L'amant qui eût ravi ton cœur
Aurait goûté le bien suprême;
Mais Dieu, jaloux d'un tel bonheur,
Réserva ce cœur pour lui-même.

Nous allâmes à Estella, où nous pensions coucher, mais sitôt que la nuit fut venue, le bataillon se remit en route dans le plus grand silence. Il pleuvait, l'obscurité était profonde. Nous passions dans une gorge étroite, le long d'un ravin que nous traversâmes sur une planche de vingt centimètres de large ; chaque soldat dut ensuite rattraper

en courant celui qui le précédait, qui de son côté courait aussi. Comme j'étais le dernier homme du bataillon, je rejoignis, presque hors d'haleine, la colonne dans un lieu couvert d'arbres où les soldats étaient arrêtés à la file les uns des autres. On passait de nouveau le ravin. Fatigué de rester debout avec sa charge, le soldat qui était devant moi se coucha, et soit qu'il se fût endormi, soit que la pluie et le vent l'eussent empêché de s'apercevoir qu'on s'était remis en marche, il fut cause que je restai près d'un quart d'heure avant de reconnaître que nous étions seuls. Il fallait rejoindre la compagnie ou s'attendre à une mort cruelle. Je courus de nouveau, me heurtant contre des arbustes et des rocs, mettant les pieds dans des trous pleins d'eau, trébuchant à chaque pas et maudissant les chefs qui nous conduisaient. J'atteignis enfin les derniers soldats au moment où ils passaient encore le ruisseau, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. A peine la voyait-on scintiller. Le bataillon se réunit dans une maison abandonnée; bientôt un claquement de dents général avertit le commandant qu'il fallait repartir avant que la chaleur produite par le mouvement se fût éteinte. La tête de colonne modéra son pas et au point du jour nous grimpâmes sur une montagne et nous courûmes à deux maisons situées au milieu d'un bois, où l'on ne trouva que des chiffons ensanglantés. J'appris alors que notre expédition n'avait eu pour but que d'enlever des blessés espagnols. Le même jour nous rentrâmes à Estella, ramenant sur des mulets une trentaine d'hommes meurtris par des chutes. Les habitants crurent d'abord que nous avions livré quelque combat : il n'y avait pas un seul homme du bataillon qui ne fût tombé plusieurs fois.

Nous revînmes à Pampelune et nous en partîmes bientôt avec le comte Reille, le général Bourke, le 10ᵉ régiment

de ligne et les hussards du 9e, afin d'appuyer un mouvement du général Dorsenne [1], qui de Burgos s'était porté sur Ciudad-Rodrigo. Arrivé à Villefranche après dix jours de marche, le régiment fut envoyé aux salines de Porza, situées, ainsi que le village, sur le penchant d'une montagne où étaient entassés plus de cent mille quintaux de sel provenant d'une source qui descend du sommet. Ce village est dominé par un antique château tombant en ruines, dont le donjon est bâti sur un roc taillé à pic ; après avoir escaladé le rocher avec quel-

1. Ce général, venu à Pampelune, y donna un exemple de sévérité dont nos fourriers et nos malades furent encore les témoins. Le domestique d'un capitaine de grenadiers dont la compagnie était de garde d'honneur à sa porte découvrit par hasard dans l'écurie, en écartant un tas de fumier, un petit carré fraîchement maçonné. Il présuma que c'était une cachette et fut en prévenir le capitaine, qui se rendit sur les lieux avec son sous-lieutenant. Ils enlevèrent un peu de maçonnerie et ils trouvèrent un coffret qu'ils serrèrent dans le porte-manteau du capitaine ; puis ils remirent le fumier à sa place. Le général, instruit quelques heures après par la comtesse N., maîtresse de la maison, qu'on lui avait volé un coffret rempli de bijoux d'une valeur de quatre-vingt mille francs, fit aussitôt fouiller les sacs, mit la compagnie au port d'armes, la figure au soleil, menaçant de la laisser dans cette position jusqu'à ce qu'il eût découvert le coupable; et comme ses soupçons tombaient particulièrement sur le domestique du capitaine, il lui déclara qu'il allait le faire fusiller, ce qui porta cet homme à tout avouer. Les deux officiers furent immédiatement arrêtés et traduits devant un conseil de guerre qui les condamna à mort, quoiqu'ils n'eussent pas ouvert le coffret et qu'ils eussent essayé par des signes de prévenir la comtesse qu'ils lui rendraient ses bijoux dès que le général se serait retiré. Les officiers de la division supplièrent en vain le général de commuer la peine, la comtesse elle-même demanda leur grâce à genoux ; le général fut inflexible. On ne parvint même pas à leur remettre des pistolets qu'ils avaient demandés pour se brûler la cervelle. En allant au supplice, le capitaine, qui sortait de l'École militaire, vivement affecté de son sort, avait dit à plusieurs reprises : « Est-il possible, capitaine de grenadiers, décoré et mourir ainsi à vingt-cinq ans ! » Le sous-lieutenant, ancien militaire, avait marché avec calme, saluant ses connaissances et souriant aux dames. Ils furent fusillés sur l'esplanade, en présence de la division assemblée, d'une grande partie de la population et de plusieurs personnes de notre régiment qui me rapportèrent que leur mort avait excité l'indignation générale.

[Voir sur le général Dorsenne les *Mémoires* du général Thiébault, t. IV, p. 401. (*Note de l'éditeur.*)]

ques officiers, nous montâmes jusqu'au haut de la tour terminée par deux terrasses voisines des nues. Ce vaste édifice, jadis séjour de quelque seigneur féodal ou asile des montagnards contre les Maures, rappelait un autre siècle, d'autres mœurs et le néant des choses humaines.

De Porza nous nous rendîmes à Burgos. J'allai voir la cathédrale, l'une des plus belles églises de l'Espagne. On y remarque un saint Bruno en bois dont la figure semble animée, le buste d'un géant qui, à chaque heure qui sonne, fait un mouvement en avant, ouvre la bouche et étend les bras, et le coffre du Cid renfermant ses armes. Je visitai ensuite le tombeau du héros placé sur la promenade avec cette inscription : « Tombeau du Cid et de Chimène, restauré par les soins du général Thiébault. » Les deux époux sont sculptés en marbre sur le couvercle, couchés et de grandeur naturelle. Je vis aussi la maison qu'ils habitaient [1].

La brigade, après avoir marché sur Valladolid, se porta à une petite distance de Santillane, non loin des sources de l'Èbre, entre quatre provinces. Nous avions devant nous les Asturies, derrière nous la Vieille-Castille, à droite la Biscaye et à gauche le royaume de Léon. De là nous revînmes à Pampelune et nous partîmes pour Valence, traversant ainsi l'Espagne des bords de l'Océan à ceux de la Méditerranée. En passant à Saragosse, je ne manquai pas de visiter l'église de Notre-Dame del Pilar et la cathédrale. La ville n'offrait à chaque pas que des ruines ; beaucoup de maisons étaient sans toiture, d'autres étaient étayées ou lézardées, On remarquait partout la trace des boulets et des balles.

1. Le coffret du Cid est à l'hôtel de ville de Burgos depuis 1842. — Le général Thiébault donne d'intéressants détails sur le tombeau. Voir ses *Mémoires*, t. IV, p. 295 et suiv. (*Note de l'éditeur.*)

Les habitants de Longarès prodiguèrent le vin aux soldats du régiment, et plus de la moitié de nos hommes étaient ivres lorsqu'on se mit en route. Si les bandes qui suivaient notre mouvement nous avaient attaqués, nous nous serions trouvés dans une fâcheuse position. Barbereau, qui donnait souvent des preuves de sa méchanceté, saisit cette occasion pour perdre un de ses soldats qui avait eu l'imprudence de dire que son capitaine savait mieux se tenir à cheval qu'en garde. Sous prétexte que ce soldat avait menacé de voies de fait l'adjudant, il le traduisit à un conseil de guerre et on le condamna à mort. Le malheureux fut fusillé à deux pas de la fosse qu'on avait creusée devant lui.

J'allai voir dans le cloître d'une église de Teruel les célèbres amants, morts depuis cinq cents ans, et dont les chairs se sont desséchées sans endommager la peau. Leur histoire a fourni le sujet d'une tragédie. On raconte que l'amant, qui n'avait pu obtenir la main de sa maîtresse, s'était rendu à l'armée, et que celle-ci, convaincue de sa mort et cédant à la volonté de son père, venait de se marier, lorsqu'à la porte de l'église elle se rencontra face à face avec son amant, et qu'ils tombèrent morts l'un et l'autre comme foudroyés.

Nous trouvâmes le maréchal [1] Suchet à Segorbe, où venait d'arriver la division italienne du général Severoli. Le lendemain, du haut des dernières collines, nous découvrîmes cette belle plaine de Valence, couverte de mûriers, de garofliers [2] et d'orangers. Des bourgs et un grand nombre de villages, parsemés au milieu des arbres verts,

1. Suchet venait d'être promu à la dignité de maréchal par décret du 8 juillet 1811. (*Note de l'éditeur.*)

2. Nom par lequel on désigne les caroubiers dans le midi de la France. (*Note de l'éditeur.*)

élèvent leurs clochers au-dessus du feuillage. La ville étale au loin ses hautes tours et sa vaste enceinte. La mer termine la perspective. Cette vue nous paraissait d'autant plus agréable que nous venions de traverser des montagnes arides entassées les unes sur les autres. Il était minuit lorsque, après une marche de dix-sept heures, nous bivouaquâmes sous les murs de Liria. Le maréchal, qui n'attendait que notre arrivée pour passer le Guadalaviar, attaqua l'ennemi au point du jour (26 décembre 1811). Nous marchions sous des allées d'arbres, au bruit de la fusillade et du canon, quand le maréchal, passant au galop, dit au colonel : « La victoire est à nous, l'ennemi se renferme dans Valence. » — « Vive l'empereur ! » cria le régiment, et se précipitant sur un corps espagnol, il le culbuta. Tandis que le 9e hussards achevait la déroute de ce corps, notre bataillon fut dirigé sur Torrente, où la cavalerie ennemie menaçait notre droite. Nous parvînmes à la repousser. Les habitants de Torrente s'étant fiés à la jactance des soldats espagnols, qui devaient, disaient-ils, nous exterminer tous jusqu'au dernier, n'avaient eu que le temps de s'enfuir. J'entrai dans un couvent dont les moines s'étaient sauvés avec tant de précipitation qu'ils avaient laissé le potage sur la table. Je visitai aussi une forte jolie maison qui renfermait six pièces par étage, trois sur le devant et trois sur le jardin ; les murs et les plafonds d'une blancheur éclatante et d'un poli parfait n'offraient pas la moindre tache ; le pavé en briques vernissées des plus belles couleurs formait des dessins charmants. Les fenêtres étaient ombragées par de superbes orangers dont les branches chargées de fruits pénétraient dans les appartements et y laissaient circuler un air embaumé. De jolis lits, de belles glaces et des tables de marbre ornaient ce séjour enchanteur où régnait une si grande propreté que

je crus n'être plus en Espagne. Le soir j'appris que l'armée avait enlevé plusieurs camps retranchés et pris près de trente pièces de canon.

Mes camarades s'étaient réunis dans une maison qu'ils avaient abondamment pourvue de meubles et de provisions, surtout de vins de différentes qualités. Quelques habitants venus le lendemain ayant été bien reçus, notre bourgeoise, vieille veuve, se hasarda aussi à nous faire sa visite. Elle s'attendait à trouver sa demeure dans le plus grand désordre, elle y vit au contraire régner le luxe et l'abondance; nous la gardâmes à dîner avec nous, elle se grisa un peu et s'en retourna très satisfaite.

Les quatre compagnies du centre de notre bataillon allèrent à la tranchée la nuit du 2 janvier [1]. Nous enfilâmes un boyau et, parvenus à deux cents mètres des remparts, nous construisîmes deux batteries sous le feu de l'ennemi. Bravant les boulets, les obus, la mitraille et les pots à feu qu'on nous lançait, nous fîmes un travail si prodigieux que, sur le rapport des officiers du génie, le maréchal nous cita comme modèles, à l'ordre du jour de l'armée, et ordonna que dorénavant le régiment aurait double ration d'eau-de-vie chaque fois qu'il irait à la tranchée.

Le lendemain la brigade s'établit à portée du canon de la place, sous une allée de palmiers, et occupa de petites baraques de roseaux couvertes de chanvre. Une bombe mit le feu aux baraques pendant la nuit et la lueur de l'incendie permit à l'ennemi de diriger ses projectiles sur les soldats qui cherchaient à sauver leurs effets. On les voyait, à l'arrivée des obus, se baisser pour éviter les éclats, puis se relever et se baisser encore. Cette scène de destruction avait ainsi son côté plaisant. Les régiments qui nous

1. 1812. (*Note de l'éditeur.*)

avaient précédés dans cette position avaient brûlé les mûriers et les garofliers ; nous fûmes obligés, pour nous préserver du froid, de couper les orangers; on les mettait au feu chargés de leurs fruits, dont nous étions rassasiés, tandis que nous manquions de pain et de viande.

Le bataillon alla deux autres fois à la tranchée ; et, le 9 au matin, il fut désigné pour conduire des canons sur les glacis, en passant à travers les maisons du faubourg de Madrid, qui avaient été percées à cet effet. Tandis qu'on armait les batteries, le bataillon, placé dans un cheminement pratiqué le long du chemin couvert, tirait sur les remparts, défendus particulièrement par des moines, qui nous prodiguaient les coups de canon et les injures et qui élevaient des petits enfants en l'air, en nous criant en espagnol : « Tue ! Français, tue ! » Le soir nous rentrâmes à la position, éclairés par les bombes, dont plus de trois mille avaient déjà été lancées dans la place ; enfin, dans la matinée du 10, lorsqu'on était prêt à démasquer toutes les batteries et à donner l'assaut, on nous annonça que la ville venait de se rendre et que dix-huit mille soldats et vingt généraux étaient prisonniers. Une heure après, le régiment traversa les travaux de l'attaque, descendit dans le chemin couvert et alla former la haie le long du faubourg de Murviedro. Là nous apprîmes que la brigade était chargée de conduire environ six mille prisonniers en France, par la route que nous avions déjà parcourue. Malgré la pluie, nous fîmes toilette pour faire honneur aux vaincus, et bientôt le général en chef Blake, suivi des autres généraux et d'un grand nombre d'officiers supérieurs, défila devant nous à la tête de l'armée espagnole. La route était encombrée de prisonniers et de troupes qui, de Murviedro, prirent le chemin de la Catalogne. Notre brigade partit tard et bivouaqua à deux lieues de Valence, dans des

champs couverts d'eau et dépourvus d'arbres. Les soldats, transis de froid, privés de feu et ne pouvant se coucher à terre, passèrent la nuit debout, appuyés sur leurs armes. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que le mauvais temps et l'obscurité n'ayant pas permis de prendre les mesures nécessaires, plus de quinze cents prisonniers s'échappèrent dans cette nuit.

Toutes les villes et les villages que nous devions traverser pendant les huit premiers jours de marche étaient abandonnés par les habitants, à l'exception de Segorbe. A peine pouvait-on se procurer assez de vivres dans les environs de ces localités pour ne pas mourir de faim. En sortant de Murviedro, situé au pied du fameux château de Sagonte, quelques prisonniers, s'élançant brusquement hors des rangs, se sauvèrent dans les arbres de la montagne. Les voltigeurs en ramenèrent deux que le général Pannetier, qui nous commandait, fit fusiller, exemple rigoureux mais nécessaire. Deux jours après, vingt-huit prisonniers furent trouvés cachés dans un caveau de l'église où ils étaient logés ; le général, afin de concilier autant que possible ses devoirs avec l'humanité, donna ordre qu'ils tireraient au sort deux à deux ; celui qui amenait le billet blanc se remettait en route avec la colonne, l'autre recevait la mort sur-le-champ. Ces quatorze cadavres restèrent sans sépulture à côté de la route, entassés les uns sur les autres.

Le manque de comestibles se faisait sentir de plus en plus. A Velica, on ne trouva pour toute nourriture que 150 grammes de pain pour chaque Français et un peu de vin pour les Espagnols. Ces derniers étaient exténués ; par une coupable négligence des autorités de Valence, ils étaient partis sans vivres. Le lendemain nous devions doubler l'étape, attendu que les environs de Barracas n'of-

fraient aucune ressource. Il neigeait et le vent soufflait avec tant de violence qu'il renversait les hommes les plus affaiblis. Nous marchions sur un rang à cause de la neige, qui, hors du sentier battu, était haute de soixante centimètres. Une ligne de cadavres marqua bientôt notre passage. C'étaient des malheureux prisonniers que la rigueur du temps et le défaut de nourriture faisaient tomber en faiblesse et qu'on fusillait, tant pour abréger leur agonie que pour empêcher les autres de simuler des défaillances. Les maisons de Barracas, sans toiture ni charpente, ne présentaient qu'un léger abri. Cependant elles se remplirent d'hommes que le besoin de se reposer un moment obligeait de s'arrêter; plusieurs, saisis par le froid, trouvèrent la mort. A la sortie du village, il n'y eut plus aucun ordre dans la colonne. On voyait parfois trente ou quarante Espagnols à la file sans un seul Français pour les garder. La nuit vint; les prisonniers, n'ayant plus la force de se frayer un chemin à travers la neige, ne cherchèrent pas à s'échapper et chacun d'eux continua à marcher sur les traces de l'homme qui le précédait. Le vent s'était calmé, un silence profond, résultat de l'inanition, fermait nos lèvres, et la lune, voilée par des nuages, éclairait de faibles rayons cette campagne blanchâtre, où la main glacée de la mort choisissait à chaque instant ses victimes. Une femme bien mise, se débattant sur la neige, excita ma compassion; je la relevai, je l'aidai à se traîner et j'aurais bien voulu la sauver; mais elle était trop faible, et mes efforts étant inutiles, je la laissai à terre avec d'autant plus de regret qu'elle était jeune et jolie; cette fois du moins elle ne bougea plus. Parmi les morts que je trouvais de distance en distance, je remarquai deux autres femmes et plusieurs de nos conscrits. Enfin, vers minuit, la neige cessa d'obstruer le chemin, et tandis que l'avant-garde entrait à Sar-

rion et prenait les précautions d'usage, la colonne se resserra et offrit un tragique spectacle. Le sol était jonché de cadavres et de mourants dont quelques-uns demandaient par signes qu'on terminât leur existence ou s'efforçaient d'arrêter nos soldats par la capote, afin qu'on leur rendît ce triste service [1]. Les prisonniers les plus robustes aidaient à marcher leurs camarades, et beaucoup de nos soldats donnaient le bras à d'autres Espagnols, car le malheur nous avait rapprochés. Au milieu de cette scène de désolation, je vis un soldat espagnol déployer tant d'énergie en encourageant les autres, que j'en conçus de l'estime pour lui; je l'interrogeai, il n'avait pas mangé depuis deux jours, et quoique je n'eusse rien pris moi-même depuis mon maigre souper de la veille, je lui promis que si nous recevions du pain, je lui en garderais un morceau. Nous entrâmes pêle-mêle dans le village, et pendant qu'on logeait les prisonniers dans une église, j'allai avec trois autres lieutenants rôder dans les rues à la recherche de quelques aliments. Nous découvrîmes une maison où l'on cuisait du pain, et moyennant une gratification de dix francs donnée au caporal de garde, il nous laissa prendre

1. Tous les prisonniers que je vis périr de faim et de froid mouraient à peu près de la même manière. Au premier malaise succédait une faiblesse qui allait en augmentant et ressemblait à l'ivresse. Ces malheureux faisaient des *s*, portaient la tête basse et les bras pendants; loin de pousser des cris, ils n'avaient pas la force de parler; toutefois ils marchaient jusqu'au dernier soupir, pour peu qu'ils fussent soutenus.

Les Espagnols, loin d'imiter les exemples d'humanité que nous leur donnions, traitaient au contraire leurs prisonniers avec barbarie; nous avions laissé à Sarrion une vingtaine de soldats malades sous la sauvegarde de l'autorité locale. Une guérilla s'y rendit deux jours après, les égorgea dans leurs lits et les jeta par les croisées. Les Français furent toujours dupes de leur bonté pour les prisonniers. Tandis que ceux de toutes les nations étaient bien traités en France, les nôtres périssaient presque tous sur les pontons de l'Angleterre, dans les casemates de l'Autriche et dans les déserts de la Russie. Aussi valait-il mieux mourir noblement les armes à la main que de se rendre.

à chacun un pain d'un demi-kilo. J'avais déjà dévoré la moitié du mien, quand je me rappelai la promesse faite au soldat espagnol ; je pensai aussi que le moindre morceau de pain pourrait peut-être sauver la vie d'un prisonnier. Je réservai donc l'autre moitié du pain et j'engageai mes camarades à imiter mon exemple. Le lendemain j'appris que beaucoup de prisonniers étaient morts dans la nuit et que la journée de la veille avait coûté la vie à plus de trois cents Espagnols et à une quinzaine de Français.

Nous formâmes la haie et les prisonniers défilèrent, se soutenant à peine ; je donnai une part de mon pain au soldat espagnol et j'offris l'autre part à un capitaine du régiment d'Avila, vieillard d'une figure respectable qui paraissait souffrir avec résignation ; des larmes s'échappèrent de ses yeux, il saisit ma main qu'il voulut baiser ; je la retirai aussi attendri que lui-même, et nous jetant dans les bras l'un de l'autre, nous nous serrâmes étroitement. Ce jour-là et le suivant, nous reçûmes pour toute ration un demi-kilo de pain et les Espagnols un quart de kilo.

Les habitants de Teruel, prévenus de l'arrivée des prisonniers et de leur situation, s'étaient empressés de préparer des vivres. Des personnes portant des corbeilles remplies de pain et des chaudrons pleins de légumes cuits circulaient dans toutes les rues. La certitude de pouvoir satisfaire leur appétit ranima les prisonniers, mais ayant mangé avec trop d'avidité, quelques-uns moururent le jour même et sept à huit cents entrèrent à l'hôpital. De Teruel jusqu'à Longarès, où d'autres troupes vinrent nous relever, la ration fut toujours incomplète. On fusilla encore quelques Espagnols pour tentative d'évasion, d'autres réussirent à s'échapper. La plupart des prisonniers étaient pieds nus, on les chaussait dans les villages avec les espa-

drilles et les souliers des habitants que nous rencontrions dans les rues ; lorsque nous nous adressions à des bourgeois qui n'étaient pas accoutumés à marcher pieds nus, leur désappointement était risible.

De Longarès, la brigade marcha contre les bandes de l'Empecinado et de Longa, qui quittèrent Almunia à notre approche. Nous les poursuivîmes par Calatayud et Daroca jusqu'à Vilar-Quemado, puis nous revînmes à Daroca. Pendant ces marches et contremarches ainsi que dans toutes nos courses en Espagne, nous fîmes toujours maigre chère, ne mangeant ordinairement que de la mauvaise morue.

Je déjeunais avec un morceau de pain, couché sur la neige, près de Mayner, lorsqu'on m'annonça que j'étais désigné, par tour de service, pour commander la place et l'arrondissement de Fuentès. Ce tour de garde, mes chers enfants, a influé sur votre existence, car, sans les économies qui en furent la suite, je n'aurais ni quitté le service en 1814, ni épousé votre mère.

Je partis avec un détachement de cinquante hommes, et après avoir pris à Saragosse les ordres du général de division Pâris, qui commandait l'Aragon, je me rendis à Fuentès. La garnison, composée de Polonais appelés à faire la campagne de Russie, était logée dans un château délabré, situé en dehors de la ville et appartenant au duc de Fuentès, l'un des plus riches seigneurs de l'Espagne. L'officier qui la commandait remplit deux grands verres d'eau-de-vie, et sans me présenter un siège ni me dire un seul mot, il m'offrit l'un des verres. Je le remerciai et je lui dis que je n'en faisais pas usage. Choqué de ce refus ou mécontent de quitter un poste lucratif, il me répondit sèchement lorsque je lui demandai des instructions : « Moi aussi ne pas savoir quand je suis venu. » Après

quoi il avala les deux verres d'eau-de-vie et partit sans me saluer. A peine m'eut-il quitté que je reçus la visite de la municipalité. Le corrégidor tira un petit papier de sa poche, fit une cigarette, l'alluma, et après en avoir tiré quelques bouffées, il me la présenta ; je lui avouai que je ne savais pas fumer ; il parut surpris et il remit la cigarette à son voisin ; elle circula ainsi de bouche en bouche, selon l'usage du pays. Je venais de commettre une incivilité, et en moins d'une heure, j'avais manqué à la politesse du nord et à celle du midi, et cela faute d'avoir acquis deux vices. J'amenai la conversation sur mon prédécesseur et je recueillis adroitement les renseignements qui pouvaient m'être utiles. Le clergé et les principaux bourgeois succédèrent au conseil municipal ; ils furent charmés de trouver en moi un homme qui parlait bien leur langue, et qui paraissait juste et d'un accès facile.

Aussitôt qu'ils furent partis, je visitai le Castillo ; il était ouvert en plusieurs endroits et dépourvu de munitions. On boucha les trous, on mura et crénela quelques fenêtres ; des sentinelles furent placées sur les quatre faces et j'écrivis au général Pâris, en le priant de m'envoyer des cartouches et des pierres à feu qu'il s'empressa de m'expédier. Enfin, pour achever de me mettre à l'abri d'un coup de main, je fis déposer deux cents rations de pain dans une des chambres du Castillo.

Les communes fournissaient la table aux commandants de place ; comme cette prescription n'était pas de rigueur, ils prenaient dix rations de vivres et deux de fourrages. N'ayant ni secrétaire, ni domestique bourgeois, ni cheval, ces rations me valurent quinze francs par jour. Cette somme, jointe à mes appointements et à trois cents francs de gratification pour frais de bureau et de représentation, me donnait un total de près de neuf cents francs par mois.

Je me proposais de rendre toutes mes visites dans la même journée ; mais la politesse, que je ne voulais pas blesser de nouveau, m'imposant l'obligation d'avaler une tasse de chocolat dans chaque maison, je dus régler le nombre de mes visites sur la capacité de mon estomac.

Il y avait à Fuentès une bande organisée de voleurs qui détroussaient les passants et s'introduisaient la nuit dans les maisons. Je résolus d'en purger la commune et je demandai au corrégidor la liste des hommes suspects. Il me répondit qu'il ne pouvait obtempérer à ma demande de peur de s'exposer à la vengeance des individus qu'il signalerait, et que, d'ailleurs, ces individus étaient la plupart des pères de famille que la misère portait à commettre des méfaits. Je m'entendis alors avec le señor Pellegrin, riche propriétaire dont on m'avait parlé avec éloges ; je lui communiquai mon dessein et je lui promis le plus grand secret. Il me donna le nom de dix de ces bandits et me mit au courant de leurs actions. Je fis saisir les deux plus coupables et je les envoyai à Saragosse, où ils furent détenus jusqu'à l'évacuation de l'Espagne.

Le dimanche suivant, un muletier vint se jeter à mes pieds et me rapporta que deux hommes lui avaient donné un coup de couteau à cent pas de Fuentès et lui avaient volé cinq onces (400 fr.). Je pris le signalement des deux voleurs, et après que les officiers municipaux eurent fait l'appel des hommes de l'endroit en présence du muletier, il fut reconnu qu'il manquait deux individus dont le signalement concordait parfaitement avec les indications du muletier et qui étaient de ceux dont les noms étaient portés sur ma liste. Je chargeai le corrégidor de leur arrestation et les cinq onces furent payées par la commune, que

je rendis responsable des vols qui se commettraient désormais sur son territoire. Les deux malfaiteurs ne paraissant plus et des recherches faites de nuit dans leur domicile ayant été sans résultat, je m'adressai à un paysan que le besoin de donner du pain à sa famille avait entraîné à quelques larcins. Je lui signifiai qu'instruit des délits à sa charge, je me disposais à l'envoyer à Saragosse ; mais qu'au contraire je lui accorderais son pardon et lui donnerais une récompense s'il voulait me prévenir de l'heure où les auteurs du dernier vol seraient chez eux. Il m'assura qu'ils ne venaient que le dimanche pour changer de linge et il promit de m'informer de leur arrivée par un signe dont nous convînmes. A peine m'eut-il donné le signal que deux détachements sortis du Castillo entourèrent rapidement la ville, laissant des sentinelles aux issues, tandis que d'autres soldats se rendirent à la demeure de chacun des deux voleurs. Ils ne trouvèrent personne dans l'une des maisons, mais un homme sauta par une croisée de l'autre maison et s'enfuit dans la campagne. Les soldats le poursuivirent, et comme il allait leur échapper, l'un d'eux le tua d'un coup de fusil. Après cet exemple, tous les mauvais sujets quittèrent l'endroit, et il ne s'y commit plus aucune espèce de vol.

L'un des corrégidors de l'arrondissement se plaignit à moi que l'administration de Fuentès faisait peser toutes les charges sur les villages. Je réunis les corrégidors, et, ayant pris note de la population de chaque commune, j'ajoutai à la somme de rations que mon détachement consommait par mois la quantité de rations jugée nécessaire pour les troupes de passage, et divisant ce total par le nombre des habitants du canton, j'établis la part de chaque commune d'après le chiffre de sa population. Je répartis ensuite les autres charges suivant la même base,

et je prévins les corrégidors qu'il leur serait rendu un compte mensuel des recettes et des dépenses. Ils se montrèrent fort satisfaits de cet arrangement, à l'exception toutefois du corrégidor de Fuentès.

Dans le courant du mois de mars, un ordre du maréchal Suchet, motivé sur la disette qui commençait à se faire sentir, réduisit la ration de vivres à 350 grammes de pain et 125 grammes de riz ou 250 grammes de haricots. Je réunis les corrégidors ; je leur observai qu'ils n'ignoraient pas avec quelle économie je ménageais leurs ressources et combien leurs dépenses étaient diminuées depuis que j'étais à Fuentès ; je leur demandai donc qu'en récompense des services rendus, mon détachement fût dispensé de se soumettre à l'ordre de M. le maréchal, et continuât à recevoir la ration complète. Ils me répondirent qu'ils étaient trop contents de moi pour avoir rien à me refuser, et ils me signèrent un écrit dans lequel ils me priaient de ne pas modifier la nature de la ration de vivres, afin de leur épargner le soin de se procurer des légumes.

La misère devint extrême ; je donnai cinq francs par jour aux pauvres, et par mes soins, on ouvrit une souscription dont le produit fut employé à leur faire une distribution journalière de haricots et de jardinage.

J'étais adoré des habitants de Fuentès. J'obligeais mes soldats et les troupes de passage à les respecter. Je jouais à la manille avec les bourgeois et les prêtres, et à la balle avec les paysans. Je permettais aux honnêtes gens d'avoir des fusils et d'aller à la chasse. J'écoutais les plaintes du pauvre comme celles du riche et je leur rendais également justice. Aussi tout le monde me faisait fête. Les pauvres m'appelaient leur père et les enfants criaient avec joie d'aussi loin qu'ils me voyaient paraître : « Voilà M. le com-

mandant! » Ajoutez à cela que j'allais à la messe tous les dimanches avec la moitié de mon détachement, ce qui avait achevé de me gagner tous les cœurs.

Le 24 avril, veille de ma fête, les corrégidors de l'arrondissement m'envoyèrent des agneaux, des cochons de lait et des volailles. Les hommes à qui j'avais donné permission de port d'armes m'apportèrent du gibier, et un pêcheur que j'avais autorisé à tenir une petite barque sur l'Èbre [1] me remit une corbeille remplie de beaux poissons. Les bourgeois, de leur côté, me firent cadeau de pâtisseries et de confitures. Le soir, les jeunes gens plantèrent un mai devant ma porte et me donnèrent une sérénade, tandis qu'une députation de mon détachement m'offrait un bouquet et m'adressait un compliment. Les premiers tirèrent ensuite des pétards et les autres exécutèrent des décharges de leurs armes. Ces démonstrations se renouvelèrent avec le jour. Une partie de la population s'était rassemblée de bonne heure sous mes fenêtres et faisait retentir l'air des cris de : « Viva el señor commandante ! » Plus tard, les autorités, les prêtres et les bourgeois en habit de cérémonie vinrent me souhaiter la bonne fête. Je les invitai presque tous à dîner ; nous étions trente à table, et quoiqu'ils eussent emporté une partie des mets et du dessert pour leur famille, selon la coutume du pays, il en resta encore assez pour les pauvres à qui j'avais déjà fait distribuer de l'argent. Mon détachement ne fut pas oublié ; mais de crainte de quelque surprise, il ne se

1. Cette barque se tenait entre Fuentès et Pina, que les Espagnols prétendent être l'île de Barataria, gouvernement de Sancho. Quant au château de la Duchesse, les avis sont partagés ; les uns pensent que c'est le Castillo que j'occupais, car Rossinante et le Grison étaient restés sur la rive droite. D'autres croient que, dans la pensée de l'auteur, ce château était placé sur la rive gauche, attendu que, lors de son départ, don Quichotte prit la route de Barcelone, sans que Cervantes lui fasse traverser le fleuve.

mit à table que le soir, lorsque la porte du Castillo fut fermée.

Sur les cinq mille moines qu'on trouva dans Valence, on en choisit, par ordre du maréchal, quatre cents des plus séditieux, et ils furent envoyés en France. Ils avaient été prévenus que les supérieurs et les plus anciens de chaque ordre répondraient des autres et seraient fusillés à la place de ceux qui s'échapperaient. Malgré cet avis, quatre moines s'évadèrent à Murviedro et livrèrent ainsi leurs chefs à la mort. En tête de cette troupe marchaient des vieillards dont les yeux baissés, les bras en croix sur la poitrine et l'air résigné rappelaient le souvenir des anciens martyrs ; on remarquait parmi les autres quelques figures hypocrites, mais le plus grand nombre de ces moines ressemblaient à des brigands. Ils partirent de Fuentès au point du jour ; vers neuf heures du matin, la porte de ma chambre s'ouvrit brusquement et deux moines se précipitèrent à mes genoux et me prirent chacun une main qu'ils baisaient en sanglotant. Le corrégidor était derrière eux et plusieurs soldats étrangers à mon détachement gardaient la porte. J'appris alors que sept religieux ayant manqué à l'appel à la halte, le commandant de l'escorte avait ordonné de fusiller les sept plus anciens ; mais que, touché de leurs prières et de leur désespoir, il avait permis à deux d'entre eux de tenter des perquisitions à Fuentès. On plaça de suite des factionnaires aux issues de la ville, et je visitai le quartier. Il me fut aisé de reconnaître que l'évasion avait eu lieu par une petite porte de derrière qu'on avait forcée et qui donnait sur la campagne. Pendant que le corrégidor fouillait les maisons, je cherchai dans ma tête le moyen de sauver ces malheureux. Je m'arrêtai à la résolution suivante. Le commandant de l'escorte ne pouvait sévir contre les cinq moines restés

près de lui avant le retour des deux autres. En outre, il devait arriver à Saragosse avant la fermeture des portes et il n'était pas à craindre que le général Pâris permît une exécution après coup, surtout dans une grande ville où elle aurait produit un mauvais effet ; je n'avais donc qu'à retenir le détachement quelques heures de plus à Fuentès. Les recherches du corrégidor ayant été infructueuses et le sergent de garde, qui avait ordre de ne rester que jusqu'à midi, se disposant à partir, les deux religieux se jetèrent de nouveau à mes pieds et me conjurèrent de les arracher au supplice et de ne pas démentir pour eux la bonté de mon caractère, dont les habitants leur avaient fait, disaient-ils, tant d'éloges. Je les rassurai et je consignai la garde au Castillo jusqu'au départ de la colonne que j'observai avec ma lunette d'approche. Ils ne savaient comment m'exprimer leur reconnaissance ; ils m'en devaient sans doute ; car, ainsi que je l'avais prévu, ils furent tous amenés sains et saufs en France. Dans cette circonstance je n'examinai pas si le maréchal pourrait s'offenser de ma conduite, ni s'ils avaient trempé les mains dans le sang français ; ils étaient hommes, je ne considérai que leur malheur.

Le corrégidor administrait très mal la commune. Malgré ses flatteries, je demandai qu'il fût destitué. Sa révocation me parvint le 25 mai 1812, avec un ordre du général Pâris, qui me prescrivait de remettre le commandement de la place à un capitaine du 60e régiment, et de me rendre à Saragosse. Les habitants de Fuentès envoyèrent immédiatement une députation au général Pâris pour le supplier de ne pas leur enlever un officier qui avait su mériter leur attachement. Il leur répondit qu'il avait besoin de moi ailleurs. Je partis le lendemain de très bon matin, et je passai hors de la ville sans battre la caisse;

malgré cela, je trouvai presque toute la population sur pied rassemblée sur la route, afin de m'adresser ses adieux. Les pauvres pleuraient et les bourgeois m'embrassèrent avec les plus grandes marques d'affection. Les regrets de ces braves gens et la satisfaction d'avoir rempli mes devoirs de manière à me faire remarquer du général Pâris [1] dissipèrent bientôt le chagrin que j'avais d'abord ressenti.

1. M. Villiers de l'Isle-Adam (descendant du fameux grand maître), adjudant de place à Saragosse, étant en tournée avec une colonne mobile, m'avait écrit : « Soyez bien persuadé, Monsieur le commandant, qu'on ne vous retirera jamais l'autorisation de donner des ports d'armes; M. Renouvier (commandant de Saragosse) et M. le général baron Pâris savent trop bien vous apprécier pour vous gêner dans l'exercice de vos fonctions qui ont été si bien remplies de votre part. Moi-même je m'estimerai heureux d'obtenir de mes chefs les éloges que j'ai entendu faire plusieurs fois de vous. » J'ai encore cette lettre ainsi qu'un certificat du conseil municipal de Fuentès qui atteste ma bonne conduite.

CHAPITRE IX

Commandement de la place d'Huesca. — Le Castillo. — Le grade de lieutenant. — Assiégés par Mina. — Une action d'éclat; citation à l'ordre du jour. — Nouvelles attaques. — Retraite périlleuse.

La plus horrible misère régnait dans Saragosse. Les rues étaient jonchées de pauvres expirant de faim, et les soldats, semblables à des squelettes, périssaient par centaines dans les hôpitaux. Je me présentai, en arrivant, chez le général Pâris. Il me fit un accueil distingué et me dit : « Monsieur le lieutenant, j'ai fait choix de vous pour « commander la garnison d'Huesca, la seconde ville de « l'Aragon, où deux garnisons de gendarmes à pied se « sont rendues lâchement à l'ennemi depuis peu. Je sais « qu'il n'en sera pas de même de vous. Vous trouverez dans « cette ville un bataillon italien, quarante gendarmes à « cheval et un détachement de cent hommes de votre régi« ment, commandés par deux officiers moins anciens que « vous, d'après l'ordre que j'en ai donné à votre major. « Vous partirez demain matin avec vos soldats de Fuen« tès et cinquante convalescents du 81e que vous prendrez « à la Maison-Blanche. A votre arrivée, le bataillon ita« lien rentrera à Saragosse. » Il ajouta qu'il envoyait à Huesca un vieux capitaine d'état-major qui commanderait la place et qui serait chargé des détails de l'administration, tandis que je serais chargé de la partie militaire ; qu'au reste il était persuadé que nous nous entendrions

pour tout ce qui regarderait le bien du service. Je lui répondis : « Général, je suis flatté de la confiance dont « vous m'honorez, je la justifierai, et si vous apprenez « que le Castillo, d'Huesca a été pris une troisième fois, « vous pouvez être sûr d'avance que je n'existerai plus. » Le général me fit un signe de tête approbatif et m'invita à dîner.

Deux jours après, j'arrivai à Huesca et je m'établis au Castillo situé à l'est et à trente pas de la ville. Ce Castillo était un couvent de forme carrée, crénelé et garni à chaque angle d'un tambour qui flanquait les faces, mais sans artillerie. Il avait deux portes, l'une sur la façade principale et l'autre sur la face opposée. Il était entouré d'un fossé sec, et l'intérieur offrait une vaste cour carrée. Je répartis mes soldats sur les quatre côtés du bâtiment, et ayant pris toutes les mesures de sûreté que la prudence commandait, je donnai les ordres pour le service et la discipline du détachement. Mes relations avec la ville furent assurées au moyen d'un poste de vingt hommes placé dans un lieu convenable et d'un autre poste de quatre soldats qui se tenaient sur le clocher le plus élevé; ils étaient pourvus de vivres et de munitions et étaient chargés de signaler l'approche de l'ennemi et de l'inquiéter par leur fusillade s'il occupait la ville. Ces deux postes rentraient la nuit.

Quoique la ville d'Huesca soit assez étendue, on n'y comptait alors que huit mille âmes. Avant la guerre, elle renfermait deux mille étudiants se destinant aux ordres ecclésiastiques. Le maître-autel de la cathédrale, en marbre blanc travaillé avec art, passe pour un chef-d'œuvre. Cette place, située dans une belle plaine, était alors d'une grande importance à cause des ressources en comestibles qu'elle fournissait.

Le régiment n'ayant pas reçu d'effets d'habillement depuis son entrée en Espagne, les soldats étaient presque nus. Nous avions trouvé au Castillo une cinquantaine de blessés ou malades. Je distribuai les effets de ceux qui moururent aux hommes de mon détachement. On coupa les plus vieux habits qui servirent à raccommoder les autres. Comme les habitants n'acquittaient guère les contributions qu'au moyen de garnisaires qu'on payait 1 franc par jour, j'employai une partie de cet argent à acheter de la doublure et du drap rouge pour les parements et les collets ; bientôt mon détachement offrit un superbe coup d'œil. Simple sous-lieutenant, j'avais trois cents hommes sous mes ordres, en y comprenant les gendarmes et les convalescents, tous d'une belle tenue, tandis que les capitaines n'avaient qu'une soixantaine d'hommes par compagnie, dans l'état le plus déplorable.

Je mangeais avec le commandant de la place, ainsi que mes officiers, le chirurgien et le percepteur. Nous prîmes l'habitude de jouer tous les soirs au vingt et un. L'avantage du banquier consistant dans la passe des pontes, j'adoptai pour règle de ne pas prendre carte au delà de onze points lorsque je ne taillais point. Ce système et un peu de bonheur me procurèrent pendant mon séjour au Castillo un gain de 3,270 francs. La perte ne tomba pas en entier sur mes camarades de table. Plusieurs officiers [1],

1. Le capitaine napolitain Néri, joueur passionné, ayant un soir perdu tout son argent, se leva furieux, posa brusquement son shako sur la table, l'ouverture contre le tapis, saisit son couteau de la main droite, leva un peu un côté du shako avec la gauche, et dit en italien : « Sors, salaud de saint Pierre ! » Il appela cinq à six autres saints à la file, en ajoutant aux diverses épithètes dont il les qualifiait : « Dépêche-toi, chien maudit, passe vite ou je t'égorge. » Mais à peine eut-il nommé saint Janvier, patron de Naples, qu'il s'écria : « Ah ! scélérat, pour toi tu n'échapperas pas. » Il cloua la pointe de son couteau sur la table, et de même que s'il eût eu le saint sous les yeux, il l'accabla de malédictions et d'injures, prit son shako et sortit.

restés malades au Castillo à diverses époques, y contribuèrent pour leur part.

Les troupes d'Aragon s'étant affaiblies dans les combats journaliers qu'elles livraient aux insurgés, on diminua le personnel des garnisons ; les gendarmes partirent, et je fus réduit à cent hommes, non compris les convalescents. Peu de jours après, un détachement chargé d'enlever des otages dans un bourg voisin où l'on refusait de payer les contributions, revint sur ses pas, ayant été attaqué en route par une centaine de soldats de Mina, la plupart à cheval. Je sus qu'ils étaient dans les environs dans le but de protéger un marché de denrées coloniales de contrebande dont ils percevaient les droits, et qui se tenait dans un village situé à une lieue d'Huesca. Je dirigeai moi-même une expédition contre ce village. Je plaçai soixante hommes sur quatre files, avec ordre à la première et à la quatrième file de faire face en dehors et de croiser la baïonnette si nous étions menacés par la cavalerie ; le premier rang ne devait pas bouger, et le dernier rang devait faire un demi-tour, afin de former un carré long dont les rangs intérieurs feraient feu de tous côtés ; des extrémités de ce carré pouvaient au besoin se détacher des tirailleurs [1]. J'arrivai au village une demi-heure avant

1. La guerre d'Espagne fut pour les officiers français une excellente école. Chargés de commander des places et des détachements en marche, dans un pays où les combats étaient journaliers, où l'œil de l'ennemi les suivait partout, où l'on payait souvent de la vie la plus petite négligence, ils y exécutèrent des manœuvres qui ne sont pas dans l'ordonnance et y acquirent des connaissances que l'expérience seule peut enseigner. Ils reconnurent plus d'une fois qu'on ne saurait jamais se tenir trop sur ses gardes, et que, dans toutes les circonstances, il faut s'aider du terrain et agir selon les dispositions et les habitudes militaires de l'ennemi. L'officier d'infanterie apprit que s'il n'a que de la cavalerie à craindre, il doit marcher serré, prêt à faire feu et à présenter la baïonnette sur toutes les faces ; que si à la cavalerie se joint de l'infanterie, il doit, en cas d'attaque, avoir une partie de sa troupe en tirailleurs et l'autre formée en carré, et

le jour, et je me postai avec la moitié de mes soldats derrière les murs du cimetière. Les autres fouillèrent les maisons. On y trouva de la morue, du cacao, du sucre et du café, dont on chargea cinq voitures. Les soldats espagnols qui occupaient le village, surpris dans leurs logements, n'opposèrent aucune résistance, et comme ils n'avaient pas d'uniforme, ils échappèrent facilement à nos regards. Cette prise nous valut 3,980 francs, que nous partageâmes ainsi : 600 francs au commandant, 600 francs à moi, 600 francs aux deux officiers et 20 francs à chaque soldat, avec lesquels ils achetèrent un pantalon de belle toile blanche et les effets qui leur manquaient. Le reste de l'argent fut distribué aux sous-officiers et aux convalescents. J'avais droit à la double part comme chef de prise, et j'abandonnai celle de l'indicateur au commandant et à mes deux officiers.

J'appris bientôt que, crainte d'une nouvelle surprise, toute la bande se tenait réunie au village, qu'on avait établi un poste et que les chefs juraient de nous exterminer si nous osions reparaître. J'essayai de rabattre cet orgueil. Je partis une heure avant le jour avec soixante-dix hommes. Parvenu à une métairie située à moitié chemin, j'y cachai trente hommes commandés par un officier, avec ordre de tomber vigoureusement sur les derrières de

ne pas réunir tout son monde en masse, parce que les balles de l'infanterie lui causeraient trop de pertes; enfin, que si la cavalerie a des pièces, il n'a d'autre parti à prendre que de gagner un bois, des hauteurs ou quelque bâtisse. Il put s'apercevoir aussi que ceux qui veulent toujours cerner l'ennemi et l'attaquer sur plusieurs colonnes suivent en général une mauvaise tactique ; en effet, si les colonnes arrivent les unes après les autres, elles sont battues partiellement, et si elles approchent ensemble, l'ennemi, loin de les attendre, se précipite sur celle qu'il choisit et l'écrase avant que les autres soient arrivées à son secours. Il résulte de là que le meilleur système est de garder toute sa troupe sous sa main, de l'employer en masse à culbuter l'ennemi et de le poursuivre ensuite à outrance, de manière à le détruire le plus possible.

l'ennemi aussitôt que je l'aurais attiré dans ce lieu. A notre approche, la sentinelle placée à l'entrée du village cria : « Qui vive? » et fit feu. Nous continuâmes d'avancer, mais à la vue des soldats qui ne tardèrent pas à se montrer, nous rétrogradâmes. La moitié de mes hommes, dispersés en tirailleurs, battaient en retraite d'un arbre à l'autre de la route, tandis que le reste du détachement, placé sur quatre files comme la première fois, formait l'appui. Les Espagnols, enhardis par leur nombre, nous poussaient assez vivement. Arrivés à cent pas de la métairie, soit effet du hasard, soit crainte d'une embuscade, ils s'arrêtèrent et retournèrent sur leurs pas.

Je remplis les fonctions de commandant de place et de percepteur pendant quelques mois, ce qui me valut 2,000 francs ; de plus, ayant été payé d'un arriéré de solde, je me trouvais posséder 12,000 francs. Je reçus à la même époque ma nomination de lieutenant, datée du 4 septembre 1812.

Le 27 novembre, jour d'une foire, des coups de fusil, partis du clocher de très bon matin, me firent connaître que les troupes espagnoles entraient en ville. Un paysan que le commandant expédia aussitôt au général Pâris revint quelques instants après avec une oreille coupée ; c'est le châtiment que les Espagnols infligeaient la première fois à ceux qui portaient notre correspondance ; en cas de récidive, ils les fusillaient. Bientôt le Castillo fut entouré de vedettes ennemies. Je résolus d'exécuter une sortie dans le but de juger des desseins de l'ennemi et de forcer les marchands forains de se sauver, de manière que le bruit du combat se répandît à Saragosse. J'attendis jusqu'à dix heures du matin, afin de mieux surprendre les Espagnols. Je pris trente hommes avec moi ; j'en donnai vingt à M. Lejeune, l'un de mes officiers, et je parta-

geai le reste de la garnison en deux troupes, dont l'une, dirigée par le commandant, occuperait les créneaux du côté de la ville, et dont l'autre, sous les ordres de M. Kéroulas, mon second officier, se rangerait devant le Castillo. Ce piquet assurait mes derrières et était protégé lui-même par les soldats du commandant. Je prévins ensuite M. Lejeune que, lorsque nous serions arrivés au bout de la rue que le feu du Castillo enfilait, il prendrait à droite et moi à gauche, et qu'en débouchant dans la grande rue qui traverse Huesca du midi au nord, nous marcherions l'un vers l'autre, en tuant ou faisant prisonniers tous les Espagnols que nous rencontrerions sur notre passage. Comme cette partie de la grande rue est située au centre de la ville, je pensais que les chefs espagnols s'y trouveraient peut-être, ainsi que l'artillerie. Tout étant ainsi réglé, quelques soldats sortirent du Castillo, avec ordre d'éloigner les vedettes ennemies, en les couchant en joue sans tirer. Après quoi, je partis au pas accéléré. Les habitants qui nous voyaient passer étaient ébahis et avaient peine à croire que cinquante hommes fussent assez hardis pour en attaquer dix-huit cents ; ils se tenaient sur les portes et aux croisées, et ils exprimaient par des gestes et des exclamations leur profond étonnement. Parvenus à l'embranchement des rues, nous prîmes chacun de notre côté. M. Lejeune, en entrant dans la grande rue, vit l'ennemi en force et sous les armes, il commanda le feu, et ignorant le pouvoir d'une surprise, au lieu d'exécuter les ordres donnés, il tirailla et se retira sous la protection du Castillo. Arrivé moi-même dans la grande rue, je ne découvris aucune troupe du côté par où devait venir M. Lejeune, et j'aperçus au contraire à ma gauche deux cents hommes environ, dont les uns avaient l'arme au bras ou au pied et les autres contre le mur. Je comman-

dai : « Joue, feu! à la baïonnette ! » et nous nous élançâmes sur eux. Deux tombèrent et plusieurs furent blessés. Ces Espagnols, épouvantés, se mirent à fuir à toutes jambes, abandonnant un cheval et un mulet qui portait une pièce de canon. Je courais parmi les fuyards, allongeant des coups d'épée à droite et à gauche, et ne m'arrêtai qu'à l'entrée de la maison qu'avait occupée Mina dans ses expéditions précédentes. Ma première idée fut de monter dans les appartements, mais je réfléchis qu'il n'était pas homme à m'attendre les bras croisés, et qu'en perdant un temps précieux, je risquais moi-même d'être fait prisonnier. Je revins dans la rue; mes soldats, embusqués derrière les degrés d'une église et aux angles des maisons, tiraillaient avec quatre ou cinq cents hommes qui se groupaient plus loin. Quel pouvoir le fantôme de la gloire et l'habitude des combats n'ont-ils pas sur nous! J'étais tranquille sous le feu d'un bataillon, tandis qu'aujourd'hui, père de famille, je ne recevrais pas sans émotion un seul coup de fusil à pareille distance. L'ennemi s'avançant, je donnai à propos l'ordre de rétrograder ; une sentinelle, que j'avais laissée en arrière, se replia et m'avertit que la troupe qui avait repoussé M. Lejeune marchait aussi vers nous. La rue tournait. Nous nous trouvâmes tout à coup en présence de l'ennemi, et on fit feu simultanément et presque à bout portant. Aucun de mes soldats ne fut blessé par cette fusillade, soit à cause de la précipitation avec laquelle on tira, soit parce que les fusils relevèrent, et que les soldats visent toujours trop haut. Nous enfilâmes promptement la rue par laquelle nous étions venus, et je m'arrêtai à un détour avec une dizaine d'hommes. Après avoir tiré sur les premiers Espagnols qui se montrèrent, nous courûmes à un second détour. De cet endroit au Castillo, la rue était longue et droite.

L'ennemi aurait pu m'y blesser beaucoup de monde, si je ne l'eusse arrêté et protégé ainsi la retraite. Les Espagnols reparurent à une dizaine de pas et firent une décharge. J'avais le bras droit, l'épaule et la tête en dehors du coude de la rue, afin de les voir venir et de commander le feu. Une balle et plusieurs dragées m'atteignirent à la main, et mon épée tomba à terre ; une autre balle venue par derrière et tirée de quelque croisée me perça le bras près de l'épaule, et une troisième balle déchira mes vêtements et me fit une contusion au coude. Je sentis une légère douleur, je ramassai mon épée, et le détachement étant près du Castillo, je me retirai avec tous mes soldats, dont trois seulement étaient blessés. L'ennemi n'osa pas nous poursuivre [1]. J'avais vu, en passant, le mulet et la pièce à terre à cent pas du Castillo. On me dit que le mulet, blessé à la cuisse, était tombé et qu'on n'avait pu enlever la pièce à bras.

Le chirurgien pansa mes blessures ; elles n'étaient pas

1. S'agissait-il de tirer des coups de fusil de pied ferme ou de recevoir des coups de canon, les troupes réglées des grandes puissances de l'Europe valaient à peu près les nôtres. S'agissait-il de fondre sur l'ennemi à l'arme blanche ou de faire d'énormes marches forcées, il n'y avait plus alors de comparaison à établir. Nos généraux tirèrent parti de la supériorité de notre marche, mais je crois qu'ils ne profitèrent pas assez de cette ardeur impatiente qui portait nos soldats à se précipiter sur les bataillons ennemis, ardeur qui caractérise la valeur française et que le danger redoublait toujours. Dans les batailles surtout, le général en chef, ayant besoin de sang-froid pour diriger les mouvements, ne pouvait avoir cette chaleur brûlante qui, identifiée à celle des troupes, aurait produit des miracles. En effet, si un général enflammé de l'ardeur nationale, après avoir engagé le combat et reconnu les endroits faibles en artillerie, lançait ses colonnes sur les points qui en étaient le moins pourvus, le Français, au comble de ses vœux, baissant sa baïonnette, empoignant fortement son arme, les yeux en feu, les dents serrées, s'avançait d'un pas terrible. A son approche, les rangs ennemis se brisaient, la terreur se répandait au loin, et nos régiments victorieux plantaient leurs drapeaux sur les redoutes enlevées. En vain les lourds soldats du Nord ou les bandes indisciplinées du Midi auraient-ils voulu lutter. L'adresse et la vivacité françaises sont connues, ils n'auraient pu y résister.

dangereuses; la balle de l'épaule avait touché l'os sans le briser; s'il en eût été autrement, on aurait dû faire l'amputation à l'articulation et il est probable que j'en serais mort.

Les Espagnols occupèrent les maisons en face du Castillo et dirigèrent un feu très vif sur nos croisées et nos meurtrières. La nuit vint. Je redoublai de vigilance et je ne tardai pas à reconnaître que l'ennemi travaillait dans l'intérieur des maisons occupées. Au point du jour, il démasqua trois pièces de canon et un pierrier. Cette artillerie commença de suite son feu. Je fis créneler aussitôt le mur intérieur vis-à-vis de l'endroit battu en brèche. Tandis qu'on exécutait ce travail, le señor Rominguera, Espagnol chef des douanes, qui savait parfaitement qu'il serait pendu si nous étions pris, m'adressait des questions où la peur se manifestait d'une manière si plaisante que, malgré mes blessures et notre situation, je ne pouvais m'empêcher d'en rire. J'avais beau l'assurer que Mina ne tenterait pas l'assaut parce qu'il y perdrait trop de monde, mes raisons ne lui rendaient pas la confiance, et si je parvenais, par moments, à calmer un peu sa frayeur, les coups de canon détruisaient bientôt tout l'effet de mes paroles.

Vers quatre heures du soir, la brèche était praticable et offrait une ouverture plus grande que la porte d'entrée. Tout à coup le feu cessa et un officier espagnol s'avança en parlementaire et nous remit une sommation de la part de Mina. Ce général nous disait qu'outre la brèche qui lui permettait déjà de donner l'assaut, on avait encore pratiqué deux mines qui pourraient jouer dans la nuit, mais qu'il estimait trop les braves gens pour ne pas nous offrir une capitulation honorable, qu'il nous laissait maîtres des conditions et qu'il nous donnait sa parole d'honneur que nous serions libres de nous retirer à Saragosse, avec armes

et bagages. Le commandant, après avoir pris mon avis, répondit que nous préférions la mort au déshonneur et que nous attendions tranquillement l'effet de ses menaces. On vint prendre cette lettre une heure après, et nous nous aperçûmes qu'au lieu de recommencer le feu, les Espagnols rassemblaient des charrettes. Le malheureux Rominguera affirmait qu'ils allaient garnir ces charrettes de matelas, et qu'à la faveur de la nuit, ils les traîneraient sous les murs du Castillo et s'élanceraient de là sur la brèche. Quoique cette assertion ne me parût guère probable, nous fîmes cependant bonne garde, d'autant plus que nous entendîmes une partie de la nuit des mouvements de troupes en ville. De bon matin, les soldats de garde au clocher se présentèrent sur le bord du fossé, et nous annoncèrent que l'ennemi s'était retiré, sur l'avis qu'une colonne sortie de Saragosse approchait. J'appris aussi que Mina avait dit publiquement la veille : « Je ne prendrai pas le Castillo cette fois-ci, il y a de trop braves officiers là dedans. » Vers neuf heures, trois cents hussards, un bataillon de notre régiment et un autre bataillon du 10e, commandés par le colonel Colbert, arrivèrent à Huesca et furent agréablement surpris de nous y trouver, car, le canon ayant abattu notre drapeau, ils avaient craint d'être venus trop tard. Ma blessure à l'épaule m'avait forcé de m'aliter ce jour-là; le colonel Colbert me rendit visite dans ma chambre avec tous les officiers, et me complimenta sur ma sortie qui faisait, me dit-il, l'admiration de tous les habitants. Je sus de lui qu'ainsi que je l'avais prévu, le général Pâris avait été instruit de l'arrivée de Mina par des marchands rentrés à Saragosse par suite de notre combat.

Je dictai un rapport pour notre colonel et le commandant adressa le sien au général Pâris, qui l'envoya au maréchal.

Un extrait de ce rapport fut mis à l'ordre du jour et dans les journaux ; il était rempli d'erreurs. On n'y comptait que huit blessés que les habitants avaient vus sur des charrettes, sans y comprendre un plus grand nombre de blessés qui suivaient à pied. On avait écrit cavaliers pour fantassins ; on m'y faisait recevoir cinq coups de feu au lieu de trois, et le commandant y était mentionné comme ayant ordonné la sortie. Cette action, rapportée depuis dans les *Fastes de la gloire* et relatée dans les *Victoires et conquêtes*, et dans le deuxième volume des *Mémoires* du maréchal Suchet, ne me valut qu'une lettre flatteuse du colonel. Il m'est resté de cette affaire un morceau de balle de pistolet et un grain de plomb à la main, et la trace de chaque trou de l'épaule dont l'une est plus large qu'une pièce de cinq francs [1].

1. *Ordre de l'armée*

Valence, le 26 décembre 1812.

Le 27 novembre, Mina, avec toutes ses forces, s'empara de la ville d'Huesca. Le capitaine Couly, adjoint à l'état-major de la 1re division de réserve, commandant le Castillo, ayant une garnison du 81e, le fit aussitôt reconnaître par le lieutenant Desbœufs, de ce régiment, à la tête d'un piquet de trente hommes ; ce détachement rencontra deux cents hommes sur le Cosso et n'hésita pas à les attaquer à la baïonnette ; il les mit en désordre et les poursuivit jusque sous les fenêtres de Mina, où de tous côtés on se rallia pour repousser cette poignée d'hommes. La retraite se fit alors avec le plus grand sang-froid, et le lieutenant Desbœufs, quoique blessé au bras droit de cinq coups de feu, ramena tout son monde au Castillo, après avoir, aux yeux d'une population entière, mis l'épouvante parmi seize à dix-huit cents rebelles armés, leur avoir tué deux hussards, blessé huit et pris un cheval et un mulet qui portait une pièce de canon. Le soir et toute la nuit, Mina fit faire un feu continuel sur le château où la garnison s'était renfermée ; en même temps, il fit quelques travaux pour placer son artillerie ; le 28 au matin, il commença le feu. Le commandant Couly, loin de s'en intimider, prit avec sang-froid toutes les dispositions qu'exigeait une bonne défense. A quatre heures, Mina envoya un parlementaire avec une sommation, mais la réponse vigoureuse qu'il reçut lui ôta l'espoir d'en imposer à de braves gens, et craignant d'échouer dans une attaque de vive force, il abandonna son entreprise et partit dans la nuit, se dirigeant vers Barbastro. La belle conduite des officiers et soldats

Depuis cette époque, le nombre de nos ennemis alla sans cesse en augmentant; la ville était rançonnée à chaque instant par des partis espagnols qui enlevèrent jusqu'aux livres des bibliothèques et jusqu'au plomb des églises pour

du 81e régiment n'a point étonné S. E. M. le maréchal, et il se plaît à louer devant l'armée le capitaine Couly, le lieutenant Desbœufs, le lieutenant Kéroulas, plusieurs sous-officiers et généralement tous les militaires qui composaient cette brave garnison.

Extrait de la lettre du colonel

Terrier, colonel, commandant le 81e régiment de ligne, à M. Desbœufs, lieutenant commandant un détachement du même corps au Castillo d'Huesca.

« Monsieur,

« J'ai reçu dans le temps toutes vos lettres et les détails que vous m'avez adressés, tant sur les objets de service et d'administration du détachement dont le commandement vous est confié que relativemcnt à l'affaire honorable que vous eûtes à soutenir le 27 novembre dernier. Votre brillante conduite dans cette occasion n'a fait qu'augmenter le degré d'estime et de considération que je vous portais déjà, d'après les témoignages avantageux que M. le major et nombre d'officiers m'avaient rendus de vos principes et de votre manière de servir. L'empressement et l'exactitude avec lesquels vous m'avez rendu compte de tout, joints aux sages réflexions que j'ai observées dans vos lettres, m'ont pleinement convaincu que vous méritez l'excellente opinion dont vous jouissez dans l'esprit de vos chefs et camarades.... »

Cette lettre est dans mes papiers.

Le chef de bataillon Savary, resté malade à Huesca, me rapporta qu'ayant dit au colonel de demander la croix pour moi, le colonel lui avait répondu que cela n'était pas nécessaire, parce que M. le maréchal connaissait l'action et ferait lui-même la demande s'il le jugeait à propos. En conséquence, il m'engagea à lui écrire et il apostilla ma lettre. Le maréchal me répondit de Saint-Philippe, le 28 avril 1813, que je méritais la décoration, qu'il s'intéresserait auprès du ministre en ma faveur et qu'il serait bien aise que le succès de sa recommandation correspondît à mes désirs. Après l'évacuation du Castillo, je lui écrivis de nouveau pour lui rappeler sa promesse; il me répondit de Barcelone, le 19 octobre, qu'il ferait avec plaisir une seconde demande, si elle était appuyée par le général Pâris. Le général me communiqua la lettre qu'il lui adressait; il lui disait que j'étais un des officiers les plus braves et les plus intelligents qu'il eût connus. Au commencement de 1815, je fis part des lettres du maréchal au général Daricau, commandant la division à Perpignan. Il adressa au ministre une nouvelle demande qui n'eut pas plus de succès que les autres. Enfin les croix furent si indignement prodiguées plus tard que je n'y attachais plus le même prix.

en faire des cartouches. Je leur livrais souvent des combats partiels dans les rues et leur donnais parfois des alertes de nuit ; à cet effet, j'avais pourvu mon détachement d'espadrilles. Un soir je me postai en dehors des murs, près d'un trou qui leur servait de passage, tandis qu'un autre détachement simulait un combat dans la ville. Les Espagnols, surpris et épouvantés, vinrent se jeter en foule dans le piège tendu ; nous en tuâmes deux et en blessâmes plusieurs. Les autres réussirent à s'échapper à la faveur de l'obscurité.

L'église où nous entendions la messe étant peu éloignée du Castillo, nous ne cessâmes d'y aller que dans les derniers mois, lorsque la présence continuelle de l'ennemi m'eut obligé de retirer les postes de la ville et du clocher.

Cette messe avait ses dangers et exigeait de grandes précautions. La moitié du détachement était dans l'église, les fusils chargés ; vingt hommes gardaient la porte et le reste se tenait sous les armes au Castillo. Il était à craindre qu'il n'y eût des rebelles cachés dans la foule et que, secondés par ceux qui viendraient du dehors, ils ne cherchassent à nous désarmer et à s'emparer ensuite du Castillo. Aussi, tandis que je montrais un visage tranquille, assis sur un banc près du maître-autel, j'avais toujours l'œil et l'oreille au guet. Il fallait en effet que les Espagnols eussent conçu une bien haute idée de notre bravoure, pour n'avoir pas osé tenter un pareil coup de main, et nous méritions peut-être d'être corrigés de l'amour-propre qui nous avait empêchés de renoncer plus tôt à ce simulacre de dévotion.

Comme il aurait suffi aux Espagnols de gagner une sentinelle, à force d'argent, pour nous égorger tous, et qu'ils avaient souvent recours à des tentatives de ce genre, on faisait des rondes tous les quarts d'heure, et je visi-

tais moi-même mes factionnaires quatre ou cinq fois par nuit. Le jour, je me tenais à la porte d'entrée pour tout voir par mes yeux. De là je portais mes regards sur la ville et vers la campagne, et je me disais : « Tu ne saurais aller à cette maison, à cet arbre, sans être tué. » En comparant cette situation à la sécurité qui régnait en France, je résolus dès lors de demander en temps opportun ma retraite, afin de pouvoir mener une vie plus tranquille.

La dernière colonne qui vint à Huesca me laissa ses blessés et ses malades et emmena mes deux officiers. Le régiment ayant livré plusieurs combats depuis peu, certaines compagnies n'en avaient plus qu'un seul [1]. Je profitai de cette occasion pour envoyer mon argent en France ; le capitaine d'habillement le fit compter à mon oncle Vialar, que j'avais institué mon héritier, comme étant le parent qui m'avait marqué le plus d'amitié.

Le 30 juin [2], Chapalongara [3], à la tête de 4,000 fantassins

1. De 1793 à 1815, le régiment prit part ou livra lui-même plus de trois cents combats, dont beaucoup furent plus meurtriers pour lui que les batailles d'Austerlitz et de Wagram, où il ne perdit pas cinquante hommes, de sorte qu'à la fin il ne restait pas quatre soldats par mille de ceux qui l'avaient d'abord composé. Malgré sa valeur et tant de sang répandu, n'ayant pas eu l'occasion de se distinguer dans des affaires marquantes, le régiment sera peu connu. Il est vrai qu'il en sera de même de la plus grande partie de nos légions. Que de traits de courage ! que d'événements intéressants ! que de combats resteront ignorés ! D'un autre côté, qu'on se figure les fatigues et les maux que doivent avoir endurés les militaires de plus de trois cents régiments français, combattant pendant vingt-cinq ans dans les quatre parties du monde, si moi, qui n'ai servi qu'une quinzaine d'années et qui ne suis pas sorti de l'Europe, j'ai dû marcher à quatre pattes, courir nu par un froid rigoureux et mendier mon pain déguisé en paysan ; si j'ai éprouvé qu'un excès de faiblesse peut faire marcher les jambes sans la volonté de les mouvoir, qu'il suffit d'être exposé pendant quelques heures à une poussière intense pour devenir méconnaissable, qu'on peut dormir et rêver en marchant, qu'un excès de fatigue qu'on ne sent pas tant que le sang est échauffé vous empêche ensuite de remuer, etc.

2. 1813. *(Note de l'éditeur.)*

3. Le même qui défendit Pampelune en 1823 et qui mourut si héroïquement près d'Huesca, dans sa tentative constitutionnelle de 1830.

et de 500 cavaliers de l'armée de Mina, forte alors de près de 20,000 hommes, se rendit maître de la ville et annonça que, dans huit jours, il n'y aurait plus de Français en Aragon. Il fit occuper les maisons voisines du Castillo et nous tint enfermés dans nos murailles, en prescrivant de tirer sans cesse sur la porte et sur les fenêtres. Persuadé que nous ne pouvions lui échapper, il se contenta de nous bloquer, sans en venir à une attaque de vive force qui lui aurait coûté trop de monde. Nous étions sans nouvelles de Saragosse, et divers paysans que le commandant y avait envoyés n'avaient pas reparu ou étaient revenus sans oreilles. Je proposai à un homme d'Huesca, dont le père était détenu au Castillo avec quelques autres personnes, pour dettes envers l'administration, de se charger d'un billet adressé au général Pâris, et je lui promis que s'il nous apportait la réponse, je mettrais son père en liberté; il accepta ma proposition. Comme il avait deux frères parmi les insurgés et qu'il était connu pour son patriotisme, il traversa les postes espagnols sans difficulté; il revint le 8 juillet au soir; il décrassa une de ses oreilles, en tira un petit billet roulé et le remit au commandant. Celui-ci changea de couleur en le parcourant, me fit signe de le suivre, et après avoir fermé la porte de sa chambre, me donna le billet à lire. Le général nous informait qu'il nous avait adressé trois fois l'ordre d'évacuer le Castillo, qu'il n'était plus temps de nous retirer sur Saragosse qu'il quittait lui-même, et qu'il nous laissait maîtres d'agir comme nous le jugerions à propos. « Quel est votre avis? » me demanda le commandant : « De partir cette nuit même, lui « répondis-je; je préfère mourir les armes à la main en « rase campagne que de me rendre; examinons quelle « est la meilleure direction à prendre. Les Espagnols « nous coupent sans doute le chemin d'Ayerbé qui con-

« duit en France. Si nous nous retirons sur Monzon ou « Bucarlos à quinze lieues d'Huesca, la cavalerie nous « atteindra en route et donnera à l'infanterie le temps de « nous rejoindre. D'ailleurs, il est à croire que les gar- « nisons de ces deux places tomberont tôt ou tard au « pouvoir des insurgés. Il ne nous reste donc d'autre parti « que d'essayer de gagner les Pyrénées [1], on y trouve de « l'eau, nous nous chargerons de biscuits, et si les Espa- « gnols nous poursuivent, nous n'aurons à lutter qu'avec « l'infanterie et le terrain nous favorisera. Il faut à la « vérité que nous traversions une plaine de cinq lieues « au milieu des cantonnements ennemis, et que le sentier « qui conduit à Bibriesca ne soit pas occupé, mais ces obs- « tacles ne sont peut-être pas insurmontables. » Ayant arrêté notre plan d'après ces considérations, nous descendîmes à la porte du Castillo et affectâmes de la gaieté aux yeux des personnes qui apportaient à manger aux détenus; mais quoique nous eussions bien désiré connaître la position de l'ennemi qui, depuis trois ou quatre jours, s'était disséminé dans les villages, nous ne leur adressâmes aucune question, tant pour ne pas éveiller leurs soupçons qu'à cause que nous n'avions en elles aucune confiance.

Je laissai coucher les soldats, afin que les sentinelles placées autour de nous qui se rapprochaient tous les soirs ne remarquassent aucun changement. A dix heures, je réunis les sergents et je leur donnai mes ordres. Ils furent surpris d'apprendre que nous allions partir et nous diriger vers la France. Depuis longtemps ils ne savaient rien de ce qui se passait hors du Castillo. Je chargeai l'un d'eux

1. A Huesca, elles s'élèvent comme une muraille, sans contreforts ni prolongements.

de réunir les malades qui pourraient suivre et je prescrivis aux autres d'éveiller les soldats un à un, de mettre la main sur la bouche de ceux qui voudraient parler, de leur faire chausser les espadrilles et de les ranger dans la cour après qu'ils auraient rempli leurs sacs de cartouches et de biscuit que les hommes de garde apporteraient du magasin. Je leur recommandai surtout de veiller à ce qu'on n'entendît pas le moindre bruit, précaution possible avec des soldats qui, comme les miens, étaient accoutumés à des sorties de nuit. Lorsque le détachement fut rassemblé, je donnai l'ordre de garder le plus profond silence pendant la route et de se défendre seulement à la baïonnette, si l'on était attaqué. Nous laissâmes un soldat ivre et dix malades. Ceux-ci devaient fermer la porte après notre départ et je leur remis une lettre pour l'officier espagnol qui prendrait possession du Castillo, dans laquelle je l'invitais à les traiter avec humanité, ainsi que notre régiment avait agi envers les malades espagnols à Barbastro et autres lieux. Au moment de sortir, nous entendîmes une fusillade dans les environs. Le commandant, croyant que nous étions découverts, voulut remettre le départ au lendemain; je lui observai que les détenus, qui regardaient à travers les barreaux de leurs croisées, révéleraient notre projet et que nous ne pourrions plus l'exécuter; comme il insistait, je lui dis résolument qu'il s'agissait du sort de ma troupe et que je prenais tout sur moi. Il se mit à la tête du détachement, je restai à la queue; on baissa le pont-levis de la porte de derrière et nous sortîmes. A vingt pas du Castillo et sous les murs de la ville où les sentinelles donnaient l'alarme, un mulet appartenant au commandant sauta sur une jument montée par un hussard malade et, accablant celui-ci du poids de son corps, l'obligea à pousser des cris que le poste espagnol pouvait entendre. Ce mulet

choisissant mal son temps pour prendre ses ébats reçut, par mon ordre, quelques coups de baïonnette dans le ventre, seul moyen expéditif de nous en débarrasser. Au même instant des coups de fusil partirent dans Huesca et on battit la générale. Le détachement marcha pendant une heure sur la route d'Ayerbé, puis tournant tout à coup à droite, il se dirigea vers un village qu'il fallait absolument traverser pour prendre le chemin des montagnes. Je me portai en avant avec cinq ou six soldats. A l'entrée du village, un homme nous cria : « Qui vive ? » lorsque nous n'étions plus qu'à deux pas de lui ; je l'arrètai et je lui demandai s'il y avait des insurgés dans l'endroit ; il me répondit d'abord négativement, mais intimidé par mes menaces, il avoua que le village était occupé par cent hommes qui n'avaient pas de poste. Je le plaçai entre quatre soldats et je lui dis que s'il nous conduisait au sentier qui mène à Bribiesca, en nous faisant éviter les cantonnements ennemis, je lui donnais ma parole d'honneur qu'il s'en retournerait sain et sauf, mais qu'à la moindre trahison on lui passerait la baïonnette à travers le corps. Pour plus de sûreté, on le tint par les pans de la veste, car j'étais convaincu que, si ce n'était pas un des rebelles, c'était du moins un homme aposté par eux. Le commandant, qui sentait la nécessité d'arriver près des montagnes avant le jour, marchait rapidement, la queue avait peine à suivre, et malgré mes efforts pour qu'on serrât les rangs, quelques soldats restèrent en arrière. Ces traîneurs, à qui je faisais jeter les sacs et même les fusils, furent cause que je perdis la trace de la colonne. Nous passions à travers champs, la nuit était obscure ; je n'entendais plus aucun bruit et courais au hasard, appelant à haute voix et frissonnant à l'idée que chacun de mes pas m'écartait peut-être de mes soldats et me conduisait à la mort. Quelque brave que l'on soit,

on ne peut guère se défendre d'émotion en pareille circonstance. Enfin je rencontrai un traîneur qui n'était pas de ceux que j'avais laissés derrière moi; il me mit sur la voie du détachement, je courus à la tête et l'on fit halte pour rétablir l'ordre dans la marche.

Nous continuâmes ensuite notre route le long d'un bois et nous entendîmes de nouveaux coups de fusil, soit que les Espagnols fissent feu les uns sur les autres, soit qu'ils voulussent avertir les cantonnements en tirant en l'air. Au point du jour, nous sortions d'entre les arbres ; la chaîne des Pyrénées n'était plus qu'à une demi-lieue et je vis le sentier qui part d'un village situé sur une hauteur. J'ordonnai à deux sergents et à quarante soldats des moins fatigués de prendre les devants et de courir au village, afin d'empêcher les insurgés qui pouvaient s'y trouver de nous fermer le chemin. Je suivais ce mouvement les yeux tournés vers la hauteur dont l'occupation devait décider de notre sort, flottant entre la crainte et l'espérance jusqu'au moment où mes soldats furent maîtres du sentier. Arrivé moi-même sur la hauteur, je fis partir mon avant-garde, et j'attendais quelques traîneurs, quand la cavalerie, arrivant au galop, les atteignit et les sabra. La plaine en ce moment était couverte de troupes dont les armes reluisaient aux premiers rayons du soleil. Nous enfilâmes le sentier et montâmes péniblement au sommet de la montagne. Ce lieu offre un petit lac où plusieurs sentiers aboutissent. Mes soldats, accablés de fatigue et pensant n'avoir plus rien à craindre, s'étaient jetés à terre et me conjuraient de leur permettre de se reposer quelques instants. Comme je ne partageais pas leur sécurité et qu'à la guerre les moindres fautes ont quelquefois des conséquences funestes, j'envoyai les quarante premiers s'emparer d'une hauteur voisine et je forçai les autres à les suivre. A peine ce mou-

vement était-il exécuté qu'environ deux cents insurgés parurent entre nous et l'endroit que nous venions de quitter. A la première décharge ils me tuèrent deux hommes et en blessèrent sept. Je laissai filer le détachement et je ne gardai que quelques soldats pour contenir les Espagnols. Nous tiraillâmes, ils me tuèrent encore un homme et en blessèrent deux. Voyant que les difficultés du terrain ne leur permettaient pas de nous couper la retraite et qu'ils perdaient plus de monde que nous, ils s'en retournèrent après nous avoir suivis assez longtemps. Nous n'étions pas encore hors de danger; les insurgés qui avaient occupé Ayerbé le jour même pouvaient venir par la montagne et nous barrer le passage; il fallait donc les prévenir à Bribiesca et mettre le Gallego entre eux et nous. Ce ne fut qu'à minuit, après avoir fait dix-huit lieues en vingt-cinq heures, que nous arrivâmes à ce village. Je m'établis à la tête du pont, dont on arracha les planches, ne laissant qu'un passage pour les traîneurs. Au point du jour, on fit l'appel du détachement; il se composait de 121 hommes du régiment, 28 du 10e, 6 Napolitains et 4 hussards; ce total, avec les 12 restés en route, 3 tués et 11 laissés au Castillo, formait l'effectif de la journée du 8.

Nous poursuivîmes notre route dans la gorge du Gallego, dont les flots écumeux roulent tantôt à découvert et tantôt cachés sous une voûte d'arbrisseaux. Les sites étaient pittoresques et sauvages; ici des montagnes s'élevant à perte de vue, les unes dépouillées de verdure, les autres couvertes d'arbres; là des rochers ruisselants d'eau et tapissés de longues plantes. A ces œuvres imposantes de la nature se joignaient de fragiles constructions de l'homme; un long parapet, semblable de loin à un ruban blanc, permettait de passer en des lieux escarpés et presque impraticables. Plus bas, un pont près de crouler, crevassé par les racines

des arbustes nés sous la voûte, dans la maçonnerie de l'arche, donnait entrée dans un fort ruiné, qui fermait jadis ce passage et dont les eaux du Gallego battaient les fondements.

Nous couchâmes à un petit village où nous fûmes rejoints par un habitant d'Huesca, qui venait réclamer deux mulets que nous avions rencontrés dans la montagne, conduits par son fils, et que nous amenions avec nous pour porter nos blessés. Nous connûmes par lui ce qui s'était passé après l'évacuation du Castillo et quels étaient les points occupés par les troupes espagnoles ce jour-là. Elles étaient disposées de manière à nous couper toutes les routes et formaient un cercle autour de nous. Le bataillon logé en ville était accouru au Castillo. On avait respecté nos malades, mais le soldat ivre avait été étrangement surpris en se réveillant au milieu d'une centaine d'insurgés. Il m'apprit aussi que, pendant qu'un groupe d'Espagnols se disputaient à coups de poing une quarantaine de francs de monnaie que j'avais laissés sur ma table, d'autres avaient enfoncé la porte de ma volière et que mes perdrix et mes nombreux petits oiseaux s'étant répandus dans ma chambre avaient fait diversion à la querelle.

Le lendemain nous passâmes au pic du Midi, et laissant l'Espagne derrière nous, nous allâmes coucher à Laruns.

Sur dix officiers qui commandaient des forts en Aragon, je fus le seul qui ramena sa troupe en France. Ainsi, après m'être maintenu treize mois à Huesca, sans canons, contre des milliers d'ennemis pourvus d'artillerie, je m'étais ouvert un passage à travers leurs bataillons et j'avais franchi les Pyrénées par des sentiers où jamais troupe n'avait paru. Un résultat encore plus heureux, c'est que l'évacuation du Castillo sauva peut-être la division, car le

général Pâris, pressé de toutes parts et rejeté sur Huesca, n'aurait pu effectuer sa retraite, si le corps de Chapalongara eût occupé cette ville, qu'il avait abandonnée après mon départ. Le général suivit la route que nous avions déblayée et gagna Jaca.

CHAPITRE X

La campagne de 1813 dans les Pyrénées. — Combat de Jaca; la première défaite. — Capitaine. — La défense du territoire; les passages de la Nive et de la Bidouze. — La bataille de Toulouse. — L'abdication de l'Empereur. — Retraite et retour à Perpignan.

Nous reçûmes l'ordre d'aller rejoindre le général Pâris. Au lever du soleil, nous descendîmes dans un vallon couvert à gauche d'un épais brouillard qui enveloppait un bois, tandis qu'au fond du vallon, nous n'apercevions pas la moindre vapeur. Mes soldats disparaissaient un à un, comme par enchantement, derrière ce rideau blanchâtre, et lorsque j'eus moi-même pénétré dans le bois, j'avais peine à distinguer les objets les plus rapprochés; de ce vaste brouillard se détachaient de légers nuages qui traversaient rapidement le vallon et longeaient ensuite la montagne parallèlement à notre colonne. A la sortie des arbres, nous nous trouvâmes au pied du Pic du Midi, qui se montrait dans toute sa hauteur. Plus loin un berger accourut au-devant de nous avec deux seaux remplis de lait qu'il nous distribua, et il nous dit que c'était la première fois qu'il voyait des soldats passer dans ces vallées. Nous montâmes successivement plusieurs collines, et du col de Canfranc où nous bivouaquâmes, nous descendîmes à Jaca. Cette ville est défendue par un bon fort. Nous y trouvâmes le régiment, le 10e, les hussards, quatre cents gendarmes à pied et un bataillon napolitain formant en tout trois mille cinq cents hommes [1].

1. A notre arrivée à Jaca, les soldats jouaient dans les rues, les mains

Le général envoya le régiment et les Napolitains occuper une montagne située au midi et à une lieue de Jaca. Le 2e bataillon, dont je commandais la 1re compagnie, fut placé en avant, à cheval sur le sentier qui descend vers Ayerbé. Les Napolitains étaient postés au centre et un peu à droite, à cause d'un ravin qui nous séparait du 1er bataillon, resté en arrière, à cheval aussi sur le sentier. Nous aplanîmes une portion de terrain, et nous construisîmes de belles baraques. La mienne avait deux appartements et était surmontée de cinq cyprès ornés de banderoles.

Peu de jours après, nous fûmes attaqués par quinze mille Espagnols commandés par Mina [1]. La principale colonne ennemie culbuta les Napolitains, les rejeta sur notre 1er bataillon, qu'elle força de se replier, et s'avança rapidement sur notre flanc droit pour nous envelopper, pendant que nous nous battions contre une autre colonne. Le colonel

pleines d'argent, et on les entendait chanter dans tous les cabarets. On me raconta que le général Pâris avait à sa suite plus de douze cents employés qui s'étaient retirés à Saragosse de divers points de l'Espagne, que presque tous amenaient des voitures qu'ils avaient dû abandonner au pied de la montagne, où étaient restés aussi le trésor, les caisses des corps et l'artillerie, sans qu'on pût rien sauver de ces immenses bagages, parce que l'ennemi avait atteint la division en ce lieu. Ce n'est pas que le combat eût été bien acharné, puisque les deux partis s'étaient jetés sur l'argent, pillant chacun de son côté et puisant souvent à la même caisse. Bientôt les Espagnols étaient devenus si nombreux que nos soldats avaient dû se retirer, emportant néanmoins plus de cent mille francs. Si ce pillage eut un côté plaisant, les employés, au contraire, offrirent un bien triste spectacle. Les uns avaient perdu leur famille et les autres leur fortune.

1. Lorsqu'en 1835, Mina, nommé gouverneur de la Catalogne, passa à Perpignan, j'allai lui rendre visite, et je lui rappelai les affaires du Carrascal, d'Huesca, et par compensation celle de Jaca. « Le sort des armes est journalier, me dit-il, et les efforts que vous avez faits pour expulser l'étranger de votre territoire, nous avons dû les faire aussi. » Il me présenta à sa femme et à sa fille, en leur disant : « Voilà un brave officier qui s'est battu contre moi. » Il me reconduisit jusqu'à l'escalier et me serra la main amicalement. C'était pourtant le même homme qui m'aurait fait pendre sans pitié quelques années avant, si j'étais tombé en son pouvoir.

avait envoyé à notre commandant l'ordre de se retirer, mais le porteur de l'ordre n'avait pas pu passer. Nous faisions feu de trois côtés à la fois, sans arrêter l'ennemi, tandis que le commandant, placé au point le moins menacé, ne savait que résoudre, attendu qu'il perdait ordinairement la tête dans l'action. Notre position était extrêmement critique. Le chirurgien Duchesne m'aborda et me demanda ce que j'en pensais. « Je pense, lui dis-je, que si le commandant ne se retire pas sur-le-champ, le bataillon est pris. » Il courut répéter ces paroles au commandant, qui n'hésita plus et fila avec les voltigeurs par le seul côté resté libre. Cependant la compagnie de grenadiers qui marchait la dernière était déjà aux prises à l'arme blanche avec les Espagnols et courait risque d'être détruite, si je ne l'eusse aidée à se dégager, en m'arrêtant dans un pli du terrain d'où j'exécutais sur l'ennemi un feu bien nourri et presque à bout portant. Descendus dans la plaine où notre premier bataillon et les Napolitains s'étaient ralliés, nous battîmes en retraite par échelons et allâmes nous placer sous la protection du fort. C'était la première fois depuis quatorze ans de guerres continuelles que la troupe dont je faisais partie reculait devant l'ennemi. Cette affaire coûta une cinquantaine d'hommes au bataillon; j'ignore quelle fut la perte des Espagnols.

Le général, ne pouvant se maintenir à Jaca contre des forces si supérieures, plaça le 10e régiment dans une position en arrière qui assurait notre retraite, laissa trois cents hommes dans le fort et se dirigea vers la France. Nous bivouaquâmes sur le sentier, faute d'autre emplacement. Il pleuvait; afin d'éviter l'eau qui descendait de la montagne, je me couchai sur un mur de pierres sèches servant de parapet au chemin, au risque de tomber dans le précipice au moindre faux mouvement. Il est vrai que

j'avais souvent dormi sur un banc de corps de garde plus étroit encore que ce mur.

Le lendemain nous allâmes camper près d'Oloron, et deux jours après le régiment monta à Lescun, situé à l'entrée d'une gorge qui offrait un débouché à l'ennemi. De là je fus détaché dans une gorge plus élevée qu'on appelait Alliers. Il y avait à proximité une haute montagne où l'on avait placé des signaux. Quelques soldats y grimpèrent et la trouvèrent couverte de fraises. J'entrepris moi-même cette difficile ascension, dont la durée était de trois heures. En revenant, je fus surpris par un orage, et le terrain devenu glissant rendait la descente très dangereuse. Je rapportai un beau plat de fraises, mais je me promis bien d'être plus prudent à l'avenir.

Le colonel m'envoya à Perpignan chercher des conscrits. J'appris en arrivant qu'ils étaient destinés au 3e bataillon resté en Catalogne. Je m'empressai de rejoindre la division que je trouvai à Louhossoa, village situé entre Saint-Jean-Pied-de-Port et Bayonne. Elle faisait partie de l'armée du maréchal Soult et se liait à la division Harispe, qui formait l'extrême gauche.

Aussitôt après mon arrivée (le 13 novembre), le général Pâris me désigna pour commander le poste de Bidarray sur la Nive, que je devais occuper avec trois cents hommes. Le colonel, craignant que les capitaines ne fussent humiliés de la préférence que me donnait le général, lui observa que ce n'était pas à mon tour de marcher : « C'est au tour de confiance que j'envoie M. Desbœufs à Bidarray, lui répondit le général, et non pas au tour de service. » J'établis ma troupe sur la rive droite, à la tête du pont, dont le général me prescrivait de défendre obstinément le passage. Le 15, je reçus l'ordre de le faire sauter. Ce pont, construit solidement en pierres de taille, était miné à l'arche du

milieu, qui avait de douze à quinze mètres d'ouverture. Les éclats des pierres volèrent à plus de trente mètres de hauteur, et cependant l'arche ne tomba pas et se soutint par une pierre de trente centimètres environ d'épaisseur. Il était nuit, l'eau tombait par torrents; comme le général semblait craindre que l'ennemi ne voulût forcer ce passage, je fermai le pont par un mur de grosses pierres et j'y plaçai une forte garde. La pluie détermina une crue de la rivière ; et les sentiers ne furent praticables que cinq jours après, pendant lesquels nous vécûmes de navets que les soldats trouvèrent sur la montagne voisine, car les maisons que nous habitions avaient été abandonnées. J'employai ce temps à pratiquer des petits trous à la pierre qui soutenait l'arche. On les remplissait de poudre et après les avoir bien bouchés, on y mettait le feu. Lorsque les mineurs que j'avais demandés au général arrivèrent, la pierre n'avait plus que quelques centimètres d'épaisseur ; en un instant l'arche tomba et disparut sous l'eau.

Quelques jours après, je reçus trois nominations de capitaine ; l'une venait du ministre, les deux autres des maréchaux Soult et Suchet ; la plus ancienne, celle du ministre, était datée du 9 octobre.

Nous manquâmes souvent de pain, mais pas de viande. Mes postes, qui patrouillaient toute la nuit le long de la Nive, prirent en diverses fois dix à douze bœufs que les Basques faisaient passer à l'ennemi. J'avertis le général de ce commerce, que les gendarmes, placés entre lui et moi, favorisaient ; il le fit surveiller, et d'un seul coup le régiment enleva près de cent bœufs.

Le 27, la Nive commençant à être guéable, une colonne d'environ douze cents Espagnols de la division Morillo, placée devant nous, pénétra dans Bidarray, et soit qu'elle

voulût pousser une reconnaissance sur notre bord ou seulement sonder le gué, elle s'avança vers la rivière. Je cachai cinquante de mes plus braves soldats près de la Nive, avec ordre de se montrer à l'improviste au moment où la tête de colonne ennemie aborderait la rive droite, et de profiter du désordre que leur première décharge et leur présence inattendue répandraient dans les rangs pour l'attaquer à la baïonnette et le culbuter dans la rivière. Le reste de ma troupe se posta derrière des murs de pierres sèches que nous avions élevés sur le penchant de la montagne à laquelle nous étions adossés, et qui formaient plusieurs rangs de retranchements. Je dirigeai de là un feu si vif sur la colonne ennemie que je la forçai à reculer; trois fois elle revint à la charge et trois fois elle dut s'éloigner. Ainsi l'embuscade que j'avais établie devint inutile. J'adressai au général Pâris divers rapports que j'écrivais sur le genou, assis sur une pierre. Les Espagnols tiraient particulièrement sur moi ; une balle couvrit mon papier de terre, une autre passa entre mes jambes et s'aplatit sur la pierre où j'étais assis. Le général me répondit de tenir ferme à mon poste, qu'il m'envoyait deux compagnies de garde nationale et deux de ligne, et qu'au besoin il me ferait renforcer par des troupes du régiment. Il finissait par ces mots : « Dans tous les cas, vous ferez toujours front à l'ennemi, ne cédant que pouce à pouce, si vous y êtes forcé, et alors je vous enverrai du secours pour rejeter l'ennemi dans la rivière. » Dans l'après-midi, je me trouvai à la tête de huit cents hommes; je me disposais à passer moi-même la Nive et à tomber sur les Espagnols installés dans Bidarray, mais s'étant aperçus de ce mouvement, ils battirent le rappel et se retirèrent. Ils avaient perdu au moins une cinquantaine d'hommes et moi sept. Si je n'eus pas lieu d'être content des gardes

nationaux, qui m'abandonnèrent presque tous, en revanche, je fus très satisfait de l'énergie que montrèrent quelques paysans qui s'étaient joints à mes soldats. Dans la lettre [1] que le général m'écrivit le lendemain, il me disait : « J'ai reçu tous vos rapports hier ; l'activité que « vous avez mise à me les envoyer m'a causé beaucoup « de plaisir, je suis bien persuadé que vous n'aurez que « des éloges à faire de vos soldats tant que votre exemple « et vos moyens les dirigeront. »

Quelques jours après, j'entendis le canon de très bon matin, dans la direction de Louhossoa, et je ne tardai pas à entendre aussi la fusillade. Ma troupe se rangea derrière nos retranchements, et j'envoyai un officier à la découverte. Il me rapporta que l'ennemi avait passé la Nive entre le général et nous, au poste des gendarmes, et que la division battait en retraite. Il fallait prendre sur moi de me retirer, quoique je n'en eusse pas reçu l'ordre, car l'ennemi me débordait, et il lui aurait suffi de jeter quelques compagnies sur ma gauche pour me fermer tout passage [2]. Je n'hésitai pas à me mettre en route ; à un détour, je rencontrai des paysans qui fuyaient effarés, et j'aperçus les Espagnols à une petite distance, manœuvrant entre nous et notre division. Nous grimpâmes à droite et nous marchâmes sur le flanc de la montagne parallèlement à la colonne espagnole, qui ne tarda pas à s'arrêter devant une position que le général Pâris semblait vouloir défendre. Le général Pâris, que je rejoignis en cet endroit, me dit, après m'avoir interrogé : « Bien, capitaine Desbœufs, toujours bien. » Le colonel me témoigna

1. J'ai encore cette lettre et celle de la veille; il est à remarquer que ce fut à pareil jour de l'année précédente que j'avais été blessé à Huesca.

2. Cette résolution était grave, j'encourais la peine de mort, mais le salut de mon détachement l'exigeait.

aussi sa satisfaction, car il n'avait pas été sans inquiétude sur le sort de mon détachement. A l'entrée de la nuit, la division recula et prit position à Helette.

Pendant la fin de décembre et le commencement de janvier, il plut presque chaque jour. N'étant qu'une poignée de monde comparativement à l'ennemi que nous avions en face, nous cherchions par des mouvements continuels à le tromper sur nos forces et à l'empêcher d'agir, attendu qu'il aurait pu enlever la division qui, depuis sa retraite des bords de la Nive, était trop isolée. Chaque nuit, après avoir allumé nos feux, nous nous portions deux lieues en arrière. La route était impraticable à cause des boues, nous passions à travers champs, sur un terrain accidenté et entrecoupé de canaux. Les soldats glissaient à chaque pas et tombaient fréquemment. Au point du jour, nous rentrions à Helette par un autre côté, et nous nous placions sur une hauteur, tandis qu'une partie de nos soldats se montraient à la position de la veille ; si l'ennemi eût agi de nuit, il n'aurait trouvé personne, et s'il eût attaqué de jour, il aurait dû changer ses dispositions, en supposant qu'il nous était arrivé des renforts.

Dans les premiers jours de janvier 1814, le maréchal Soult, accompagné du général Clausel et de plusieurs autres généraux, vint nous passer en revue. Le lendemain, le combat s'engagea depuis Mendionde jusqu'à Bayonne. La division se porta en avant et se battit contre le corps de Morillo, placé à l'extrême droite de l'ennemi. La nuit venue, nous reprîmes la route d'Helette. La cavalerie de la division Darricau passa dans nos rangs au galop et en désordre, nous éclaboussant de la tête aux pieds. Un cheval me heurta et me jeta dans la boue, plusieurs chevaux manquèrent m'écraser ; je me relevai furieux, un autre cheval me renversa encore ; je

tirai mon épée et, emporté par la colère, je frappai à droite et à gauche sur tous les cavaliers qui passèrent près de moi. Revenus à la position, nous y passâmes la nuit à la pluie, sans feu et sans pain.

Le maréchal ayant resserré sa ligne, on laissa une brigade à Helette, et après que le régiment eut formé une rangée de postes et d'avant-postes en avant du village, on se logea dans les fermes voisines. Notre situation devint plus stable, mais non pas plus heureuse. Il pleuvait les trois quarts du temps, et tous les matins, deux heures avant le jour, il fallait se rendre sur une hauteur où la fumée du bois vert que nous brûlions me rendit les yeux malades. Nous rentrions ordinairement vers midi, lorsqu'on se croyait assuré qu'il n'y aurait rien de nouveau dans la journée. Cette campagne et celle d'Espagne changèrent ma figure, mes traits s'altérèrent et se flétrirent, mes cheveux tombèrent et je vieillissais à trente ans.

Au commencement de février, le général Harispe vint nous remplacer avec sa division composée de jeunes soldats. Nous allâmes coucher le même jour à Saint-Palais, et le lendemain à Navarrenx, où les Napolitains furent désarmés et retenus prisonniers, ce qui les surprit beaucoup, car ils ignoraient la défection de Murat. Les gendarmes nous avaient quittés à Helette, de sorte que nous ne formions qu'une brigade, quoique commandés par un général de division. De Navarrenx nous retournâmes à Saint-Palais (14 février), et prîmes position au midi de la ville. On entendait le canon ; le feu se rapprocha, et, vers le soir, nous vîmes arriver la division Harispe sur la colline qui domine Garris. L'ennemi, ne pouvant tourner cette division sans nous passer sur le corps, l'attaqua avec des forces supérieures. Ce combat de nuit offrit un magnifique spectacle. La gorge étroite où les

deux partis étaient en lutte et le pied des collines pétillaient d'éclairs partant des fusils des tirailleurs; au-dessus brillaient de longues lignes de lumière produites par le feu de file de plusieurs bataillons, et plus haut des régiments, exécutant des feux de peloton, vomissaient des flammes qui semblaient brûler les ténèbres. La scène était encore embellie par l'éclat des bombes, des obus et des pots à feu lancés dans les airs. Le général Harispe perdant du terrain, notre brigade, qui, après avoir couvert son flanc gauche, devait protéger sa retraite, se porta en avant de Saint-Palais et se mit à cheval sur la route. La division passa en désordre, et les soldats, qui s'étaient battus depuis le matin jusqu'à neuf heures du soir, étaient harassés de fatigue.

Vers la fin de la nuit, nous rentrâmes en ville, et nous repassâmes la Bidouze, dont le pont était coupé, sur des planches qu'on retira ensuite. Notre bataillon formait l'arrière-garde ; il s'arrêta sur la route; ma compagnie et une autre, placées sur le bord de la rivière, attendirent l'ennemi. Une heure après, la cavalerie anglaise d'avant-garde se présenta ; elle fut reçue par une fusillade qui la fit reculer. L'infanterie accourant et se disposant à passer la rivière, nous battîmes en retraite à notre tour. La brigade quitta la route et prit position. Les voltigeurs du régiment et ceux du 10e, placés en tirailleurs et soutenus par notre bataillon, se battirent toute la journée, et suppléant au nombre par le courage, prirent, perdirent et reprirent plusieurs fois une maison située sur une hauteur [1]. Nous avancions ou nous reculions suivant les

1. Je fus très surpris, en rentrant en France, de la haute idée qu'on s'était formée de la garde impériale et du peu de cas qu'on faisait des voltigeurs, qu'on ne distinguait guère des compagnies du centre. Cependant les voltigeurs ont combattu mille fois plus que la garde. Ils étaient toujours

chances du combat, tantôt dispersés pour renforcer les tirailleurs, tantôt échelonnés par compagnies, pour servir d'appui. Pendant l'action, un régiment de cavalerie an-

en tête et elle en réserve. Il ne se tirait pas un coup de fusil sans eux, et la garde, qui prenait rarement part aux petits combats, donnait presque aussi rarement dans les batailles. Enfin, les voltigeurs étaient l'élite des corps et une partie de la garde en était le rebut. Quiconque a vu la chose par ses yeux sait que beaucoup de colonels n'envoyaient à Paris que les hommes dont ils voulaient se défaire, tandis que les capitaines de voltigeurs n'admettaient dans leurs compagnies que des soldats d'un courage éprouvé. Aussi aurais-je préféré, pour une attaque, commander à trois cents voltigeurs qu'à cinq cents hommes de la garde. Quelles sont, en effet, les grandes actions de cette armée d'élite? que fit-elle à Austerlitz, à Iéna et à Wagram? qui décida du succès de ces immortelles journées? Des divisions d'infanterie. On peut dire que la garde causa la perte de l'Empereur, car si, à la demande de Ney et de Murat, il l'eût fait donner à la Moskowa, comme toute autre troupe, l'armée russe était anéantie, et plus tard il aurait opéré sa retraite tranquillement par une route pourvue de vivres; mais il épargna les Russes pour ne pas endommager sa garde. Ajoutons ici qu'aux batailles de Wagram et de Fuentes de Oñoro, la garde, qui pouvait écraser l'ennemi, répondit aux maréchaux Macdonald et Marmont qu'elle n'avait d'ordres à recevoir que du maréchal Bessières, et ce maréchal n'étant pas là, elle resta les bras croisés. Si l'on me parlait de Marengo, je répondrais que la garde des consuls n'était pas la garde impériale; d'ailleurs, cette dernière eût-elle été mieux composée, qu'amollie par les délices de la capitale, n'allant à la guerre que tous les deux ou trois ans pour y être placée en réserve, elle ne pouvait rivaliser de bravoure non seulement avec les voltigeure, mais encore avec ces régiments qui, continuellement hors de France, combattaient les Calabrais, les Espagnols et les Portugais, et participaient en outre aux grandes campagnes, souvent à l'avant-garde. Il est vrai que, dans les derniers temps, lorsque nos bataillons, épuisés par tant de combats, n'opposaient plus à l'ennemi que des conscrits, la garde, toujours ménagée, bien commandée et complétée par d'anciens soldats, prit une supériorité qu'on a trop étendue; en effet, je demanderai encore que fit-elle de plus que les autres troupes? Trois régiments méritèrent d'être distingués par une épithète honorable : c'étaient l'intrépide 14e, le brave 32e et le terrible 57e; étaient-ils de la garde? Non, ils étaient de la ligne. La 9e légère avait bien reçu à Marengo l'épithète d'incomparable, mais cette épithète, mal choisie, parce qu'elle semblait impliquer une sorte de supériorité sur les autres corps, ne lui était guère donnée dans l'armée que par dérision. Lorsqu'à Sainte-Hélène on demanda à Napoléon quelles étaient les meilleures troupes du monde, il ne répondit pas : « C'était ma garde, » mais il aurait pu répondre : « C'étaient mes voltigeurs. » Les compagnies de grenadiers ne valurent jamais celles des voltigeurs, parce qu'ainsi que la garde, elles n'avaient à choisir que parmi les hommes de taille, ce qui ne veut pas dire que ceux-ci soient moins

glaise menaça notre flanc gauche. Ma compagnie et la deuxième lui firent face et l'obligèrent à se retirer avec précipitation. La nuit vint et mit fin au combat.

La brigade, qui, composée de deux mille soldats, arrêtait la marche d'un corps de trente mille hommes, Anglais, Portugais et Espagnols, commandés par le général Hill, alluma ses feux et se retira ensuite derrière une colline où elle passa la nuit en silence. Au point du jour, nous reculâmes et nous nous postâmes sur le gave de Mauléon, au pont d'Arrivercite. Le général Pâris et son aide de camp Charles déjeunaient tranquillement assis à notre feu, bien loin de se douter que la mort levait déjà sa faux sur leur tête, lorsque l'avant-garde anglaise attaqua nos voltigeurs et les força à reculer. Pendant qu'ils se défendaient avec opiniâtreté, la brigade passa le pont ; le régiment se plaça derrière deux maisons voisines et le 10e se porta plus loin, afin de se lier à la division Harispe, qui s'appuyait à Sauveterre. Le maréchal, que nous supposions du côté de Bayonne, arriva au galop, donna ses ordres au général et repartit. Les voltigeurs refoulés repassèrent aussi le pont, que la compagnie d'artillerie du régiment fit sauter. Bientôt les hauteurs de la rive gauche se couvrirent de troupes et de batteries dont le feu atteignait les hommes que les maisons n'abritaient pas. Notre bataillon courait risque d'être détruit, lorsque le capitaine d'état-major Ricou vint lui donner l'ordre de se retirer. Cet officier rencontra à cinq ou six pas de moi l'aide de camp Charles qui venait le charger d'une autre mission. A peine cet officier avait-il prononcé quelques mots qu'un boulet lui emporta la tête et couvrit la figure de Ricou de cervelle.

courageux que les autres ; de même qu'il ne faudrait pas croire que les talents militaires soient le partage exclusif de ces derniers, parce que nos généraux étaient presque tous de beaux hommes.

Le commandant ordonna de faire demi-tour, et selon sa malheureuse habitude de commettre des fautes, il nous fit retirer en masse. Aussitôt une grêle de boulets et d'obus portèrent le désordre dans nos rangs. Un obus enleva deux hommes derrière moi et me jeta à terre avec les deux cadavres. Au moment où je me relevais, un second obus me frisa les oreilles et tua le soldat qui était à ma droite et celui qui me précédait. Un instant après deux autres hommes tombèrent à mes pieds et plusieurs bras et jambes volèrent autour de moi. Le général Pâris accourait, probablement pour faire éparpiller le bataillon ; un obus le renversa de cheval et le jeta à dix pas de distance [1]. Deux oiseaux tombèrent morts dans les rangs, un autre fut pris voletant sur la tête des soldats. Le 1er bataillon, qui s'était retiré éparpillé compagnie par compagnie, ne perdit que deux ou trois hommes. A peine le régiment était-il rangé en bataille à l'abri du canon que le capitaine Ricou vint nous dire : « L'ennemi est passé, il faut le rejeter dans la rivière ; en avant, 81e ! » Nous marchions contre une colonne d'environ deux mille Anglais que nous nous disposions à aborder à la baïonnette, mais l'artillerie redoubla son feu et nous obligea d'appuyer à droite. Le bataillon se plaça derrière des murs et des haies et fit de là un feu si vif sur la colonne ennemie qu'elle s'éloigna avec une perte considérable. Au même moment une fusillade très intense s'engagea près de nous ; c'était notre premier bataillon qui arrêtait la colonne à son tour ; nous allâmes le rejoindre, et quoique la masse ennemie augmentât sans cesse, nous ne perdîmes pas un pouce de terrain. La nuit arriva. Le régiment resta en première ligne et l'ennemi s'établit à une centaine de pas de nous. Une mé-

1. Il mourut des suites de sa chute chez M. Durand, à Perpignan.

tairie se trouvait dans l'intervalle qui nous séparait. Des soldats me rapportèrent que la maison, la cour et les granges étaient remplies de Français, d'Espagnols et d'Anglais, occupés à piller. Je m'y rendis par curiosité, et mêlé dans la foule, je trouvais quelque chose de singulier à être coudoyé paisiblement par des hommes avec lesquels nous nous étions battus et devions nous battre encore. En sortant, un Anglais me marcha sur le pied ; je le poussai rudement contre la porte, sans qu'il se fâchât ou qu'il prît garde à moi. Du bivouac, j'entendais les Anglais parler, et à la clarté de leurs feux, je distinguais leurs actions et leurs gestes. Nous aurions pu en blesser plusieurs centaines d'une seule décharge ; mais outre que nous n'aurions pas voulu recommencer le combat sans ordre, chacun de nous ne pensait qu'à se reposer. Un peu avant le jour, la brigade se retira sans bruit et se rendit à Sauveterre, où nous trouvâmes le maréchal avec une division. Il nous plaça en colonne serrée dans la grande rue, posta les autres troupes sur les flancs et fit établir de l'artillerie pour balayer le pont qu'il laissa libre. L'ennemi, après avoir reconnu notre position, perdit l'espoir de s'en rendre maître et rentra dans sa ligne.

Le régiment s'étant affaibli par les derniers combats, le colonel reçut l'ordre de verser les soldats du 2e bataillon dans le 1er et d'envoyer le cadre à Marmande pour y prendre des conscrits. Ce cadre se rendit dans cette ville en dix jours ; il y reçut quelques centaines de jeunes soldats et alla s'établir à Tonneins, d'où il partit vingt jours après pour Toulouse. Pendant cette route nous pûmes nous apercevoir que beaucoup de Français étaient las de la guerre ; ils nous recevaient en ennemis et quelques paysans osèrent même nous insulter de loin.

Nous trouvâmes l'armée occupée à construire des re-

doutes sur les hauteurs situées à l'est de Toulouse, au delà du canal du Languedoc. Les officiers du 1er bataillon nous apprirent qu'à la bataille d'Orthez, où la brigade s'était distinguée, ils avaient perdu cinq officiers et une centaine d'hommes. Notre bataillon resta en ville et reprit l'instruction des conscrits.

L'entrée des alliés à Paris, connue le 8 avril, nous parut sans importance décisive. L'Empereur vivait, c'était assez. Le lendemain je fus de garde au Capitole avec cent hommes chargés particulièrement de maintenir la tranquillité dans la ville pendant la nuit. De bon matin, le bataillon se rendit à l'arsenal, où nos recrues furent armées avec des fusils hors de service ; après avoir traversé le faubourg Saint-Michel, dont les ouvrages étaient gardés par des conscrits aussi mal armés que les nôtres, nous nous arrêtâmes sur les bords du canal, au pont des Demoiselles, défendu par quatre pièces de canon. Dans le cas où ce poste aurait été attaqué, sans qu'il fût possible de nous envoyer un renfort de vieilles troupes, la moitié des officiers et les quatre-vingts sous-officiers du bataillon, soutenus par ceux des bataillons voisins, devaient le défendre jusqu'à la dernière extrémité, tandis que les conscrits, commandés par l'autre moitié des officiers, présenteraient une réserve illusoire que l'ennemi pourrait croire importante.

La bataille se donna autour de Toulouse entre vingt mille Français, dans lesquels ne sont pas compris quatre ou cinq mille conscrits sans armes, et quatre-vingt mille coalisés commandés par Wellington. Les hauteurs que nous avions en face ne nous permettaient pas de voir ce qui se passait près de nous, c'est-à-dire à l'extrême droite. Au plus fort du combat, un régiment d'infanterie anglaise et quelques escadrons de cavalerie s'avancèrent vers le pont. Il suffit de quelques coups de canon à mitraille pour les arrêter;

la cavalerie s'éloigna et l'infanterie se plaça derrière une ferme, où elle resta toute la journée. L'apparition de ce corps nous indiqua que l'ennemi avait tourné notre ligne. En effet, nous vîmes nos troupes battre en retraite sur les redoutes placées à notre gauche. Le canon de ces redoutes contint les troupes anglaises que nos quatre pièces prenaient en écharpe, elles furent forcées de reculer. Deux heures après, dix mille Anglais rangés sur cinq lignes vinrent passer devant nous, se dirigeant sur les redoutes. Ils étaient précédés par des hommes jetant des fusées à la congrève. Les tirailleurs français, placés en avant des retranchements, étonnés de voir la terre s'allumer autour d'eux, de sentir le feu s'attacher à leurs vêtements, et aveuglés par des torrents de fumée noire et épaisse, se retirèrent, après avoir néanmoins tué la plupart des tireurs de fusées. La colonne n'étant plus qu'à quelques pas des redoutes, elles ouvrirent un feu terrible. Les pelotons entiers disparaissaient, renversés par les boulets et la mitraille, et une fusillade non moins meurtrière augmentait le désordre dans les rangs ennemis. Des bataillons sortis des redoutes chargèrent la première ligne et la dispersèrent, les autres se rompirent et se retirèrent par morceaux. Cette attaque de flanc n'ayant pas réussi, les Anglais tournèrent leurs efforts d'un autre côté et le feu reprit la même direction que le matin.

Le bruit courut que des troupes du maréchal Suchet arrivaient. Cette nouvelle redoubla notre courage. Je suis convaincu que deux mille hommes auraient suffi pour que toute l'armée se fût portée en avant et eût remporté une victoire complète. Au lieu des Français que nous espérions voir paraître, ce fut la cavalerie anglaise qui s'avança vers le pont, précédée de nombreux tirailleurs. Le feu des pièces et notre contenance tinrent les Anglais en

respect, mais s'ils avaient forcé le passage, le bataillon aurait été écrasé, car nos conscrits n'étaient pas en état d'opposer la moindre résistance. Dans ce moment j'aurais voulu avoir des hommes capables de combattre et recevoir l'ordre de fondre sur l'ennemi. L'indignation que j'éprouvais de voir l'étranger fouler notre sol me portait à souhaiter que la bataille recommençât le lendemain. Toutefois, en réfléchissant que beaucoup de gens nous faisaient un crime d'exposer nos jours pour la défense de la patrie, je sentais mon ardeur se refroidir et j'attendais avec plus de calme les événements, persuadé que tant que l'Empereur vivait, rien n'était encore désespéré. Le feu cessa à l'entrée de la nuit.

Notre 1er bataillon, placé dans la redoute du Colombier, était un de ceux qui avaient le plus souffert ; il avait perdu neuf officiers sur douze présents et près de quatre cents soldats. Le général Harispe, commandant la division, le général Baurot, commandant la brigade, le colonel du 10e [1], son chef de bataillon et le nôtre avaient été blessés, de sorte que les deux régiments étaient commandés par des capitaines. J'appris que dans une charge où le bataillon s'était distingué en reprenant la redoute des Augustins dont les Anglais s'étaient emparés, des soldats du 115e lui avaient crié : « Ici, 81e, vous en tuerez tant que vous voudrez. » En effet, la terre était couverte de cadavres anglais et les fossés en étaient comblés. J'appris aussi que le mouvement rétrograde du matin avait été occasionné par une faute du général Taupin, qui avait entraîné la perte de plusieurs redoutes, et que sans cette faute, nous aurions fait huit mille prisonniers et repoussé l'ennemi sur toute la ligne.

1. Notre colonel s'était retiré la veille de la bataille, se disant malade.

Le lendemain nous nous attendions à ce que le feu recommençât avec le jour, mais on ne tira pas un seul coup de fusil. On demanda de bon matin des hommes pour enterrer les morts. Au retour, des soldats m'assurèrent que sur le champ de bataille, on ne comptait pas moins de sept à huit ennemis pour un Français. La perte des alliés fut de 18,000 hommes, tant tués que blessés [1], et la nôtre de 3,400. Dans un conseil de guerre tenu pendant la nuit, il avait été décidé que l'armée battrait en retraite ; elle partit vers dix heures du soir et se rendit en deux jours à Castelnaudary, où nous apprîmes l'abdication de l'Empereur et le retour des Bourbons. Cette nouvelle me consterna, ainsi que tous mes camarades. Étrangers à la politique et aux factions, éloignés sans cesse de la France, nous ne connaissions l'Empereur que par sa gloire et ne combattions que pour l'honneur national. Les guerres qui nous avaient élevés au rang du premier peuple du monde nous avaient toujours été présentées comme justes et nécessaires ; aussi nous confondions dans nos cœurs le souverain et la patrie ; la chute de l'un, l'abaissement de l'autre, nous étaient également sensibles, et dans ce moment nous serions morts et pour elle et pour lui. Le colonel nous lut l'ordre du jour annonçant le changement de dynastie, il leva ensuite son chapeau et cria : Vive le Roi ! Personne ne répondit. Il répéta son vivat, même silence. Les

1. Les Toulousains et les militaires l'évaluèrent de 15 à 22,000. Les auteurs des *Victoires et conquêtes* l'ont portée, d'après le rapport de Wellington, à 4,500. L'auteur de la *Bataille de Toulouse*, blessé dans l'action, l'a jugée de 8,000. Wellington, par une dépêche rendue publique plus tard, l'a fait monter à 18,000. MM. Tissot et Léon Tiessé, l'un dans le *Précis des guerres de la Révolution* et l'autre dans le *Résumé général des événements militaires*, ont adopté ce chiffre ; quoique l'auteur de la *Notice sur le maréchal Soult* insérée aux *Fastes de la gloire* l'estime à 22,000, il est bien reconnu aujourd'hui qu'elle fut de 6,000 morts et de plus de 12,000 blessés.

officiers, les regards baissés, laissaient voir de grosses larmes roulant sur leurs joues.

Le régiment se rendit à Carcassonne, où il assista à la revue du duc d'Angoulême. Le duc passa dans les rangs précédé du maréchal Soult et suivi du maréchal Suchet. On nous avait ordonné de crier : Vive le Roi ! Les conscrits obéirent ; les anciens soldats se turent. Le prince dit à ma compagnie : « Oui, mes amis, vive le Roi et vivent les braves soldats français ! »

De Carcassonne, je fus envoyé à Saissac, où je commandais la place et trois compagnies. Le régiment ayant reçu l'ordre de se rendre à Mont-Louis, j'arrivai à Perpignan le 6 mai, et le 18 septembre je fus admis à la retraite avec une pension de 450 livres. Je terminai ainsi ma carrière militaire à l'âge de trente-deux ans, lorsque je commençais à m'y distinguer, et dans un temps où les grades de chef de bataillon, de colonel et de général m'auraient moins coûté à obtenir, si la guerre eût duré, que jadis ceux de caporal, de fourrier et de sergent [1].

Lorsque je me séparai de mes camarades retraités comme moi, je me sentis le cœur serré, et des larmes me vinrent aux yeux ; je voyais pour la dernière fois des

1. Lorsque je me trouvais dans le royaume de Naples, je charmais ma misère en faisant des châteaux en Espagne. Je devenais général, le plus doux et le plus charitable des hommes, qualités qui me paraissaient sans inconvénient et faciles à acquérir. Quant à mon élévation au grade de général, je la regardais bien comme une chimère. L'expérience me prouva que j'étais dans l'erreur. Je ne pouvais tarder d'être nommé chef de bataillon, si la guerre se fût prolongée, et à cette époque, rien n'était plus aisé que de passer ensuite colonel et général ; les vacances par mort, retraite ou avancement étaient fréquentes dans ces grades, et il était facile de percer à travers un petit nombre de candidats dont la plupart n'avaient aucun mérite. Au contraire, ayant voulu exercer la charité envers les pauvres et traiter mes subordonnés avec trop de douceur, les uns m'importunèrent et les autres me désobéirent à tel point que je dus changer de conduite.

amis dont j'avais partagé les périls et qu'une longue habitude m'avait rendus chers.

Étant sur le point de me marier, je ne pris pas les armes dans les Cent-jours ; je me disposai seulement à me joindre aux soldats qui défendraient la ville contre l'étranger. On apprit le désastre de Waterloo, et le drapeau blanc flotta de nouveau sur le clocher de la cathédrale de Saint-Jean. Les officiers et les soldats désespérés l'arrachèrent et le mirent en pièces. De là les soldats de notre régiment, qui formait la garnison de Perpignan, se portèrent à la porte Notre-Dame, que le commandant de la place avait fait fermer. Ils se disposaient à l'enfoncer, lorsque le général Chabot, se jetant au milieu d'eux, les conjura de rester sous les drapeaux et d'imiter son exemple : « Général, lui répondit un fourrier, vous ser-« vez pour la conservation de vos titres et de vos pen-« sions ; nous, nous ne servions que pour l'honneur de la « France ; il est perdu, nous rentrons dans nos foyers. » La porte fut forcée et le régiment n'exista plus.

Les militaires qui n'étaient plus dans les rangs de l'armée s'habillèrent en bourgeois, les bourgeois en militaires. Les hommes les plus ridicules par l'excès de leur poltronnerie étaient ceux qui intriguaient le plus, afin de se faire nommer officiers de la nouvelle garde nationale. On les trouvait sans cesse en uniforme, avec dragonnes, cols, épaulettes, pompons, plumets de toutes les couleurs, shakos et même bonnets à poil. En passant avec leur attirail devant les anciens militaires, ces héros du jour affectaient de les regarder d'un air de mépris, et semblaient leur dire : « Lâches, c'est nous qui sommes les braves. Jugez-en à notre mine et à notre harnachement. » J'étais choqué de leurs grotesques prétentions, sachant qu'il aurait suffi d'un officier et d'une cinquan-

taine de voltigeurs pour mettre en fuite un millier de ces crânes.

Je vis à la même époque décorer des hommes qui n'avaient jamais combattu ou qui disaient s'être battus contre leur pays. Je vis d'anciens officiers renvoyés et remplacés par des lâches, rebuts des corps, ou par des jeunes gens sans services.

Les joies de la famille et la tranquillité du foyer ont adouci peu à peu mes tristes pensées. Mais les souvenirs de ces quinze années de vie aventureuse, de ces jours de gloire et de désastre, de tous ces héros d'une époque mémorable, de ces beaux régiments qui ne sont plus, viennent sans cesse hanter mon esprit. Aussi est-ce avec un certain regret que je termine ici ce journal, auquel j'ai consacré de si douces heures, et dont chaque ligne me transportait vingt ans en arrière, au milieu de mes compagnons disparus.

Mes chers enfants, votre mère a vu à Perpignan Julien, Desrolines et Daval (qui fut mon témoin dans mon duel avec Barbereau). Vous avez connu vous-mêmes Bessières, Boudonville et le commandant Jeannot, qui faillit perdre le bataillon à Jaca et le fit écraser au pont d'Arrivercitte. Tous ces officiers ont été témoins des événements que j'ai racontés. Quant à ceux qui ont précédé mon entrée au 81e régiment, je n'ai pas écrit un mot qui ne fût l'expression exacte de la vérité.

Perpignan, le 2 mai 1847.

INDEX ALPHABÉTIQUE

M

N

O

P

TABLE DES MATIÈRES

BESANÇON. — IMPRIMERIE DE PAUL JACQUIN.

